

Contes et récits des grottes et des cavernes

Belot Victor.R.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Victor R. BELOT

CONTES ET RÉCITS
DES GROTTES
ET
DES CAVERNES



FERNAND NATHAN

VICTOR R. BELOT

**CONTES ET RÉCITS
DES GROTTES ET DES
CAVERNES**

ILLUSTRATIONS D'ARNAUD LAVAL

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR – PARIS 1977

COLLECTIONS DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

Avant-propos

Le monde souterrain est un endroit idéal pour l'éclosion des légendes. Il suffit de pénétrer dans la faille d'une colline ou de hasarder quelques pas dans une grotte pour rencontrer un milieu merveilleux à peine exploré. Là se côtoient des formes féeriques ou fantomatiques parmi des monuments de rêve sculptés au fil des millénaires. Les berges des rivières aux méandres fantaisistes ou les bords de lacs aux reflets de miroir sont plantés de palmiers immortels et fleuris de concrétions irisées. Leur ciel et leur horizon changent à chaque pas pour offrir au regard ébloui un musée imaginaire, engendré au gré des caprices d'une nature pour laquelle le temps ne compte guère.

Des millions d'années géologiques ont, en effet, été nécessaires pour former les grottes dont le vide a été rongé petit à petit par l'infiltration d'un cours d'eau dans les couches tendres du sous-sol. Les merveilleuses décorations qui les ont parées ensuite sont issues du même élément. Traversant le sol en se saturant de carbonate de calcium, une goutte d'eau a débouché dans la caverne déposant à sa sortie un mince dépôt de calcite avant de s'écraser au sol en libérant, par évaporation, ce qui lui restait de matière. Goutte après goutte, naissent ainsi les stalactites et les stalagmites prenant différentes teintes si l'eau, durant son infiltration, s'est chargée de colorants naturels. Elles se rejoindront un jour... dans quelques millénaires si Dieu leur prête vie !

À près avoir été occupées par de multiples espèces d'animaux, les cavernes devinrent le refuge de nos ancêtres préhistoriques qui y ont laissé maintes traces tels que des outils en pierre ou les magnifiques gravures et les peintures pariétales ornant de nombreuses cavités de France.

Depuis l'ère historique, les guerres et les invasions ont obligé les hommes éloignés des centres fortifiés à chercher un refuge dans ces abris naturels bien camouflés qu'ils ont souvent agrandis ou aménagés. Ainsi, au fil des siècles, les Gaulois et les premiers chrétiens fuient la domination des Romains, lesquels veulent échapper ensuite aux invasions des Vandales. Le peuple se cache lorsque arrivent les Vikings ou les Sarrasins. Les cathares jouent à cache-cache avec l'inquisition puis les huguenots et les camisards avec les armées du roy. Pendant la guerre de Cent Ans les paysans s'évanouissent devant les pillards anglais comme ils s'enfouiront ensuite devant les vilains suèdes durant celle de Trente Ans. Encore hier, lors de la

Seconde Guerre mondiale, combien de résistants avaient leurs quartiers dans des grottes des Pyrénées, du Vercors ou de Franche-Comté ?

Pendant longtemps l'homme a éprouvé une peur mystique vis-à-vis de ce monde obscur, l'imaginant volontiers hanté par des démons, des fées ou des dragons vomisseurs de flammes. Ce domaine était si peu fréquenté que des brigands n'hésitèrent pas à s'y établir comme Ali Baba avec ses quarante voleurs et ses trésors. On retrouve un peu partout ces souvenirs avec des gouffres dits du diable, des galeries d'enfer, des trous des fées, des cavernes de dragon et autres grottes des faux-monnayeurs. Il fallait alors vraiment être un saint fortifié par les grâces du ciel ou bien un lépreux réprouvé par la société pour aller vivre dans une grotte !

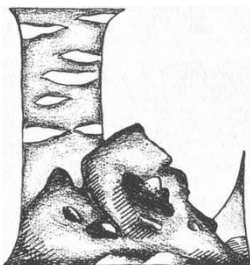
Avec le XIX^e siècle et ses découvertes archéologiques le monde souterrain s'éclaire un peu et devient plus compréhensible et accessible aux hommes. Peu à peu naît une nouvelle science dont les créateurs sont aussi des sportifs : la spéléologie.

Aujourd'hui ces spéléologues apportent à la science humaine des connaissances ignorées jusqu'alors et contribuent à mettre à la portée de tous les joies rares de la découverte et de l'exploration, en notre époque où les terres lointaines et vierges dont rêvaient encore hier nos grands-pères sont livrées au tourisme organisé.

L'aventure est à présent sous nos pieds et elle nous attend au creux des cavernes !

Niaâra

Le petit homme de Cro-Magnon



LORSQU'EN Périgord on longe la verte vallée de la Vézère avant qu'elle ne rencontre la Dordogne, on aborde le site prestigieux de la capitale mondiale de la préhistoire : Les Eyzies-de-Tayac, au centre de laquelle veille, jour et nuit, la statue géante d'un homme primitif. Les hautes falaises qui bordent la rivière sont percées de centaines d'abris et de cavernes et mériteraient que l'on y ajoute le titre de métropole des grottes. Nombre d'entre elles, grâce aux découvertes qui y furent faites, ont légué leur nom à divers chapitres de la science préhistorique.

En face de l'église fortifiée de Tayac, juste après le site des Laugeries et la merveilleuse grotte-bijou du Grand Roc, se découpe sur la droite le vallon des gorges d'Enfer. C'est à présent une réserve naturelle. Des animaux, existant déjà aux temps préhistoriques(1), vivent ici au sein d'une nature généreuse, agrémentée de cascates et de pièces d'eau où s'ébattent des canards et dans lesquelles sourdent des sources claires. Il n'est pas surprenant que nos lointains ancêtres aient choisi cet endroit pour séjourner dans l'un des plus grands abris d'Europe protégé par un surplomb rocheux, sorte de gigantesque marquise couvrant une magnifique terrasse.

*

Il y a environ quinze mille ans, alors que la terre comptait à peine quelques dizaines de millions d'habitants, s'achevait lentement une longue période de glaciation. Les quelques degrés de température estivale permettaient les déplacements nécessaires à la chasse et à la

pêche. Mais l'hiver se vengeait cruellement et l'on ne pouvait raisonnablement vivre au-dehors de l'ambiance clémente des grottes que pour se rendre rapidement au proche garde-manger où les provisions étaient conservées par moins cinquante degrés !

Après bien d'autres races disparues au cours des millénaires, la vallée était occupée par les hommes du Cro-Magnon et, sous l'abri des gorges d'Enfer, vivaient quelques familles privilégiées.

Leur chef était le père de Niaâra, un solide gars déjà, bien qu'il ne comptât que douze hivers d'âge. Il aurait bien ri s'il avait pu savoir que, quinze millénaires plus tard, les garçons de son âge l'auraient considéré comme une sorte de singe ! Son père, avec ses trente hivers, était un grand gaillard bien campé sur ses jambes et aussi haut qu'un ours des cavernes. Son visage énergique, son intelligence, son habileté manuelle et ses talents de chasseur lui avait valu sa place de chef.

La mère et les sœurs de notre garçon avaient été choisies par la tribu pour l'entretien permanent du feu qui brûlait jour et nuit dans une cuvette entourée de pierres plates, creusée à même le sol. Cette charge était lourde de responsabilité et ne devait pas être négligée car il était difficile de se procurer du feu et son absence durant les longs hivers avait causé la mort de plus d'une famille vivant éloignée de ses voisins. C'est là qu'on puisait les braises nécessaires au four où l'on cuisait les aliments ainsi que la lumière pour les lampes et les torches. C'est le feu qui éloignait les bêtes sauvages. C'est autour de lui que les membres de la tribu prenaient leurs repas et s'asseyaient en rond sur des pierres pour travailler ou se reposer.

Ce matin-là, pendant que sa mère remuait les herbes et les feuilles sèches couvertes de peaux qui leur servaient de couchette, Niaâra et son père, aidés par d'autres, redressaient une partie des paravents, faits de bois tendus de peaux qui avaient été renversés durant la nuit par un fort coup de vent. Ce travail était urgent, car ces paravents constituaient leur unique protection contre les intempéries extérieures. Le jeune garçon maintenait fermement les pieux qui avaient été cassés au ras du sol tandis que son père, à l'aide d'un silex tranchant, appointait le bois afin de pouvoir le replanter dans le sol.

Pendant ce temps, les voisins, avec des aiguilles d'os enfilées de crins de cheval, recousaient les peaux tendues sur les cadres de branchage. Ils travaillaient sur le seuil de la grotte et la forte bise mordait tellement qu'ils s'arrêtaient souvent pour aller tendre les mains au-dessus du foyer. Chacun s'était d'ailleurs revêtu dans la nuit, après l'accident, de ses plus chaudes fourrures, car le froid avait bien abaissé la douce température de l'abri.

Les réparations terminées, ils replantèrent les montants de bois dans les trous qu'ils comblèrent de galets bien tassés avec une grosse pierre.

Une appétissante odeur de viande braisée se répandait dans l'air.

Sortant le quartier de cheval brûlant du four en pierres sèches, le père de Niaâra en découpa des morceaux avec une mince lame de silex et les distribua aux familles. Chacun prit place autour du feu en mastiquant longuement, ne s'arrêtant que pour avaler quelques gorgées d'eau à l'outre fermée d'un bouchon d'os qui circulait à la ronde.

Les plus affamés ou... les plus-gourmands reprirent de la viande dans une grande corbeille d'osier tandis que les enfants puisaient avec gourmandise une poignée de noix et de glands dans un petit panier de fibre tressée.

L'après-midi, les hommes se rassemblant entre eux, se mirent au travail coutumier. Les uns taillaient des outils en faisant éclater les bords de silex jusqu'à ce qu'ils deviennent coupants comme des rasoirs. Selon la taille et le travail, ils serviraient à découper, hacher, buriner, percer ou à dépecer les animaux. D'autres étaient spécialisés dans les armes de chasse qu'ils préparaient pour la prochaine belle saison. Ils mettaient d'autant plus d'ardeur et d'habileté à leur travail qu'ils savaient que de l'efficacité de leurs armes dépendait leur survie. Aussi, ils affinaient les pointes des sagaies qui seraient lancées par des propulseurs pour abattre le gros gibier et fixaient solidement les pointes de flèches sur des tiges de bois durcies au feu, avec des liens bien serrés de cuir ou de tendons d'animaux.

L'un d'entre eux, prétendant que les armes faites d'os étaient plus meurtrières, ne travaillait plus que cette matière depuis des années.

Au milieu de cette atmosphère affairée, Niaâra, avec un perçoir acéré qu'il faisait pivoter entre les mains dans un rapide mouvement de va-et-vient, trouait des dents de renard qu'il destinait à la fabrication d'un collier pour sa mère.

Non loin, celle-ci enseignait à de petites filles la manière de tresser des ornements qui leur permettraient de se distinguer des autres tribus voisines.

*

Selon les petits tas de pierres qui leur servaient de calendrier, le pâle soleil s'était levé quarante fois depuis cette journée, l'atmosphère se réchauffait peu à peu et les grandes stalactites de glace, découpant le bord du surplomb rocheux, laissaient couler quelques gouttes d'eau, présages de la bonne saison.

*

Il était temps qu'elle revienne, car déjà la tribu, comme à la fin de chaque hiver, ne mangeait presque plus de viande et consommait de plus en plus des racines ou des herbes sèches pilées entre des pierres.

Niaâra et un autre garçon, âgé comme lui de douze hivers apprenaient le maniement des armes et les multiples artifices de la chasse et de la pêche. Au moyen d'une peau bourrée d'herbes, ils s'exerçaient à trouver les points où frapper à coup sûr les animaux, puis leur professeur improvisé dessinait avec une pointe d'os, sur la terre battue de la grotte, les différents pièges inventés depuis des siècles d'expérience pour attraper toute sorte de gibier. Avec la conscience des petits hommes qu'ils devenaient, ils répétaient inlassablement les mêmes gestes de chasseurs et, bientôt, ils furent prêts pour l'initiation.

Cette cérémonie devait être célébrée par le Grand Sorcier, vivant en solitaire dans une grotte voisine. Il devait présider en même temps la fête du Renouveau qui assurerait aux chasseurs une poigne virile et au cours de laquelle il formulerait des incantations destinées à rassembler un gibier abondant sur les sentiers de chasse.

*

Le Grand Sorcier arriva lorsque la nuit tombait. Après avoir participé au maigre repas de la tribu, il revêtit un costume composé d'une peau d'ours se terminant par une queue de loup sur le dos et d'une peau de cheval sur le ventre. Il s'emprisonna la tête d'un capuchon fait d'une dépouille de chef de cerf surmonté de ses ramures et qu'une toison de poils d'auroch traversait sur le devant en forme de barbe. S'il n'avait remarqué la gravité des visages adultes, Niaâra aurait eu fort envie de rire !

Le sorcier ouvrait à présent de petits flacons d'os, sculptés de signes mystérieux, et les disposait entre les doigts de sa main gauche. De la droite il prit une lampe en pierre dans laquelle baignait de la graisse animale qu'il fit allumer. Les hommes de la tribu allumèrent leurs lampes et leurs torches et, précédé du Sorcier, le cortège s'avança vers le fond de l'abri où commençait la grotte.

Ils marchèrent pendant longtemps dans les galeries. Les lampes jetaient des lueurs falotes sur les parois et les ombres des participants paraissaient appartenir à des géants. Peu à peu le plafond de la galerie s'abaissait et ils marchaient à présent courbés et en file indienne, puis ils furent obligés de ramper pour passer une chatière. Ils débouchèrent enfin dans une salle où de grandes fresques couvraient les parois et la voûte ; leurs teintes ocre et rouge jetaient une note de gaieté dans cet antre obscur.

La voix rauque du Sorcier résonnait maintenant en une longue mélopée seulement interrompue par sa respiration rapide. Cela dura longtemps. Puis, confiant sa lampe à l'un des participants, il se dirigea vers une paroi vierge et, avec un pinceau trempé dans la teinture noire de l'un des flacons, il commença à dessiner d'une main sûre et d'un seul trait une série d'animaux. Comme par magie, sous les doigts habiles et malgré la pâle lumière, des bouquetins, des chevaux et des rennes surgissaient du mur.

Le Sorcier-Artiste agrémenta chaque silhouette de couleurs vives. Tout cela se passa dans le silence. Avec des gestes vifs accompagnés d'incantations impérieuses, le Sorcier passa devant chaque animal et y planta dans les uns des flèches noires, dans les autres des sagaies. Les membres de la tribu s'avancèrent alors et, levant leurs lampes pour mieux contempler les peintures, poussèrent de grands cris saccadés. Puis ils reculèrent et le père de Niaâra poussa son fils et son compagnon vers le Sorcier qui s'était assis sur une haute pierre. Celui-ci leur posa des questions auxquelles ils répondirent, puis, selon les dessins indiqués, ils mimèrent tour à tour les animaux, leurs cris et les gestes des différentes chasses. Avec une lame de silex taillée en forme de griffes, le Sorcier incisa d'un coup sec la poitrine des jeunes gens. Cela ressemblait à la blessure infligée par une bête sauvage et c'était aussi douloureux, mais ni l'un ni l'autre ne poussèrent un gémissement. Enfin ils s'assirent sur leurs talons devant le maître de cérémonie qui, retirant son couvre-chef, l'imposa au-dessus des deux jeunes gens. Un cri de joie de la tribu répondit à ce geste. Désormais, Niaâra prenait place parmi les hommes et les accompagnerait dans la grande aventure de la chasse !

*

À mesure que les chandelles de glace diminuaient de volume et que la couche de neige s'amenuisait pour ne plus laisser que quelques plaques semées de-ci, de-là sur le coteau faisant face à l'abri, les préparatifs de la tribu se précisaient. Retirant les dalles qui fermaient les coffres creusés dans le sol, on sortait les armes, puis les pagnes qui laisseraient une plus grande liberté de mouvement pendant les journées de marches. On étala les ornements que porteraient les chasseurs ; ceintures garnies de franges, bracelets, pectoraux ornés de pattes d'animaux et bien d'autres choses.

En attendant que la boue se fût résorbée sous l'effet du soleil, quelques hommes que Niaâra accompagna pour la première fois dans une expédition firent une incursion sur les bords de la rivière, toute proche tellement l'eau était haute.

Profitant d'un endroit peu profond, ils accumulèrent des pierres pour établir une petite digue qui s'avavançait en forme de goulet. Puis avec des branches mortes ramassées sur la rive, ils s'éparpillèrent en battant l'eau pour effrayer les poissons et les enfermer dans cette nasse. Ils en attrapèrent suffisamment à la main pour assurer plusieurs repas à leurs familles.

En rapportant cette provende, l'un d'eux aperçut un cheval qui se débattait, pris dans la boue jusqu'au poitrail. Sautant de roche en roche, ils parvinrent jusqu'à l'animal qu'ils assommèrent de loin avec de grosses pierres. Au moyen de branches ils établirent une passerelle sur la terre fangeuse et, après avoir tué ce gibier providentiel, se mirent à le dépecer.

Après les semaines de privation, un véritable banquet se déroula ce soir-là dans la grotte et la nuit était fort avancée lorsque Niaâra, fort satisfait de sa journée, se laissa tomber sur sa couche.

*

Les grandes chasses de l'été ne pouvaient en rien être comparées aux sorties rapides que quelques membres de la tribu tentaient lorsque les rigueurs du grand hiver s'apaisaient pour une courte période.

La vallée de la Vézère, surtout en cet endroit, était une région privilégiée pour la chasse, mais l'homme fut de tout temps un grand voyageur et l'instinct des habitants des cavernes, qui n'était pas différent, les poussait à entreprendre de longues marches autant pour chasser que pour satisfaire leur curiosité ou pour jouir pleinement des beautés de la nature renaissante. C'est ainsi qu'après avoir imprimé leurs mains enduites de peinture sur les parois de la caverne en signe de propriété, les membres de la tribu s'en furent, avec armes et bagages, vers le nord en suivant les rives de la rivière.

En chemin ils s'abritaient pour la nuit dans des grottes inoccupées ou construisaient de sommaires huttes de branchages.

Le long de leur piste le gibier ne manquait pas. Au début du printemps, des troupeaux de rennes traversaient le cours d'eau. Revêtus d'une peau de ces animaux, les chasseurs se mêlaient à eux et tuaient les plus jeunes dont les meilleurs morceaux de viande tendre et encore fumante ne demandaient aucune cuisson. La nuit, ils entendaient les aboiements joyeux des hyènes se disputant les restes.

Plus tard, sur les hauteurs, ils repéraient les bouquetins que toute la tribu rabattait à grand bruit vers le bord de la falaise d'où les bêtes, prises de panique, se jetaient pour venir s'écraser sur le sol cinquante mètres plus bas. Il ne restait plus alors qu'à les dépecer.

Un soir, après une longue course, ils s'arrêtèrent fourbus au seuil

d'une petite caverne. Au fond, de longues fosses étaient recouvertes de pierres plates et au bout de chaque excavation un crâne trônait sur un gros galet rond. Ils préférèrent dormir à la belle étoile, abrités sous leurs peaux, plutôt que de troubler la paix des morts.

Parfois on campait plusieurs jours dans le même site lorsqu'un chasseur avait repéré l'endroit où venaient s'abreuver des bisons. À l'aide d'omoplates d'animaux emmanchées, les hommes creusaient patiemment un piège dans lequel le gros animal viendrait se faire prendre si les incantations du Grand Sorcier avaient été entendues.

Niaâra profitait de ces longs préparatifs pour aller, avec l'agilité de son âge, dénicher les oiseaux ou faire ample provision d'œufs garnissant les roseaux de la proche rivière. Les femmes, spécialistes dans la connaissance des plantes, recueillaient toute sorte de fruits, de baies ou de champignons. Les enfants eux-mêmes faisaient la chasse... aux escargots qui sans aucun travail de sculpture fournissaient de beaux ornements après avoir été dégustés.

Bref, pendant le temps de la bonne saison, la terre semblait un paradis pour tous. Mais cela ne durait pas et c'était avec regret qu'il fallait reprendre le chemin de l'abri des gorges d'Enfer pour une autre longue... trop longue période de frimas.

*

Le temps passait !

Le père de Niaâra était mort à trente-trois hivers et sa mère qui en comptait trente-cinq était déjà très âgée. Niaâra était à présent un homme et la bravoure qu'il avait héritée de son père l'avait fait choisir par la tribu pour lui succéder.

Tâche écrasante en cette année où la mauvaise saison s'avérait plus rude que jamais. Il ne restait quasi rien dans le puits servant de garde-manger. Les enfants pleuraient de faim en grignotant des herbes sèches, les femmes geignaient sur leurs grabats et les hommes grognaient de révolte.

Le chef avait beau se hisser, au risque de se rompre le cou, sur le surplomb glacé, aucun gibier n'apparaissait aux environs à travers l'épais rideau de neige.

En un sursaut de désespoir, faisant appel au fidèle compagnon qui avait été initié avec lui, Niaâra prit des armes et des outils et se risqua au-dehors malgré la tempête pour tenter de sauver la tribu. Ballottés par le vent, aveuglés par la neige, ils parvinrent à la rivière qu'ils traversèrent en trébuchant et en s'enfonçant dans les congères.

C'est en arrivant près de l'autre rive que Niaâra s'étala de tout son long et se retint instinctivement à une branche fourchue dépassant du

sol. Ce n'était pas une branche mais les ramures d'un renne pris dans la glace. Avec son compagnon, malgré le froid qui collait les mains aux outils de pierre, ils se mirent à taper, raboter et creuser le gel avec rage tout autour de l'animal. Lorsque l'échine fut un peu dégagée, ils entamèrent la chair aussi dure que du roc, arrachant péniblement des morceaux qu'ils glissaient dans leurs sacs de peau. Bientôt ils furent à bout de force.

Traînant leur charge derrière eux, ils continuèrent à avancer sachant que près de là, ils pourraient trouver refuge dans l'une des petites grottes, afin de reprendre un peu de force et de chaleur avant de regagner l'abri d'Enfer avec le peu de vivres qu'ils avaient arrachées miraculeusement aux éléments.

À l'intérieur, ils sortirent chacun un morceau de viande qu'ils rongèrent après l'avoir réchauffé entre leur vêtement et leur poitrine. Tout à coup, une ombre surgit du fond de la grotte et se précipita sur eux. Brandissant une massue, l'homme en porta un coup terrible au compagnon de Niaâra qui s'affaissa, tué net.

Niaâra se leva d'un bond en ramassant une pierre pointue qu'il lança vers l'agresseur, celle-ci le rata et vint frapper une forme humaine qu'il n'avait pas remarquée. Un horrible cri de femme déchira l'air.

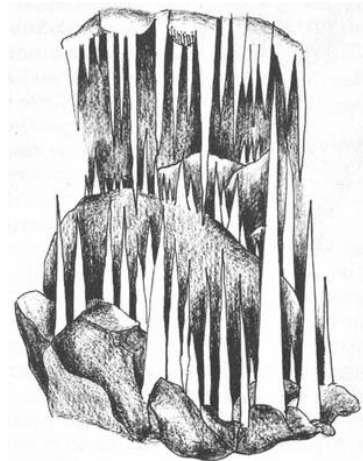
Niaâra défit de sa ceinture la lanière qui retenait une pierre entourée de cuir et se mit à la faire tourner en direction de son adversaire. Au moment où son crâne éclatait sous le choc, le chef de la tribu reçut un coup de masse en plein visage.

Ainsi périt Niaâra, victime d'un drame préhistorique de la famine !

*

En 1868, lors de la construction de la ligne de chemin de fer traversant Les Eyzies, des ouvriers trouvèrent cinq squelettes dans une petite grotte que les habitants appellent Cro-Magnon. Il y avait là trois hommes tués, une femme dont le crâne avait été percé par une pierre pointue et un tout petit enfant. Cette découverte allait bouleverser les idées reçues sur la préhistoire et sur les prétendus hommes-sauvages que l'on imaginait jusqu'alors.

Devant la petite grotte se dresse le grand hôtel du Cro-Magnon. De ses fenêtres on peut apercevoir les gorges d'Enfer où flânent d'heureux touristes sous le soleil brillant du XX^e siècle.



Combats contre les monstres obscurs



EPUIS des siècles un dragon hantait les profondeurs de la grotte de Sare dont l'entrée se situe à une vingtaine de kilomètres de la Côte basque. Cette bête immonde, au corps écailleux muni d'ailes vertes, était gigantesque au point que lorsqu'elle allait s'abreuver à la rivière, pourtant distante de quelques centaines de mètres, le bout de sa queue restait toujours dissimulé par la rocaille de la caverne !

Ne parlons pas de ses repas. La grande gueule rouge apparaissait, s'entrouvrait laissant pendre une langue fumante et, en une seule et irrésistible aspiration, avalait un troupeau entier de moutons y compris le berger et ses chiens ! Cette situation devenait intolérable, mais que pouvaient faire de pauvres paysans désarmés devant un tel monstre ?

Un jour, vint s'installer au pays un valeureux guerrier qui n'avait peur de rien et avait décimé autant d'ennemis par ses ruses qu'avec sa longue épée étincelante. Les habitants lui contèrent leurs malheurs et, devant cette détresse, le chevalier (car c'en était un) jura d'occire le dragon.

Chevauchant durant des jours entiers aux environs du repaire de la bête, afin d'épier ses habitudes, il s'aperçut qu'après chaque repas elle s'endormait de longues heures. On comprendra pourquoi, elle devait avoir une digestion pénible ! Mettant à profit l'une de ces siestes, le chevalier vint déposer près de l'entrée un tendre petit agneau bourré de poudre à canon. Puis, s'éloignant, il se mit à cogner violemment sa lourde épée contre le bouclier peint à ses armes. Ce tintamarre réveilla le dragon dont la mauvaise humeur s'apaisa vite à la vue du succulent

dessert supplémentaire qu'il happa d'un trait en refermant les paupières.

C'était le moment espéré par le rusé guerrier pour allumer la mèche qu'il avait pris soin de dérouler auparavant avec mille précautions. Après quelques minutes d'attente pendant lesquelles la petite flamme filait avec vélocité... un BOUM... tonitruant retentit dans la caverne. Il se répercuta en mille autres explosions parmi les cimes montagneuses et l'on vit jaillir une véritable fusée ailée qui, traversant l'espace, s'en fut choir au loin dans l'Océan.

Depuis, les bergers vivent en paix et, en nulle autre région, certaines paroles que l'on se répète malicieusement en riant sous cape, ne prennent autant de sens qu'ici : *la gourmandise est un vilain défaut.*

*

Notre chevalier n'était pas seulement courageux et rusé, sans doute avait-il également des connaissances en histoire. En effet, quelques siècles plus tôt, la vallée d'Isaby, au sud de Lourdes, avait également été victime d'un monstre offrant les mêmes caractéristiques que l'animal terrifiant de la grotte de Sare. Même longueur, même hideur, même appétit, à cette différence qu'il s'agissait ici d'un immense serpent lové dans une caverne.

Comme il ne se trouvait dans la région aucun valeureux guerrier en retraite, c'est à l'homme le plus courageux du village que s'adressèrent les malheureux pasteurs. C'était un forgeron très célèbre par toutes les vallées pour sa force herculéenne et aussi pour sa vivacité d'esprit. Deux qualités assez rarement réunies chez un seul homme !

Il réfléchit donc, épia l'animal comme le fit le chevalier et constata que sa gourmandise était si grande qu'il avalait tout ce qui se trouvait à portée de sa gueule triangulaire. Dans un trou surplombant la grotte, il installa une forge dans laquelle il mit à rougir une lourde enclume. Préparatifs effectués avec prudence et silence pour éviter d'alerter le monstre.

Lorsque, après plusieurs heures, l'enclume fut rouge à point, le forgeron la bascula à l'aide d'un levier juste devant l'entrée de la caverne, puis s'enfuit à toutes jambes. Un hurlement et des sifflements infernaux lui apprirent que la ruse avait réussi. Du haut d'un rocher, il vit le serpent se dérouler et sa tête s'avancer vers la rivière dans laquelle elle plongeait, aspirant l'eau à la manière d'une gigantesque pompe. Petit à petit le long boyau s'enfla comme une outre. La caverne dans laquelle une partie du corps restait lovée éclata comme si l'on y avait placé une bombe. Puis le monstre, ressemblant de plus en plus à un immense dirigeable, creva, libérant une trombe d'eau qui,

en inondant le fond de la vallée, forma le lac d'Isaby.

Singulier retour des choses, c'est à présent sur les rives de cette eau tranquille et limpide que vont s'abreuver tous les troupeaux du vallon.

Évidemment, ces récits feront sourire tout le monde. Les dragons, ça n'existe pas ! Voire...

Voici la description de l'un de ces monstres d'après un manuscrit ancien :

« Le corps plus gros qu'un bœuf et plus long qu'un cheval, il avait une tête de lion aux dents aiguës comme des poignards. Son échine était tranchante comme le fil d'une épée et ses flancs hérissés d'écaillés pointues. Six pattes griffues et une queue de serpent. »

Que voilà un beau monstre ! Il s'agit de la fameuse Tarasque de Tarascon. Car la bête a donné son nom à la ville. Comme le dragon vaincu par l'évêque saint Hermantaire a laissé son appellation à Draguignan, ville portant d'ailleurs un dragon sur son écusson. Alors !

Évidemment, l'imagination a enjolivé les choses. En cette fin de vingtième siècle, nous savons que les Martiens n'existent pas et pourtant... certains vous diront avoir rencontré les petits hommes verts ! Avec cette différence que nos ancêtres ont peut-être pris un crocodile pour un dragon. Mais à coup sûr ils avaient vu un monstre qu'ils ne connaissaient pas ! Il est préférable de rêver que de mentir, aussi revenons à nos dragons et, puisque nous sommes en Provence, restons-y.

La nourrice du Drac

La manie des abréviations étant bien faite pour embrouiller les choses, notre animal porte ici le nom de « Drac ». Il avait son repaire quelque part dans le creux d'un rocher surplombant le Rhône. L'endroit était surtout fréquenté par des femmes venant y faire la lessive car l'eau y était plus claire qu'ailleurs. Plus dangereuse aussi.

Dès qu'une lavandière se trouvait seule, le Drac surgissait de son trou et l'emportait dans l'onde. Ou bien, agissant par ruse, il flattait sa coquetterie en promettant d'une voix douceuse des parures magnifiques si la jeune femme consentait à faire le plongeon. Ce qui réussissait d'ailleurs fréquemment.

À vrai dire le Drac n'était pas seul. Il y avait également une madame Drac et même un petit Drac. Lorsqu'il naquit, le père Drac s'en fut à la recherche d'une nurse humaine. Sans doute afin que mère Drac puisse vaquer en toute quiétude à ses occupations de captures humaines ! Ayant jeté son dévolu sur une victime, le Drac l'entraîna dans les eaux jusqu'à son repaire. Là il lui enseigna la manière de soigner un petit Drac. C'était assez compliqué. Après l'avoir alimenté et langé, il fallait enduire le corps du bébé avec un onguent préparé à base de graisse humaine, ce qui le rendait invisible jusqu'au lendemain. La nurse,

pour ne pas rompre le charme, devait ensuite s'enduire les mains et les yeux avec une autre crème sans doute aussi diabolique.

Un soir elle oublia cette dernière opération et fut toute stupéfaite de continuer à percevoir la famille Drac au grand complet. Ce dont elle se garda bien de souffler mot !

Lorsque le petit Drac fut en âge d'exercer les mêmes exploits que ses parents, la nurse qui n'avait jamais été maltraitée, reçut son congé et rejoignit son village comme par enchantement, son panier de linge sur la tête.

Bien des années s'étaient écoulées et pourtant nul ne semblait s'être aperçu de son absence. Elle reprit donc sa vie coutumière, quand un jour elle rencontra le Drac dans une rue du village. Personne d'autre qu'elle ne pouvait le voir. S'avançant imprudemment, elle lui demanda des nouvelles de son fils. Comprenant alors ce qui était arrivé, le monstre l'emporta au fond des eaux sans espoir de retour.

Saint Florent au mont Glonne

Après avoir rencontré saint Martin à Tours, saint Florent vint vivre en ermite dans une des grottes du mont Glonne avec l'intention d'évangéliser la région. Il fut très étonné de ne rencontrer âme qui vive aux environs. Baignant le pied de la colline, la Loire offrait cependant des rives accueillantes et pleines de promesses pour qui voudrait cultiver une terre aussi féconde. Au cours d'une promenade méditative, il croisa un vieillard qui se signa lorsqu'il lui apprit où il s'était retiré.

— Malheureux, lui dit le vieil homme, ne savez-vous pas que l'une de ces grottes abrite un monstre qui est cause de tous nos malheurs et de la désertion de la contrée ?

— Un monstre ?

— Eh oui ! Un serpent ou un dragon que personne n'a jamais pu décrire. Tous ceux qui l'ont approché ont été dévorés ou sont morts de frayeur. On peut seulement voir les traces laissées par la bête après son passage ; l'herbe brûlée, les taches de sang de ses victimes et, surtout, une odeur immonde qui empeste l'air. Croyez-moi, même si vous êtes un saint ermite, mieux vaut que vous quittiez ces lieux maudits.

Florent, qui était à cette époque un homme comme les autres, reprit pourtant le sentier de la caverne en priant le Ciel de l'inspirer sur la meilleure façon de débarrasser le pays de cette engeance.

Cette inspiration lui vint lorsque, traversant un champ, il vit des paysans occupés à faucher l'herbe. Se faisant connaître, il demanda à l'un d'eux de bien vouloir lui prêter la lame de sa faux. Quand le faucheur apprit le motif de cette étrange demande, non seulement il y consentit bien volontiers mais aiguisa le fer jusqu'à ce qu'il fût à

même de couper un cheveu. Il avait en effet de bonnes raisons pour le faire. À cause de la bête, il avait été obligé d'abandonner ses propres terres avec sa famille, pour venir travailler chez un cultivateur éloigné du mont Glonne.

Avec d'infinies précautions Florent, après s'être assuré de l'absence de l'animal, s'approcha de la grotte. Il enterra le fer à moitié dans le sol, le recouvrit de verdure puis s'éclipsa.

Dans sa retraite il s'agenouilla et se mit à prier pour que son stratagème réussisse, afin de pouvoir accomplir en paix son œuvre de christianisation. Cela se passait au IV^e siècle et le paganisme régnait encore dans la plupart des régions françaises.

Un épouvantable cri d'agonie déchira l'air. Le sol se déroba sous les genoux de Florent comme si un tremblement de terre l'ébranlait, quelques rocs se détachèrent du plafond de la caverne. L'ermite se précipita au-dehors et, suivant le sentier conduisant à l'ancre de la bête, se trouva devant un spectacle fantasmagorique. Un énorme serpent gisait, le ventre ouvert, trois longs dards pendaient de sa gueule inerte qui ressemblait à l'orifice d'un puits. Il comprenait mieux à présent la frayeur des pauvres villageois et le mal qu'avait pu causer cet animal démoniaque.

Le rôle du serpent avait été entendu de loin et les gens vinrent contempler le cadavre, se réjouir d'être enfin délivrés et remercier leur bienfaiteur.

Inutile de dire que cette victoire aida beaucoup saint Florent dans son apostolat ! Une chapelle puis une abbaye furent construites sur la colline. De nos jours bien des pèlerins viennent encore sur son tombeau à Saint-Florent-le-Vieil en Anjou.

*

Il ne serait pas aisé de répertorier le nombre de saints ayant combattu victorieusement le mal sous la forme de monstres. De saint Michel tuant le dragon d'un coup de lance à sainte Marthe rendant la tarasque douce comme un agneau avec de l'eau bénite, en passant par la Vierge Marie dont les pieds foulèrent le malin serpent du Paradis terrestre, ils sont légion.

Hélas les hommes n'ont pas toujours eu le même bonheur !

Un audacieux soldat désirant libérer un village de la Vienne du monstre ailé qui terrorisait la région tua l'animal de son épée. Mais une seule goutte de sang jaillissant de la blessure lui transperça le cœur.

Ailleurs, un abbé qui tentait de récupérer au fond d'une caverne un trésor gardé par un bouc énorme et un serpent, dut son salut à l'hostie

consacrée qu'il portait sur lui. Là encore le serpent se mit à grossir et à s'allonger démesurément jusqu'à ce que le prêtre indiscret fût dehors.

Un loup-garou qui hantait une cavité de Savoie ne pouvait être abattu qu'avec une balle en argent bénie par le curé du lieu. Le chasseur ne devait pas rater l'animal sous peine de se voir transformé en garou et d'aller rejoindre la horde des mangeurs d'hommes.

Malgré leur courage, tous les chevaliers n'étaient pas aussi veinards que celui de notre premier récit.

Non loin de cette même région de la grotte de Sare et vers l'an 1405, Gaston de Belsunce attaqua un dragon à tête de coq dans une grotte sise près de la rivière Nive. Dès le début du combat, le monstre perça les flancs du cheval et le malheureux chevalier fut désarçonné. Un autre coup du bec acéré lui fit abandonner son épée et l'obligea à se battre à coups-de-poing. Puis ce fut une mêlée sanglante. L'animal emprisonnant l'homme entre ses ailes membraneuses l'enserra de ses pattes griffues. Le chevalier plongea plusieurs fois sa dague dans le ventre écailleux et tous deux roulèrent de rocher en rocher jusqu'à la rivière où ils disparurent pour toujours.

Une enluminure de la Bibliothèque nationale relate les péripéties du combat et les descendants du valeureux chevalier ajoutèrent un dragon sur leur blason.

Le cheval de la Loue

Dans le Doubs, paradis des grottes étranges, le puits de la Lézarde abrita pendant longtemps un monstrueux serpent qui lui a donné son nom.

Parmi les nombreuses cavernes, l'une laisse couler les flots de la Loue, rivière qui se divise à la sortie en de magnifiques cascades écumantes. Au début de ce siècle, une tempête ayant détruit les réservoirs d'une usine d'absinthe, des dizaines de milliers de litres de liqueur vinrent parfumer et colorer en vert les eaux de ce cours d'eau, ce qui épargna aux spéléologues le souci de rechercher son cours souterrain.

Le long des routes desservant les villages des alentours passait autrefois un cheval étrange. Galopant dans la nuit, il réveillait les habitants en poussant des hennissements sinistres. Ceux qui l'avaient aperçu plusieurs fois affirmaient tantôt qu'il n'avait pas de tête, tantôt qu'il ne possédait que trois pattes. Il est certain cependant que, la plupart du temps, il ressemblait à un cheval ordinaire, ce qui lui permettait d'errer par les chemins à la recherche des voyageurs égarés. Lorsqu'il en avait repéré un, il venait tranquillement se frotter à lui. Malheur à celui qui le prenait pour un honnête cheval perdu. Sitôt grimpé sur son échine, le pauvre voyageur sentait le destrier

bondir et filer comme une flèche vers les eaux de la Loue où il se débarrassait de lui.

Un jour un habitant curieux, ayant entendu le galop caractéristique du cheval à trois pattes, se posta au-devant de l'animal en agitant sa lanterne. À quelques pas, le cheval disparut, mais le paysan reçut au front un coup qui le laissa assommé sur le bord de la route. Toute sa vie durant, il garda au visage la marque d'un fer à cheval.

La « bête de Ro »

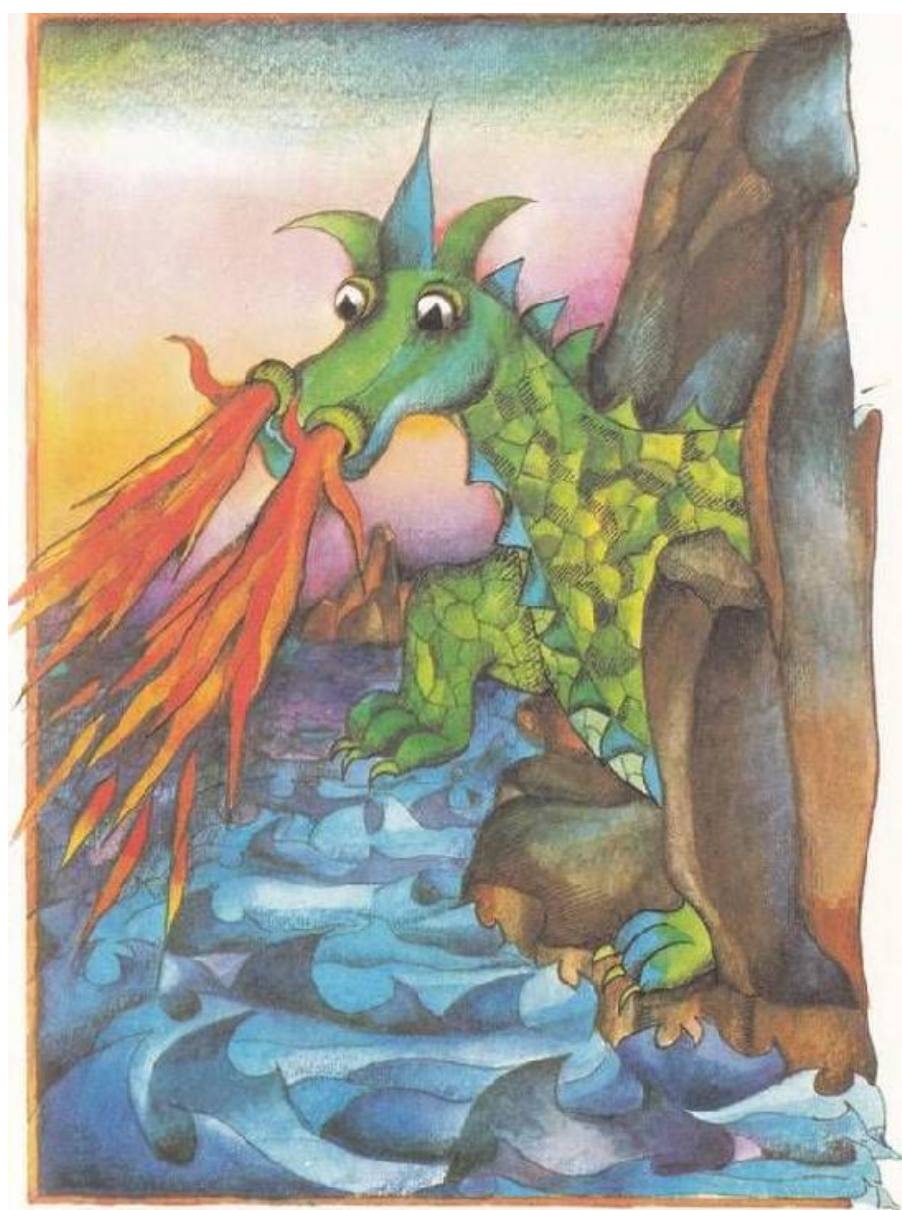
Deux barques se dirigeaient un jour vers la pointe du Roux au large de La Rochelle. Elles étaient chargées de sept marins qui venaient juger un dragon connu sous le nom de la « bête de Ro » semant la terreur sur toute la côte.

Ce monstre se nourrissait en effet exclusivement de chair humaine et la population avait délégué les Sept audacieux en espérant qu'ils mettraient fin à ses odieux agissements.

Dès qu'ils approchèrent de la caverne, le dragon se mit à souffler des flammes mais, sans se laisser intimider, les marins bandèrent les arcs qu'ils avaient apportés, et sept flèches, déchirant les airs, vinrent frapper la bête en des endroits différents. Une lui traversa les lèvres, deux autres lui crevèrent les yeux, deux les oreilles et les dernières lui clouèrent les ailes au corps.

Alors les marins accostèrent, entrèrent dans l'ancre, ficelèrent l'animal et le tirèrent au plus profond des galeries où ils l'abandonnèrent.

Depuis ce temps les habitants de la côte sont tranquilles, mais les marins se méfient car, lorsque l'animal siffle de douleur ou de fureur, il soulève de grandes vagues sur l'Océan.



Le dragon se mit à cracher des flammes...

Des lions, hyènes, ours préhistoriques ou autres monstres médiévaux, que reste-t-il dans nos cavernes ?

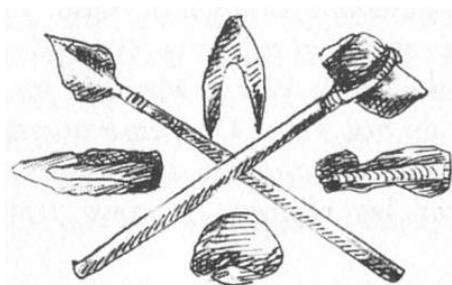
Bien peu de chose en vérité !

Quelques colonies de chauves-souris qui, selon certains préjugés, « s'accrochent dans les cheveux » et ne sont en fait dangereuses que par les microbes qu'elles transportent. Quelques rares paires d'ours dans les Pyrénées, protégés comme des bijoux de la nature, mais surtout une faune presque invisible de fossiles vivants peuplant les eaux et les anfractuosités des roches.

L'obscurité millénaire a rendu ces insectes, protées, poissons ou crevettes aveugles et presque inactifs. Un seul rayon de soleil pourrait les tuer !

Alors, cette grande peur, d'où vient-elle ? Peut-être comprendra-t-on mieux si l'on contemple les mammouths, rhinocéros, aurochs et autres animaux féroces peints sur les parois des grottes !

La vie ne devait pas être aisée pour nos ancêtres de la préhistoire n'ayant qu'une pierre ou un épieu pour combattre ces fauves. Qui sait ? Ils nous ont sans doute légué une partie de leur angoisse dans quelque cellule de notre cerveau !



Les grottes du Bien et du Mal



U milieu du défilé d'Entre-Roches au fond duquel coule le Doubs, la route nationale passe au pied d'une grotte qui est en réalité une église-caverne. Ce n'est pas la seule de France, loin de là, mais ses origines, son mystère et surtout la proximité d'une autre caverne où l'histoire et la légende se mêlent intimement intriguent profondément les curieux.

Depuis des temps immémoriaux la grotte de Rémonot est un sanctuaire, une plaque commémorative affirme que, déjà, les druides gaulois y officiaient. Quoi qu'il en soit, et depuis une date que divers récits contradictoires rendent incertaine, on y honore la Vierge Marie et les pèlerins continuent à y défiler de nos jours. On pense que dès les premiers siècles du christianisme vivaient là des ermites dont la mission était d'évangéliser les régions du pays franc-comtois. Ils s'éparpillèrent ensuite dans le Jura et fondèrent plusieurs abbayes dont celle toute proche de Montbenoît que l'on rencontre à dix kilomètres sur la même route.

La statue de Notre-Dame-de-Pitié qui trône sur l'autel aurait été sculptée par un seigneur des environs dont l'aventure vaut d'être contée.

Ayant rejoint d'autres nobles partis en Croisade en Palestine, il fut fait prisonnier et condamné à mort par les infidèles. Priant jours et nuits, il vit apparaître dans sa cellule la Vierge Marie qui le réconforta juste la veille de son supplice. Comme il continuait à invoquer le Ciel, une soudaine lueur surnaturelle envahit sa prison, ses chaînes tombèrent d'elles-mêmes et il se sentit miraculeusement transporté dans la grotte de Rémonot. Il en fit sa résidence et continua à vivre

dans la piété jusqu'à son dernier jour.

À la suite de nombreux miracles, opérés par l'intercession de la statue, les moines de Montbenoît jugèrent bon d'emporter l'effigie en leur magnifique monastère qui venait d'être achevé. Leurs intentions étaient-elles plus intéressées que pieuses ou la Vierge préférait-elle les murs rocaillieux de Rémonot aux ors brillants de la nouvelle abbaye ? On ne sait ; la vérité est que Notre-Dame regagna la grotte par ses propres moyens. On raconte qu'en chemin Elle rencontra un paysan des environs auquel Elle promit le salut éternel en échange de son aide. Il refusa, et rétorqua qu'il préférait de loin le trésor du dragon, ce que Marie lui accorda d'ailleurs de bonne grâce. Il faut vous dire qu'en une certaine époque, une partie de la caverne était aussi habitée par le diable qui y conservait jalousement un trésor. Le Bien et le Mal ne pouvant cohabiter, la Vierge transforma le démon en dragon volant et l'expédia avec son trésor dans une autre grotte située au fond d'un bois à quelques centaines de mètres du sanctuaire.

C'est là que le paysan trouva le trésor, ou à tout le moins une partie de celui-ci, grâce auquel il mena grand train de vie jusqu'au jour où, victime d'un horrible accident, il rejoignit son maître dans les flammes éternelles.

Il faut croire que d'autres personnes ont été attirées par ce pactole car, si vous pénétrez dans la grotte du Trésor, vous y apercevrez de nombreux trous qui n'ont certes pas été creusés pour le seul plaisir d'y faire tomber les touristes !

Près Rémonot, dans un roc séculaire

Il est un antre obscur et solitaire

Où le sabbat se tenait autrefois.

Ainsi donc sorciers et sorcières se donnaient rendez-vous en ce lieu malsain, ce qui explique pourquoi les loups-garous et autres bêtes ensorcelées abondaient dans la région.

On chuchote également que la grotte était l'antre habituel d'une vouivre. Ce monstre volant, dont le corps affectait la forme d'un serpent avec des pattes aux serres d'aigle, ne vivait pas toujours dans l'obscurité et parfois traversait le ciel avec la rapidité de l'éclair, à la grande frayeur des habitants. Il se dirigeait grâce à un œil unique planté au milieu du front et agissant sans doute comme un radar. Jetant mille feux tel un diamant énorme, cet œil magique procurait à celui qui réussissait à s'en emparer, de multiples pouvoirs et de grandes richesses. Mais ce n'était pas chose facile et ne pouvait se faire que lorsque la bête allait boire ou se baigner car, en cet instant, elle l'ôtait à la façon d'un œil de verre et le déposait sur la rive. On prétend, par ailleurs, qu'elle se livrait à cet exercice seulement entre les douze coups de minuit à Noël ! Que voilà un animal sobre et

comme l'on comprend que bien peu de gens aient fait fortune grâce à lui !

Comme beaucoup d'autres cavités, nos deux grottes ont servi de refuge durant les guerres de Religion. Après s'être placé sous la protection de Notre-Dame-de-Pitié, le parti catholique s'en fut couper la route au capitaine protestant d'Eaubonne.

Lors de la guerre de Trente Ans, la vallée fut envahie et ruinée par l'armée suédoise. L'accumulation des atrocités et des déprédations perpétrées sur son passage lui vaut encore aujourd'hui l'appellation de « Vilains Suédois ». En apprenant les massacres, la population environnante vint s'abriter dans la grotte du diable bientôt assiégée par les troupes sanguinaires. Sur un bûcher dressé devant la caverne, trois cents personnes furent brûlées vives. La peste des cadavres à demi consumés sema une peste qui fit plusieurs milliers de victimes.

Vous le voyez, la grotte du Trésor est maudite, et c'est bien le réduit du diable que l'on peut d'ailleurs entendre mugir de toute sa force maléfique certains jours de grand vent !

Brigands et faux monnayeurs

Sur la partie sauvage de notre Côte d'Azur nommée massif de l'Estérel, sous les frondaisons du cap Roux s'ouvrent de nombreuses grottes qui ont été habitées de tout temps par de saints hommes mais aussi par les plus dangereux bandits. Les ermites y trouvaient, loin du monde, le calme et la vie simple convenant à la réflexion mise au service de Dieu, et les pirates et autres brigands de tout poil une retraite quasi inviolable, avec l'assurance de perpétrer de nouveaux forfaits au détriment des habitants de la côte ou des voyageurs empruntant, à leurs risques et périls, les rares routes traversant la forêt.

En ces lieux vécut de nombreuses années le célèbre contrebandier Louis Mandrin. Il affectionnait particulièrement les grottes en tant que refuges. On en trouve partout dans l'histoire de ces régions, théâtres des exploits de sa bande, forte de deux cents hommes. Dans l'Estérel, pendant qu'il faisait bombance à l'auberge des Adrets, de sinistre mémoire, ses complices déguisés en moines-ermites battaient tranquillement fausse monnaie à l'abri des cavernes. Par toute la France d'ailleurs, les grottes de « faux monnayeurs » sont légion et plusieurs conservent encore sur place le matériel de frappe et même des poignées de fausses pièces.

Près de son pays natal, la grotte des Échelles dans l'Isère, avec une

ouverture en France et une autre en Suisse, lui permettait de passer ses balles de marchandises à la barbe des gabelous. Elle lui servait également de magasin, on y trouve la cuisine, le salon, le coffre-fort de Mandrin et bien sûr son trésor caché quelque part dans le Trou du Roc. Dans une autre cavité se terre son « tombeau » ainsi qu'un autre « appartement » dans la grotte de La Balme.

Ce « Capitaine général des Contrebandiers » comme il s'était lui-même pompeusement intitulé poursuivit ses exactions jusqu'en 1755, année où il fut roué vif sur une place publique de Valence.

Au flanc du mont Vinaigre, le plus haut sommet de l'Estérel, une autre caverne fut le repaire du « noble » brigand Gaspard de Besse. Fatigué et mécontent de sa vie bourgeoise, ce hippie d'avant la Révolution française devint un rusé voleur. Il possédait une « résidence secondaire » au massif de la Sainte-Baume ainsi qu'un « trois pièces » dans une des grottes du Garou qui porte d'ailleurs son nom.

Gaspard avait le don de se déplacer avec une telle vélocité que les gens croyaient l'apercevoir partout à la fois... ce qui l'amena très rapidement au pied de l'échafaud de la bonne ville d'Aix-en-Provence un matin de 1776 !

Les miracles de saint Honorat

C'est peut-être un jour de l'année 373 qu'Honorat, arrivant de l'est de la France après un détour par la Grèce où il était devenu chrétien, vint s'installer dans une grotte au milieu des roches et de la verdure. Il désirait méditer sur sa nouvelle condition spirituelle et sur la meilleure façon de répandre autour de lui la bonne parole.

Après quelques années de vie érémitique, il réunit sept compagnons et décida de fonder un monastère. Taillant leurs bâtons de pèlerins, ils s'en furent vers les îles de Lérins seulement fréquentées en cette époque par le diable et des milliers de serpents.

Invoquant le Ciel, saint Honorat accomplit son premier miracle : tous les serpents crevèrent à l'instant même. Le soleil ardent décomposant leurs cadavres, une puanteur insupportable se répandit sur l'île. Priant à nouveau Dieu d'intervenir, le saint et ses compagnons se juchèrent sur un palmier. Un vent irrésistible souffla sur la mer dont les eaux submergèrent l'île quelques secondes et emportèrent en se retirant les restes nauséabonds.

L'île, entourée par l'eau très salée de la Méditerranée, n'avait pas d'eau potable. Reprenant à son compte le prodige de Moïse dans le désert, Honorat traça du bout de son bâton une croix sur le roc et le liquide de vie jaillit sur-le-champ par cinq orifices à la fois, et il en est

toujours de même à notre époque.

Ce n'était pas le dernier miracle que l'on devrait à saint Honorat qui termina sa carrière comme évêque d'Arles, tandis que le monastère qu'il avait fondé continuait à prospérer.

En butte, comme le reste de la côte, aux attaques féroces et répétées des pirates sarrasins, l'abbaye fut transformée en château fortifié, pas assez sans doute, car un jour les pirates parvinrent à s'en emparer. Ils massacrèrent quelque cinq cents moines qui se laissèrent immoler en chantant des cantiques. Les plus vigoureux d'entre eux furent emmenés en captivité pour être vendus sur un marché d'esclaves. Quelques-uns réussirent à s'échapper du navire barbaresque au large du cap Roux et se cachèrent durant plusieurs jours dans une grotte sous-marine près d'Agay. Le danger passé, ils rejoignirent l'île Saint-Honorat où, dans la désolation et les prières, ils enterrèrent les moines.

Après avoir été colonie grecque puis villa romaine, la jolie ville d'Hyères fut érigée en marquisat. L'un de ses nobles seigneurs répondant au nom d'Anselin était désolé de n'avoir point de descendant. Il implora avec ferveur saint Honorat qui lui accorda cette grâce mais son épouse décéda lors de la naissance. L'enfant grandit. Son marquis de père se remaria. Il eut ainsi, en plus d'une belle-mère acariâtre, de nombreux demi-frères jaloux de ses prérogatives d'aîné et de successeur.

Soutenus par leur mère, ceux-ci accusèrent Déodat (ainsi s'appelait-il) de tels crimes que le seigneur Anselin, aveuglé par la colère, fit jeter à la mer par ses soldats le corps du pauvre innocent garrotté et lesté de pierres.

Bientôt envahi par le remords, Anselin vint chaque jour sur la plage prier saint Honorat de lui rendre cette fois le cadavre du fils qu'il lui avait donné afin de lui accorder une sépulture chrétienne. Pleurant au bord de l'eau, il fut un jour abordé par un moine qui lui demanda la raison de son chagrin. Après l'avoir confessé, le moine prit le marquis par l'épaule et, frappant la mer de son bâton, écarta les eaux en une étroite allée. Ils s'y engagèrent et arrivèrent dans une grotte où gisait Déodat toujours ligoté mais plongé dans un profond sommeil. Anselin se jeta à genoux en rendant grâce au Ciel, puis ils regagnèrent la grève entre les murs d'eau.

Déodat s'en fut ensuite vers les îles de Lérins, devint novice puis moine en remerciement à saint Honorat qui, disait-il, l'avait reçu et conduit dans la grotte sous-marine lorsqu'il avait été précipité dans la mer.

Chaque année, au début du mois de mai, les pèlerins viennent en procession à la grotte du cap Roux. Transformée en chapelle, elle a abrité durant des siècles des dizaines d'ermites.

Le refuge des cathares

Il est une grotte où la réalité et le mystère sont tellement imbriqués que son histoire ne peut être contée comme un récit ni comme une légende. Il faut cependant se rappeler que les légendes naissent souvent d'un fait véridique qu'avec patience et études on arrive parfois à ressusciter.

À Lombrive tout est complexe, à commencer par le réseau souterrain qui s'allonge sur des kilomètres pour aboutir aux grottes de Niaux et de Sabart : sans tenir compte de liaisons avec d'autres cavernes que les recherches spéléologiques en cours découvriront certainement dans un proche avenir.

On n'est même pas d'accord sur l'origine du nom. Selon les uns, il aurait sa racine dans le patois local *ombrious* (ombreux) et selon d'autres dériverait d'un culte à Ilhumber, dieu des Pyrénées. L'un et l'autre s'avèrent d'ailleurs également valables. En ce pays de soleil, l'ombre mystérieuse qui happe le visiteur dans l'immense couloir d'entrée le mène inmanquablement vers la « Cathédrale » dont le plafond culmine à plus de cent mètres et sur les parois de laquelle s'étalent une multitude de symboles religieux gravés à toutes les époques.

À croire qu'en ce lieu, les dieux, la mythologie et les hommes se sont donnés rendez-vous dans tous les siècles des siècles !

*Le roc de Tarascon hébergea quelquefois
Les géants qui couvraient les montagnes de Foix
Dont tant d'os excessifs rendent leur témoignage.*

Ces quelques vers empruntés à l'œuvre d'un ancien poète régional prendront toute leur signification lorsqu'on saura qu'Hercule et, à sa suite, une pléiade d'autres géants habitèrent Lombrive. Les « os excessifs » existaient en telle quantité que les cultivateurs du coin s'en servaient comme engrais.

D'autres ossements, mêlés à des cendres, dans la salle baptisée le « Cimetière » que l'on ne peut atteindre qu'au prix d'un pénible parcours, ont permis d'imaginer que Jules César y avait brûlé les membres d'une tribu, réfugiés en ce lieu lors de l'invasion romaine.

La liste des victimes de cette grotte est hélas loin d'être close.

Aux signes solaires gravés par les hommes de la protohistoire ont succédé les rouelles gauloises puis les croix des premiers chrétiens persécutés et enfouis dans ces catacombes naturelles. Ces symboles voisinent avec les « pentacles des cathares ». Car cette cathédrale, qui a changé tant de fois de divinités et de religions au cours de l'histoire, fut non seulement un asile pour ces « pros crits hérétiques » mais aussi leur monumental tombeau. L'évêque de Pamiers fit, en effet, murer l'entrée de cette église « secrète » dans laquelle six cents cathares

préfèrent périr plutôt que d'abjurer leur croyance. La mort de leurs coreligionnaires sur les bûchers de Montségur fut sans doute plus douce que la lente agonie des martyrs de Lombrive.

On prétend que le trésor de la forteresse de Montségur aurait été enfoui dans cette grotte après sa capitulation. On dit aussi que quelque part dans les ténèbres de cette montagne de Saoudières, serait caché le Saint-Graal, trésor des reliques, constitué par le calice ayant servi lors de la Cène et dans lequel aurait été recueilli une partie du sang du Christ au Calvaire !

Avant les Parfaits cathares étaient passés les Maures. Après eux vinrent les protestants qui transformèrent la cathédrale en temple. Auparavant un certain (futur) Henri IV, passant par là, aurait fait abattre le mur du sépulcre collectif et enfouir les restes cathares dans le proche cimetière d'Ornolac.

Vous étiez prévenus, à Lombrive rien ne doit surprendre ! Tout est vrai et pourtant rien n'est moins sûr ! À tel point qu'un atroce massacre perpétré il y a à peine deux siècles n'a gardé de trace dans aucune archive.

En 1802, une bande de déserteurs et de brigands ayant choisi la grotte comme quartier général vivaient de vols et de rapines. On lança à leur troupe des compagnies d'infanterie qui s'empêtrèrent dans le dédale des galeries. Au sortir d'un étroit passage que l'on ne pouvait emprunter qu'en rampant, les bandits les attendirent et leur tranchèrent la tête, l'un après l'autre. Cent cinquante soldats (?) trouvèrent la mort au cours de ce singulier jeu de massacre. Sans un cri, sans un soupir.

D'autres militaires furent envoyés et eurent finalement raison de ces brigands sanguinaires.

Si aucune trace historique n'existe sur ces faits tragiques, il y a cependant dans la grotte un passage et une salle dits des « Brigands » ainsi qu'un « Pas du Crime »... Alors ?

Mystère, richesse archéologique et beauté naturelle grandiose ! Trois raisons majeures pour aller voir les grottes d'Ussat-les-Bains si l'on passe un jour par l'Ariège !

Les voyages de saint Gilles

Vers l'an 672, Gilles, riche athénien, se convertit au christianisme, vendit tous ses biens et en répartit le bénéfice entre les pauvres de la ville. Il monta ensuite dans une barque sans rame ni voile et se laissant porter par les flots accosta en Provence. Là, il vécut en solitaire dans une grotte auprès de laquelle coulait une source.

Durant deux ans une biche vint lui apporter sa subsistance quotidienne.

Un jour le roi wisigoth Wamba, qui venait juste de réprimer une

révolte du duc de Nîmes, chassait avec quelques seigneurs de sa suite dans cette région sur laquelle, à l'époque, s'étendait une vaste forêt. Débusquant la biche nourricière, les Wisigoths la poursuivirent jusqu'auprès du saint ermitage. À ce moment le roi Wamba lui décocha une flèche. Mais Gilles levant le bras arrêta le trait au vol et les chiens féroces de la meute reculèrent en gémissant, cependant que la biche apeurée venait se coucher aux pieds de son sauveur.

Quoique hérétique le roi, émerveillé par ce prodige, revint souvent rendre visite à Gilles, fut touché par sa foi, se convertit et lui remit l'or nécessaire à la construction d'un monastère à l'endroit même où s'était passé le miracle.

Mais le futur saint ne s'estimait pas prêt pour une entreprise aussi ardue et, cachant soigneusement son trésor, poursuivit son chemin vers les gorges du Gardon faisant halte dans les cavernes qu'il rencontrait au hasard des sentiers.

Arrivé à la baume de Collias, il rencontra un autre ermite vivant dans une grotte située au flanc d'une falaise abrupte. Étonné, Gilles se demandait par quel moyen son compagnon pouvait atteindre un endroit aussi inaccessible lorsque ce dernier, devinant sa pensée, fit un signe de croix et tout deux, enlevés du sol, se sentirent transportés par une force surnaturelle jusqu'au seuil de la caverne.

Ils demeurèrent plusieurs années ensemble, méditant, priant et approfondissant leur foi jusqu'au jour où Gilles se sentit mûr pour l'accomplissement de la mission qui lui avait été confiée.

Il chemina alors vers Rome pour faire part de son projet au pape qui, en ces années, s'appelait Agathon. Celui-ci le reçut, l'écoula et, en lui accordant sa bénédiction, lui fit présent de deux lourdes portes pour sa future église.

Embarrassé, Gilles, s'en remettant toujours à la puissance divine, les lança dans les eaux du Tibre. Quand il parvint sur les lieux de son premier ermitage, il trouva les portes échouées sur la rive d'un bras du Rhône, celui qui passe encore auprès des restes de l'abbaye. Là précisément où fut créé au Moyen Âge un port d'embarquement pour les pèlerins se rendant en Terre sainte après avoir prié auprès des reliques de l'ermite.

La notoriété de Gilles devint si grande que l'on accourait de partout pour le voir, l'entendre, le toucher ou essayer d'obtenir des faveurs surnaturelles.

Cette gloire gênant son humilité chrétienne, le futur saint s'en fut à la recherche d'une nouvelle cachette afin de terminer ses jours dans le calme et la prière. On pense qu'il se retira dans la grotte de la Salpêtrière au bas du pont du Gard, le magnifique aqueduc construit par les Romains.

La baume qui vit se décider sa vocation de constructeur existe

encore et est toujours aussi haut perchée. À son entrée une statue de saint Gilles monte la garde. Elle n'est pas inutile car tout le long de la falaise s'ouvrent d'innombrables cavités qui abritèrent souvent des bandes de pillards ou de proscrits dont les seules ressources étaient l'agression et le vol. On comprendra tout de suite quand on saura que la principale d'entre elles, véritable labyrinthe bien défendu, porte comme nom « caverne des Voleurs » ou si vous préférez « baume Latrone » en provençal.

Le mauvais hôte et le pèlerin

Pendant les guerres des Croisades, les pèlerins ne pouvant plus se rendre sur le tombeau du Christ à Jérusalem se replièrent sur les pèlerinages européens. Ceux qui en avaient le courage et la force physique prenaient volontiers le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle ou de Rome, capitale de la chrétienté. Ils n'avaient jamais été si nombreux. Il était rare qu'une journée se passât sans que l'on aperçût sur quelque route de village une cape de bure, un bâton noueux et un chapeau à large bord où s'entrechoquaient des coquilles, signes distinctifs de ceux qui portaient vers un lointain sanctuaire.

Les plus méritants accomplissaient le voyage pieds nus. S'acheminant vers Rome, c'était l'un de ceux-ci qui, entre le pont de l'Abîme et le pont du Diable quelque part en Savoie, frappa un soir de pluie à l'huis d'une petite maison solitaire.

Depuis près d'un mois il avait quitté son hôtel parisien. Pauvre d'apparence, c'était en réalité un riche seigneur ayant fait vœu de pèlerinage parce qu'une malformation du bras lui interdisait de tenir une épée et de se joindre ainsi à ses nobles frères partis pour combattre les Infidèles. Depuis quelques jours, en manière de pénitence, il n'avait grignoté qu'un quignon de pain assorti d'un fromage de brebis desséché, mais après cette journée de marche à travers la bourrasque il avait bien envie d'un repas chaud.

La porte s'ouvrit et une douce chaleur lui effleura le visage tandis qu'un bon fumet de soupe s'insinuait dans ses narines. Dans l'embrasure de la porte se découpait une silhouette de géant qui, malgré une trogne hargneuse, lui signifia d'entrer.

Les flammes pétillaient sous la marmite pendue dans l'âtre. Le pèlerin quitta sa cape de laine toute dégoulinante et demanda la permission de se restaurer et de passer la nuit sous un abri.

— As-tu de quoi payer ? lui demanda l'homme à la mine peu avenante.

Le pèlerin sortant une pièce d'or de l'escarcelle pendue à sa ceinture la jeta sur la table de bois mal équarri. L'homme se précipita et fit sauter l'écu d'or dans sa paume. Il n'en avait jamais vu de sa vie et cette bonne aubaine lui fit dire dans ce qui voulait paraître un

sourire :

— Monseigneur, ma maison est à vous !

Il alla chercher trois écuelles, les posa sur la table et se mit à servir la soupe fumante, tandis que d'une chambre sortait un jeune homme dont la finesse et la bonté du visage contrastaient singulièrement avec la face taillée à coups de serpe du propriétaire des lieux.

Pendant le repas simple, mais qui lui parut un banquet, le pèlerin apprit qu'ils étaient père et fils et que ce dernier ressemblait à sa douce mère morte quelques années auparavant. Il avait aussi remarqué, en récitant le bénédicité, que le jeune homme s'était signé tandis que son père se contentait de ricaner.

Le seigneur s'installa pour la nuit sur un sac de paille auprès de l'âtre. Cela le changeait de son imposant lit à baldaquin au moelleux matelas de duvet d'oie mais, depuis le début de sa pérégrination, il en avait vu d'autres. Bien souvent il s'était endormi à même la terre, avec les étoiles pour ciel de lit. L'estomac plein et l'âme sereine il s'assoupit pour ne plus jamais se réveiller.

À pas feutrés, au milieu de la nuit, le mauvais hôte se leva en prenant garde de ne pas déranger son fils. Il se saisit d'une hache et, après avoir tué le pèlerin, s'empara de sa bourse et de la chaîne à croix d'or trouvée sur sa poitrine en le fouillant.

Traînant sa victime sur la route, il s'en fut jeter son corps dans le lac de la grotte du mont de Bange dont l'ouverture béait non loin de la maisonnette.

À son fils qui s'étonnait de ne pas le retrouver au petit matin, il répondit en maugréant :

— Il est parti très tôt.

Les années passèrent. L'enfant vit avec étonnement les terres de la petite ferme s'agrandir et se peupler de troupeaux. Mais il avait l'habitude de ne jamais poser de question, sachant que son père lui répondrait, comme de coutume, par un grognement incompréhensible. Non qu'il fût méchant avec lui, mais ils vivaient côte à côte en solitaires et depuis le décès de sa mère le jeune homme n'avait plus l'occasion de converser avec quiconque. Sa seule distraction constituait en de longues promenades dans les montagnes environnantes après les travaux routiniers.

Un soir que l'homme rentrait par le défilé, un orage épouvantable éclata. Le ciel semblait se fendre et les montagnes se renvoyaient les roulements du tonnerre. Une tempête de grêle s'abattit sur ses épaules. Passant à proximité de la grotte tragique, il s'y abrita pour laisser s'apaiser la furie des éléments avant de rentrer chez lui.

La nuit, couleur de plomb, était trouée de temps en temps par des éclairs qui illuminaient l'entrée de la caverne. Instinctivement il recula vers l'intérieur. C'est alors qu'une poigne irrésistible et froide comme

du marbre lui saisit le bras et l'entraîna en direction du lac. Un nouvel éclair zébra l'extérieur et, à sa furtive lueur, il reconnut avec horreur le pèlerin qu'il avait assassiné. Comme une photo prise avec un flash, ce visage se grava dans son esprit. D'une pâleur mortelle, il n'avait pas changé malgré les années. À présent sans force, le meurtrier se laissait guider par le fantôme. Il lui semblait que le froid glacial des doigts envahissait son corps entier et le paralysait. Ils arrivèrent près de la nappe d'eau.

Le fils, après une nuit blanche tourmentée, se mit dès le petit matin à la recherche de l'auteur de ses jours. La nature apaisée avait pris des tons plus vifs et les oiseaux, heureux d'avoir échappé au déluge, lançaient de joyeux trilles vers le ciel clair.

Il parcourut tous les sentiers et visita les endroits où le père avait l'habitude de se rendre pour veiller sur les pacages de moutons, mais en vain.

C'est seulement vers la nuit que, rentré chez lui tout courbaturé, il songea à la grotte de Bange. Dès le matin il y courut. En s'avancant il trébucha sur un bâton noueux et, malgré la pénombre, reconnut celui de son père. Jetant quelques appels, il entendit au loin des gémissements. Poursuivant sa marche, il arriva au bord du lac souterrain où les plaintes se précisèrent. À n'en pas douter c'était bien la voix de son père, mais les sons lui parvenaient hachés, brisés et semblaient sortir du fond d'un sépulcre : il distingua difficilement :

... Suis condamné ici... le pèlerin... volé... suis un meurtrier... je me meurs...

Pendant toute la journée le fils resta prostré au bord de l'eau, essayant d'établir une conversation mais inlassablement les mêmes paroles lancinantes lui revenaient, répétées par les voûtes rocheuses. Il avait peur de comprendre. Il se remémorait à présent l'attitude étrange de son père et la disparition matinale si subite du pèlerin. C'était donc vrai ! Pauvre père ! En un sursaut d'amour filial il tenta de trouver un passage à droite puis à gauche, mais des deux côtés de l'eau il n'y avait que des parois lisses, froides et moussues.

Le lendemain, décidé à tout pour le sauver, il revint avec des vivres, défit ses vêtements et se laissa glisser dans l'eau glauque et glacée. Sans trop d'espoir, il nagea dans tous les sens. En vain. La lanterne qu'il avait apportée s'éteignit. C'est en claquant des dents qu'il regagna la rive du lac, heureusement guidé par le trou de lumière marquant au loin l'entrée de la grotte.

Trois jours encore il continua ses recherches, risquant plusieurs fois d'y laisser la vie. Sans aucun résultat. La voix plus menue semblait s'éloigner et les plaintes se faisaient de plus en plus rares. Puis ce fut le silence.

Assis sur une pierre l'enfant anéanti, tremblant de froid, ne pouvait

plus que prier. Vers le soir une masse longue et sombre vint accoster non loin. C'était une barque noire dans laquelle gisait recroquevillé le cadavre du misérable.

Les jours suivants, le jeune homme ensevelit le corps à même le sol de la caverne. Il vendit la fermette, les terrains et les troupeaux. Puis parcourant le pays distribua l'argent maudit aux plus déshérités.

Enfin il s'en fut par la montagne, entra dans un monastère et passa le reste de son existence à venir en aide aux pèlerins de passage et à prier pour les âmes en détresse.

Le petit berger prétentieux

Martial, petit berger de l'Aveyron, avait coutume de faire paître son troupeau sur l'un des plus hauts sommets du causse. De ce lieu dominant la vallée, il avait l'impression d'être plus qu'un simple petit gardien de moutons. Ses amis, au courant de son travers, l'avaient affublé du sobriquet de « petit marquis » dont Martial ne s'offusquait guère... au contraire.

Du haut de la falaise descendait un abrupt sentier de chèvre où l'on pouvait seulement se laisser glisser en se retenant des deux mains aux buissons et aux rochers. En chemin on rencontrait une grotte dans laquelle une chapelle, autrefois consacrée à saint Michel, achevait de tomber en ruine.

Un midi, tout en dégustant sa miche de pain, Martial pour mieux contempler « le pays d'en bas » s'approcha si près du bord qu'il bascula dans le vide. Dans sa chute il passa face à la grotte et en un réflexe éclair implora saint Michel. Aussitôt sa glissade se ralentit et il se retrouva surpris dans la grotte... sur ses pieds et sans même avoir lâché son déjeuner.

Les jambes lui tremblaient encore un peu lorsqu'il reprit le chemin de la montagne, mais en arrivant au sommet, une bouffée d'orgueil lui emplit l'esprit en pensant à son irréelle aventure.

Dans l'après-midi, s'assurant que les chiens faisaient bonne garde autour des bêtes, il s'en fut visiter les petits bergers voisins pour leur conter le miracle dont il avait été gratifié. En ayant soin de l'enjoliver encore un peu ! Tous évidemment se gaussèrent de lui.

Blessé dans son amour-propre démesuré, Martial donna rendez-vous à chacun pour le lendemain midi en promettant de renouveler son exploit au vu et au su de tous.

Il va sans dire que le jour suivant les petits pâtres étaient tous au poste sans exception, pensant bien trouver « le petit marquis » dissimulé dans quelque coin, honteux de sa forfanterie.

Pas du tout ! Il était là, les regardant d'un air narquois. Dépités, ils l'abreuverent de quolibets.

— menteur !

— Vantard !

— Fais-nous donc voir comment tu voles !

Solennellement, pas à pas, Martial s'avança vers le précipice, fit quelques flexions de genoux et, tel un nageur du haut d'un plongeoir, s'élança dans l'air à la stupéfaction de ses camarades.

Oublia-t-il son invocation au passage ?

Saint Michel fut-il outré du rôle que Martial voulait lui faire jouer ?

Le fait est que le corps du malheureux prétentieux vint se disloquer sur les rochers au bas de la colline !

Il ne faut pas tenter le diable

Ni mécontenter les saints !

Saint Gens et le loup

Gens Bournarel naquit en Provence en 1104 dans une famille de paysans laboureurs. Sa jeunesse s'écoula entre les menus travaux qui pouvaient aider ses parents et quelques rudiments d'instruction dispensés par le chapelain des châtelains de Monteux, son pays natal. Sans doute sous l'influence de ce prêtre, il devint très pieux et voyait d'un mauvais œil les pratiques païennes encore très populaires en cette époque du Moyen Âge dans sa cité.

Alors qu'il était à peine adolescent, ses parents qui avaient une nombreuse famille décidèrent de le marier. Plutôt que d'accepter ce marché, Gens préféra s'enfuir du toit paternel et errer par monts et par vaux, mendiant sa pitance et couchant dans les grottes qu'il rencontrait sur son chemin.

Lors d'une année de particulière sécheresse, les paysans selon une pratique ancestrale avaient organisé une procession au cours de laquelle ils plongeaient une statue de saint dans l'eau ; geste qui devait amener la pluie. Cette vieille coutume était un héritage direct de superstitions gauloises.

Gens, revenu entre-temps dans la région, rencontra le cortège et fit des remontrances aux participants, tentant de leur démontrer combien cette cérémonie convenait peu à de bons chrétiens. Ils se rirent de lui.

— Très bien, leur dit le futur saint, puisqu'il en est ainsi je vous préviens que la pluie ne tombera plus aussi longtemps que vous persisterez dans ces croyances idiotes.

Il leur tourna le dos et ayant rencontré sa mère, réintégra le foyer familial à condition que les projets de mariage qu'elle avait échafaudés pour lui soient abandonnés.

Pendant de longs mois aucun nuage ne parut dans le ciel du pays. Peu à peu les mares, les rivières furent à sec et même certaines sources tarirent.

Les villageois commencèrent à réfléchir. La famine sonnait à leur

porte. Certains par intérêt, d'autres y voyant la main de Dieu, ils vinrent tous prier Gens d'intervenir et lui firent la promesse de ne plus agir comme par le passé.

Gens se mit à genoux et implora le Ciel. Lorsqu'il se releva les nuages s'étaient amoncelés et les premières gouttes se mirent à tomber à la joie de tous.

En grandissant et en observant, le saint remarqua que la majorité des actes de ses concitoyens étaient imprégnés de fausses croyances. Renonçant à combattre, il partit vivre en ermite sur une terre vierge dans la Valsainte à quelque distance de Beaucet.

Il commença par aménager son logis dans une grotte. Du bout de deux doigts il toucha le rocher et fit surgir deux sources, l'une de vin, l'autre d'eau. Une autre grotte servit d'étable pour les deux bœufs qu'il avait emmenés. Il vécut là misérablement mais dans la paix divine.

Ses bœufs l'aidaient à cultiver un petit lopin de terre qu'il avait défriché. Un jour, ayant laissé les animaux sur le champ, il surprit un loup égorgeant l'une des pauvres bêtes. D'un signe de croix il dompta l'animal et l'on vit désormais un curieux attelage composé d'un bœuf et d'un loup labourant côte à côte.

Saint Gens décéda dans sa caverne et son corps demeura intact. Devant ce miracle, les habitants revenus à de meilleurs sentiments lui bâtirent une chapelle sur les lieux de l'ermitage.

Chaque année, le jour de sa fête, les gens de Monteux apportent les reliques du saint en courant jusqu'à la grotte pourtant distante de seize kilomètres. Sous sa voûte se trouve la tombe et une figuration en cire du saint sur lesquelles veille une statue de loup. On boit toujours l'eau de la source qui, paraît-il guérit la fièvre, mais la source de vin a disparu, sans doute tarie !

Des clochards troglodytes

Habitat gratuit, les grottes ont parfois hébergé de bien curieux personnages. Le confort y est peut-être tout relatif, mais on y vit en toute quiétude loin des hommes et en contact direct avec la nature. C'est ce que devait penser le sous-officier des armées de Napoléon ayant vécu, après sa grande épopée, les dernières années de sa retraite dans la vallée de l'Hérault au sein d'une cavité baptisée depuis ce temps la grotte du Sergent.

Toujours dans l'Hérault, resplendissantes sous le soleil du Midi, les falaises immaculées du Minerve sont trouées de multiples grottes ainsi que de deux immenses tunnels naturels dont l'un atteint deux cents mètres de long. La rivière qui les a creusés coule à présent en sous-sol.

Dans la grotte de la Coquille, les hommes et les animaux de la préhistoire ont laissé des vestiges un peu partout et les humains de toutes les époques ont gravé sur les parois rocheuses des « cartes de

visite » datées.

Son dernier habitant fut l'étrange Jambe-de-Fer ainsi appelé par la population à cause de sa jambe... de bois !

Sa vie ressemblait un peu à celle de ses prédécesseurs de la préhistoire. Il se contentait de subsister en capturant quelque gibier, et s'achetait un peu de tabac et de superflu avec les quelques piécettes laissées par les visiteurs auxquels il servait de guide dans sa demeure souterraine qu'il connaissait comme sa poche.

À côté des célèbres grottes d'Arcy-sur-Cure s'élève le village de Saint-Moré dont les falaises recèlent également de nombreuses grottes qui indiquent par leurs noms l'ancienne présence de visiteurs lointains réels ou imaginaires : fées, hyènes ou mammoths.

Le fondateur de la cité, saint Moré, était chevrier dans son jeune âge et, curieux divertissement, s'amusait à couper le poil des barbiches des animaux confiés à sa garde pour ensuite le semer au vent. Depuis, sur les collines, ces étranges semences ont donné naissance à des plantes appelées herbes de la barbe de saint Moré. Elles permettent, paraît-il, aux habitants de deviner au moyen de ce curieux baromètre le temps qu'il fera les prochains jours.

À l'abri des collines et dans une caverne portant à présent son nom vint s'installer, un jour de 1882, un picaresque personnage qui se faisait appeler le père Leleu.

Vivant d'abord de lapins pris aux collets et des primes payées par la mairie pour la capture des vipères, il finit par délaisser ces activités pour celle plus lucrative de marchand de souvenirs. Il installa dans sa grotte un kiosque-buvette vendant des babioles bon marché, des journaux et de la boisson que ne manquaient pas d'acquérir les nombreux curieux venant en promenade les dimanches, autant pour visiter les cavités que pour rencontrer l'étrange clochard de légende que l'on commençait à connaître à dix lieues à la ronde. Il faut dire qu'il avait tout pour plaire, non seulement il faisait admirer les grottes, mais possédait l'art de conter des histoires et était de surplus musicien.

Les autorités essayèrent à plusieurs reprises de l'expulser de sa demeure en plein vent mais en vain ; le père Leleu faisait désormais partie du paysage au même titre que sa caverne et il se trouvait toujours de bonnes âmes pour intervenir en sa faveur.

Avec l'impulsion des recherches préhistoriques, il devint aussi le meilleur fournisseur de vestiges aux érudits locaux contre, bien sûr, du bon argent. C'est ainsi que, pendant ses vingt années de présence, il fouilla les grottes des environs pour en dénicher les plus belles pièces archéologiques.

Arrondissant chaque jour un peu plus son pécule, il continua sa vie de liberté jusqu'au jour où, ne le voyant plus, des habitants de Saint-Moré montèrent dans son antre et le découvrirent étendu sur le ventre, les bras en croix avec un couteau planté entre les omoplates.

Nul ne sut jamais d'où venait le père Leleu. Qui avait bien pu vouloir sa mort ni pour quel mobile !

*

Le Mas-d'Azil

Refuge préhistorique et ancienne forteresse, chapelle paléochrétienne et temple protestant, grotte et route : le Mas-d'Azil est tout cela en même temps et ce ne sont pas les titres qui manquent à sa gloire !

Lorsqu'on suit en voiture la gorge d'Arize, la Nationale 119 passe sous un tunnel qui ne doit rien à la technique de l'homme, mis à part son éclairage électrique : il a été creusé naturellement par l'usure des eaux d'un torrent, un « gave » comme l'on dit dans cette région des Pyrénées.

À l'intérieur du tunnel quatre étages de galeries renferment l'histoire des humains ayant occupé le Mas-d'Azil depuis près de 50 000 ans !

Gravures pariétales, crânes humains, restes de mammouths, de grands ours des cavernes, de rhinocéros ; sculptures sur os et outils de silex finement travaillés attestent la présence passée des êtres vivants.

Des galets peints de signes mystérieux et multicolores viennent ensuite affirmer les progrès de l'homme essayant de s'exprimer pour la première fois autrement que par les mimiques ou la parole.

Sur tous ces restes, une place forte fut construite par les Gaulois résistant aux légions de César, puis les premiers chrétiens persécutés se cachèrent dans ces catacombes naturelles où ils construisirent une chapelle dont quelques ruines sont encore visibles.

Évidemment la tradition locale y voit également la demeure de mauvais génies ou de bonnes fées ; un abri des cathares poursuivis ; une forteresse sarrasine ainsi que le refuge du neveu de Charlemagne. Dans le pays certains appellent cette grotte-mastodonte... la Cabane de Roland !

Dans la salle même où se réfugièrent les chrétiens des premiers temps, un temple fut édifié par les protestants. À vrai dire cet endroit servit surtout de place forte aux réformistes sous les guerres de Religion. On prétend que deux mille d'entre eux y trouvèrent asile, et malgré les forces supérieures et les canons de Louis XIII, les troupes catholiques ne purent envahir cette forteresse naturelle et

abandonnèrent plusieurs centaines de cadavres dans le tunnel.

Signe des temps, le roulement des voitures et les pétarades des motos se rendant de Pamiers à Saint-Girons ont remplacé l'écho des coups de canons du XVII^e siècle sous les voûtes rocheuses. Seuls de paisibles visiteurs garent leurs véhicules sur le parking souterrain pour aller contempler les vestiges de leur histoire conservés dans cette métropole cachée au sein de la montagne.

La princesse damnée

Beaucoup de mystères planent sur les environs d'Huelgoat, partie de l'ancienne et épaisse forêt qui recouvrait au temps des Celtes la légendaire Bretagne.

Le bois du Haout est traversé par la rivière d'Argent coulant comme elle peut au travers d'un chaos de quartiers de rocher semblant appartenir au décor d'un autre monde. Sur l'une des berges, la pierre tremblante aux dimensions impressionnantes et d'un poids énorme bouge lorsqu'on appuie un peu fortement d'une seule main. Comme au flanc des Pyrénées, on voit dans ce monstrueux semis d'immenses pierres l'œuvre du géant appelé ici Hok Bras.

Dans un ancien camp fortifié s'ouvre une grotte dans laquelle une pierre plate servait de couche au fameux roi Arthur, héros des Chevaliers de la Table ronde.

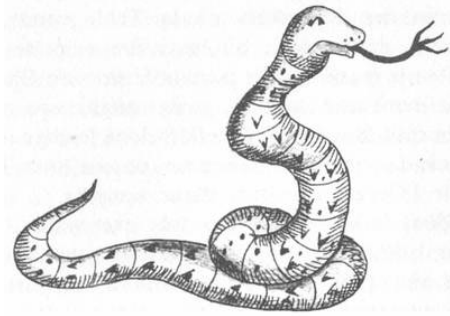
À proximité de l'endroit où la rivière se jette dans le gouffre s'élève le grand rocher portant le nom de Château du Gouffre où demeurait la belle mais sanguinaire princesse Dahud. Elle était fille du roi Gradlon dont le royaume avait pour capitale la ville d'Ys, disparue depuis sous les eaux furieuses de l'Océan, au cours d'une tempête.

Dahud, dont la vie n'était pas très exemplaire, conviait chaque jour à dîner un jeune homme du royaume. Le repas terminé, et afin qu'il ne soit pas identifié en sortant, elle lui donnait une cagoule. Dès qu'il la posait sur son visage, l'étoffe magique enserrait la gorge du malheureux qui périssait étouffé. Alors les domestiques jetaient son cadavre dans les profondeurs de l'océan, ou bien l'Homme noir à la solde de la princesse emportait le corps du malheureux sur son cheval géant, pour aller le précipiter dans le gouffre d'Huelgoat.

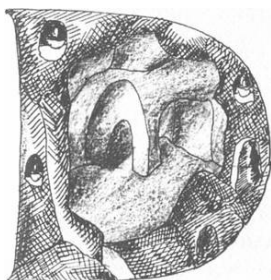
Comme le crime ne paie pas, Dahud subit un jour le sort qu'elle réservait à ses propres victimes en périssant noyée dans un gouffre aux environs de Pouldavid.

On prétend que la princesse revient souvent errer autour du Château du Gouffre afin qu'une bonne âme la délivre de son sort infernal.

Hélas ! malgré le trésor promis, peu de gens se risqueront sans doute à cette tâche car le démon veille aux environs sous la forme d'un serpent géant prêt à se jeter sur le hardi libérateur qui se présenterait.



Naours, la cité fantôme



DANS certains films américains il arrive qu'un groupe de cavaliers traversent une ville abandonnée où, seules, dans les rues désertes, des boules de branches épineuses roulent au gré du vent.

Épines mises à part, c'est ce que trouvèrent durant des siècles les nombreux envahisseurs qui déferlèrent sur la Picardie en abordant un petit village de la Somme nommé Naours, sis à une bonne quinzaine de kilomètres d'Amiens. Moulins aux bras immobiles, rues vides, boutiques et étables abandonnées, âtres froids... bref, la vie de cette cité semblait s'être évanouie comme par enchantement à l'approche de l'ennemi. Plusieurs capitaines, après avoir fait fouiller la campagne par leurs soudards, ont dû se pincer le bras en croyant rêver !

Les habitants n'étaient cependant pas loin ! Tout au plus à trente-trois mètres des soldats... mais sous leurs pieds ! Hé oui ! Car ce village, planté dans la riche plaine picarde, a sa réplique souterraine : un village troglodytique, en d'autres termes : ce qui est en haut est aussi en bas !

Il existe dans notre pays d'autres ensembles intéressants de ce genre, percés à flanc de colline ou dans le sous-sol, mais aucun n'est aussi rationnellement aménagé en prévision d'un séjour durable et supportable sous terre.

*

Par une chaude soirée du mois d'août 1636, le petit Gilles Rocherie aurait été volontiers musarder au bord de la Naourde pour s'y tremper les pieds et taquiner les épinoches. Après avoir, pendant quelques

heures de la journée, tiré la chaîne du soufflet de cuir pour attiser le feu dans lequel son père faisait rougir les pièces de fer qu'il martelait ensuite, il avait bien mérité ce repos avant la soupe du soir. Mais son père, forgeron du village, lui avait formellement interdit d'aller traîner ailleurs qu'autour de la maison.

Gilles savait, pour avoir entendu le mayer (maire) en parler avec ses parents, qu'il fallait se tenir sur ses gardes et ne pas s'éloigner du village, car on était en guerre contre les Impériaux et, peu de temps auparavant, les Espagnols avaient pris la ville de Corbie seulement distante de quelques heures à cheval.

L'hiver, assis à la veillée auprès de l'âtre où pétillaient les bûches, il avait souvent entendu raconter, avec beaucoup de détails horribles, des histoires de soldats qui ne laissaient après leur passage que ruines et désolation, mais il n'avait jamais rien vu de semblable et ne comprenait pas très bien ce que cela pouvait être.

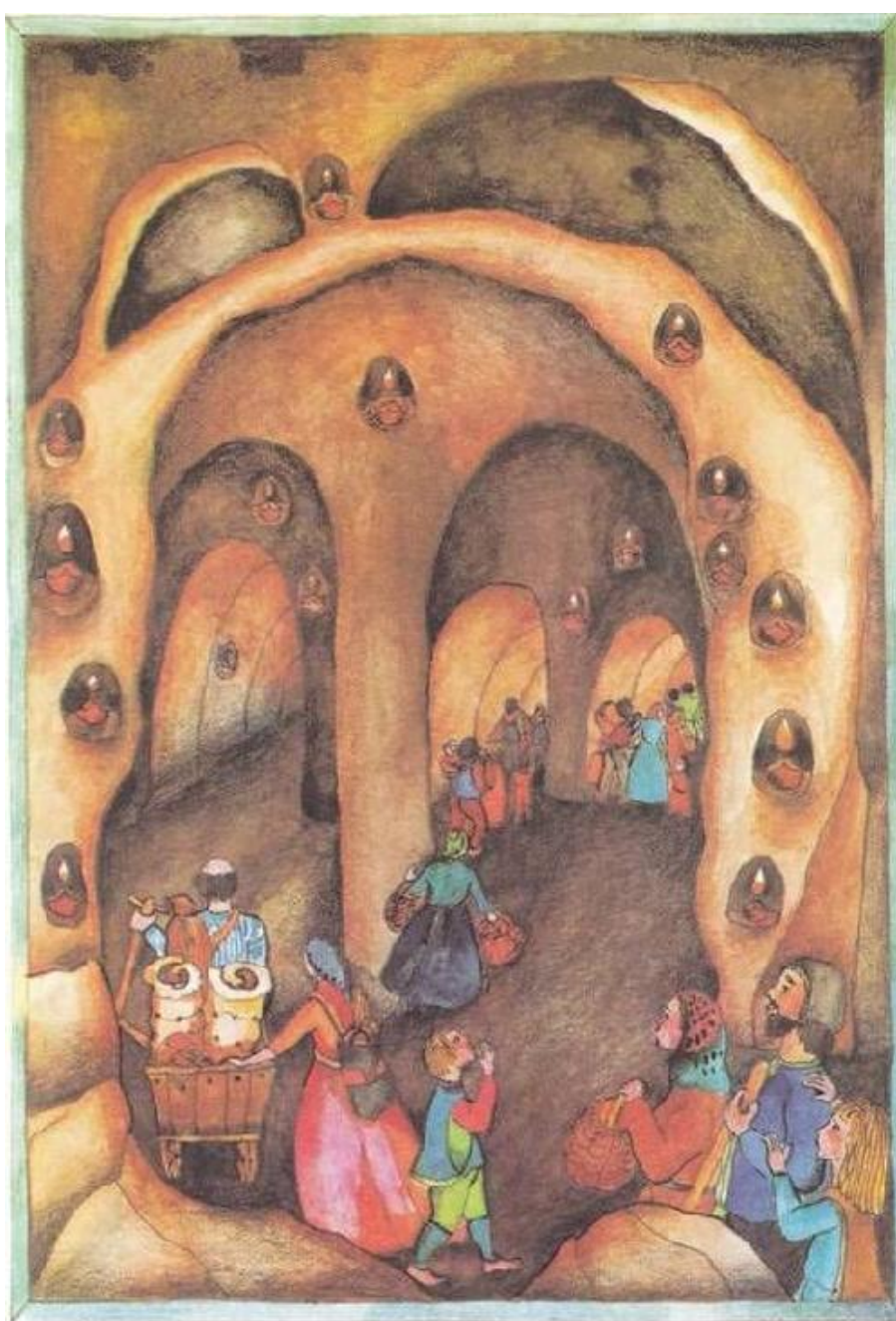
Après l'habituelle soupe trempée de pain, il s'endormit sur un coin de la table et son père le porta au lit sans qu'il s'en rendît compte.

Au milieu de la nuit, il rêva que c'était déjà Noël. Les cloches annonçaient la messe et il humait... mais une rude secousse le réveilla et son père lui cria de rassembler toutes ses affaires dans sa couverture et de sortir ! Sans trop réaliser, il fit ce qu'on lui demandait à la lueur de la chandelle et, comme dans son rêve, entendit les cloches qui tintaient : dans la rue les gens s'interpellaient, des vaches meuglaient, des volailles gloussaient, et cela en pleine nuit ! Ses parents vinrent le chercher et posèrent son lourd fardeau sur le petit char avec lequel d'habitude on allait faire provision de bois.

Dehors Gilles, encore à moitié endormi, n'avait jamais assisté à tel spectacle, même pas le jour de la fête du saint patron. Tout le village démenageait à la lueur des lanternes et des flambeaux dans un brouillamini indescriptible.

Poussant et tirant, ils parvinrent aux abords du petit bois où se déroulait une bizarre procession : tous ces gens qu'il connaissait bien s'engouffraient dans un passage et disparaissaient sous terre. Bientôt ce fut à eux et il aida ses parents en retenant le petit char pour qu'il ne dévalât pas la pente, tandis que derrière lui la vieille Marie avec son unique chèvre et bien d'autres attendaient, chargés de paquets, pour entrer à leur tour.

Au début, le charretin passait avec peine dans le couloir étroit, mais plus on descendait, plus il s'élargissait, et lorsqu'ils parvinrent au bas de la pente, Gilles demeura éberlué. Devant lui s'étendait une place autour de laquelle s'ouvraient des galeries en forme de rues de deux mètres de haut.



Des dizaines de crèches éclairaient les lieux.

Son père éteignit la lanterne, car dans des niches creusées à même les murs, des dizaines de créchets (lampes à huile) éclairaient les lieux. Le sergent du mayer qui était là dit quelques mots à ses parents et, en suivant la foule par une des rues, ils arrivèrent à l'une des nombreuses portes qui perçaient chaque côté. Son père la poussa et ils entrèrent dans une grande chambre. Après avoir fait de la lumière il sortit les matelas du charretin et les jeta dans une alcôve creusée dans la paroi tandis que sa femme installait quelques ustensiles de ménage dans une armoire encastrée, elle aussi, dans le mur.

Tout cela avait été si soudain, les gestes de ses parents si naturels que Gilles comprenait de moins en moins et se demandait s'il ne continuait pas à rêver lorsque son père prit la parole. Un habitant de Wargnies était arrivé dans la nuit avec sa famille, il expliqua que les Espagnols s'avançaient peu à peu vers Naours en accumulant les pillages. C'est ce qui avait déclenché l'alerte et le tocsin. L'homme de Wargnies avait demandé asile, car sa femme était native de Naours et connaissait bien le refuge souterrain. Et voilà pourquoi on se retrouvait à présent caché loin du monde extérieur en cet endroit que Gilles connaissait seulement par ouï-dire. Les bruits du dehors s'étant apaisés, il termina la nuit allongé auprès de ses parents comme lorsqu'il était petit.

Au matin – mais était-ce bien le matin ? – le sergent vint quérir son père et lui expliqua, en lui donnant une arquebuse, qu'il devait aller monter la garde, non au-dehors, mais dans l'une des cachettes intérieures, près des entrées soigneusement camouflées. Cela au cas bien improbable où un ennemi découvrirait leur cachette par hasard.

Gilles sortit lui aussi et partit à la découverte de son nouveau domaine avec un copain rencontré devant sa porte. Ce qu'ils virent, au hasard de leur promenade souterraine, semblait incroyable ! Ils s'amüsèrent à parcourir et à compter les rues, il y en avait trente ; puis les places où les hommes du village discutaient de la situation, ils en comptèrent six en hésitant. De la place de la Rotonde, ils empruntèrent une rue sur la gauche qui les conduisit aux chapelles où le curé se préparait pour une messe sur un autel, lui aussi sculpté dans le fond de la paroi.

Ensuite ils s'amüsèrent, l'un à dénombrer les chambres, galerie par galerie, pendant que l'autre comptait les pas. Ils arrivèrent au chiffre de trois cents chambres et, après bien des calculs, en faisant appel à ce qu'ils avaient retenu de l'école de Monsieur le Curé, ils conclurent que l'ensemble des rues devait faire dans les 1 026 toises (2 kilomètres).

Un creux à l'estomac leur fit sentir que l'heure du déjeuner devait avoir sonné et Gilles rentra dans son nouveau logement après avoir donné rendez-vous à son camarade pour l'après-midi, afin de

poursuivre en détail la visite de l'étrange village.

Ils déjeunèrent grâce aux provisions qu'ils avaient emportées puis le père, rentré de son tour de garde, décida d'accompagner les garçons. En effet, il connaissait bien le domaine souterrain puisque, parfois, il venait avec d'autres artisans pour entretenir les lieux. Mais personne n'en parlait jamais à Naours. C'était un secret partagé par tous les habitants et ils savaient qu'en le divulguant ils pouvaient mettre en péril leurs vies et leur sécurité.

En chemin le forgeron leur montra des signes, des dates et des noms gravés un peu partout sur les murs.

1340... c'était le début de la guerre de Cent Ans, le roi Édouard d'Angleterre avait voulu usurper le titre du roi Philippe de France.

1346... non loin de Naours à Crécy, les Anglais avaient battu les Français. Et pendant plus d'un siècle, les dates se suivaient marquant, au travers de ce refuge de Naours, les souffrances endurées à cette époque par la France. Elles signifiaient également que, grâce à ce refuge, les habitants avaient toujours pu échapper aux massacres qui avaient privé les villages des alentours de tous leurs habitants... ou presque.

En passant sur la place des Ancêtres, le père de Gilles désigna une marque que le petit garçon épela difficilement en suivant la trace du graffiti... J...EHAN...RO...CHE...RIE...143... le dernier chiffre était effacé. Cette inscription le remua au fond du cœur. Tout à sa petite vie de chaque jour, il ne se posait aucun problème ! Il ne connaissait ses grands-parents que par des noms gravés sur les pierres du cimetière. Et voilà que, tout à coup, une inscription sur un mur lui apprenait que, deux siècles avant lui, d'autres personnes portant son nom vivaient comme lui... comme ses parents... au village et s'étaient réfugiés ici. Intérieurement, avec une pointe d'orgueil, il se promit de venir graver son propre nom à côté de la marque de son ancêtre.

Un hi-han sonore le sortit de ses pensées. Ils s'approchèrent d'une série de salles plus spacieuses que les autres. Les unes servaient de magasins, il y avait là du blé méteil, de l'avoine et du fourrage pour les animaux ; ailleurs les habitants avaient entreposé les instruments de travail qui constituaient parfois toute leur richesse ; dans un coin on pouvait même voir un rouet. Dans d'autres gîtes... là d'où provenaient les hi-han, tous les bestiaux du village étaient entravés par des lanières passant à travers les trous des mangeoires en pierre.

S'arrêtant, dans un recoin, le forgeron désigna du doigt un trou d'au moins trois pieds (un mètre) qui béait au plafond. Il expliqua que c'était une des six cheminées s'ouvrant au-dehors. Gilles remarqua immédiatement que les soldats pouvaient parvenir jusqu'à eux s'ils découvraient les orifices. Mais le père en faisant avancer son fils, fit remarquer que, malgré les trente mètres de profondeur, il devrait

apercevoir la lumière du jour. Or on ne voyait rien ! Pour la simple raison que les conduits devenaient horizontaux avant d'atteindre le dehors et débouchaient en réalité bien loin des cheminées réelles. En riant de sa perplexité, il lui expliqua que certaines aboutissaient même dans des maisons du village.

Ils continuèrent leur chemin jusqu'à la salle du Dôme et rencontrèrent leur voisin le cirier (fabricant de chandelles) quand, brusquement, une trappe s'ouvrit au-dessus d'eux et un gringalet... ils reconnurent le sonneur de cloches... glissa comme un singe le long d'une corde. Il était chargé d'épier ce qui se passait au-dehors et venait annoncer que les Espagnols étaient arrivés.

La nouvelle se répandit rapidement. Un silence oppressant enveloppa le souterrain. Gilles pouvait entendre les flammes des créchets crépitant dans les niches.

Après avoir parlé avec le mayeur et le sergent, Pascasien, le sonneur de cloches repartit par où il était entré en tirant la corde et en refermant la trappe derrière lui. Il était le seul de Naours à pouvoir contempler encore la lumière du soleil. Il emportait avec lui l'espoir de tous et il pouvait ramener l'affliction, il risquait également sa vie. Pourtant d'ordinaire, on le traitait plutôt comme un simplet et voilà qu'il incarnait à présent tout le village et que sur ses épaules fragiles reposait une écrasante responsabilité ! Gilles réfléchissait... Que la vie est curieuse... Pour la première fois il prenait conscience de ses contradictions !

Au grand silence avait succédé un bourdonnement de voix basses. C'est ainsi que cette journée s'acheva dans l'inquiétude et l'insécurité.

*

Le lendemain était un dimanche et toutes les familles se retrouvèrent dans les trois nefs de la chapelle. Après la messe, on récita des litanies et d'autres prières destinées à éloigner le malheur du village puis le curé réconforta ses ouailles en remerciant Dieu d'avoir permis au village de trouver un abri si sûr. Il rappela qu'il en fut ainsi dans les siècles passés et que, déjà un manuscrit de l'an 780, conservé chez les abbés de Corbie, dont dépendait le village, rappelait que « lorsqu'il y avait péril, les habitants de Naours s'enfouaient sous terre comme des fourmis ». Puis il fit part des nouvelles comme il le faisait chaque dimanche. Mais, distrait, Gilles laissait errer son regard sur les murs où étaient gravés des signes chrétiens : croix en tout genre et de toutes formes : sigles de Jésus et de Marie. Combien de générations étaient passées par là ? Gilles ne pouvait évidemment pas savoir que trois siècles plus tard un curé du village trouverait des

pièces d'origine romaine en fouillant le sol du refuge !

*

C'est en 1886 que l'abbé Danicourt prit en charge le salut des âmes de Naours. Les confidences de ses paroissiens et la lecture d'archives lui apprirent l'existence de la cité souterraine tombée dans l'oubli. Après tant d'années, la nature avait repris ses droits et toutes les ouvertures étaient comblées. Avec l'aide des habitants, le curé entreprit un travail gigantesque de fouilles et de remise en état. Les travaux furent heureusement couronnés de succès. Monnaies romaines du III^e siècle, trésor de pièces en or, en argent ou en cuivre dont les millésimes couvraient toutes les époques depuis Philippe le Bel. Objets en tout genre depuis les tuiles romaines jusqu'aux outils les plus divers, en passant par des débris d'armes et les fameux créchets, permettaient la lecture d'au moins dix-sept siècles d'histoire.

Naours, après avoir été curiosité régionale, devint avec le développement du tourisme une rareté nationale sinon mondiale !

Les deux dernières guerres ont renversé les rôles. Les soldats cherchèrent refuge dans les profondeurs de Naours. Les Anglais et les Canadiens de la Première ont sacrifié à la coutume en gravant de nombreux noms sur les parois. Mais, hélas, comme pour prouver que les soudards étaient restés les mêmes malgré les siècles, les nazis emportèrent les collections patiemment recueillies par l'abbé Danicourt, après avoir occupé et dégradé les lieux durant la Seconde Guerre mondiale.

*

Les jours passaient et devenaient longs. La surprise et... malgré la situation critique... une certaine joie due à la découverte d'un monde nouveau... s'étaient effacées. Gilles songeait à présent avec nostalgie aux longues courses dans les champs fleuris de pavots et de bleuets ; il en arrivait même à regretter le soufflet de la forge !

Depuis plus d'une semaine, les paysans se morfondaient en pensant à la moisson qui devait être dorée à point et dans la salle du Dôme beaucoup étaient assis le nez levé vers la trappe qui les reliait au Naours d'en haut.

La nouvelle vint un matin. Les troupes étrangères étaient parties après avoir pillé et saccagé les maisons. La moitié du village était en feu...

Le cœur lourd, les habitants quittèrent leur refuge et, au milieu

d'eux, le petit Gilles se redressait peu à peu en avançant dans la galerie où pointait le jour. Lorsqu'il fut au-dehors, il leva la tête vers le ciel et ses yeux, clignant et embués de larmes, s'emplirent d'une lumière de vie et d'espoir.

Si vous passez un jour par la Picardie, rappelez-vous ce récit ! En Espagne : *Picardia* désigne aussi bien le nom de cette région de France que les termes astucieux, coquin ou joueur de mauvais tour ! Et n'oubliez pas que, si vous rencontrez un Rochery, il y a de grandes chances pour que ses ancêtres doivent la vie aux grottes de Naours.



Les Lamina du Pays basque et autres petits peuples des cavernes



N de nombreuses régions, l'obscurité des grottes abrite des peuplades légendaires. Mais, Korrigans de Bretagne ; gentils petits Nichets des Ardennes ; Jetins de la Loire ou Fadets velus du Poitou n'ont jamais atteint la renommée du peuple troglodyte des Lamina basques.

Il est vrai que les nombreuses grottes aux galeries interminables et inexplorées perçant le flanc des Pyrénées sont des habitats sûrs et à l'abri de la curiosité humaine. Dans le passé, ces nains faisaient bon ménage avec le peuple basque dont ils étaient devenus les amis mais, les touristes étant de plus en plus nombreux, on n'aperçoit presque plus jamais de Laminak (on dit : un Laminak, des Lamina). S'il faut en croire ceux qui en ont connus, leur quartier général se trouve quelque part dans le « Lamina Siloa » c'est-à-dire dans les grottes d'Isturitz et d'Oxocelhaya, au cœur de la colline du Gatelu.

Parmi les grandioses beautés naturelles et les vestiges de civilisations disparues qui ont fait classer le lieu monument historique, serait camouflé leur trésor. Il doit être très important car les petits Lamina astucieux disposaient de pouvoirs surnaturels, mais jusqu'à présent personne n'a mis la main dessus. Leurs propriétaires le protègent et bien malin qui le trouvera. Jugez-en par l'aventure advenue à quelques jeunes habitants de Saint-Martin-d'Arberoue : les derniers à avoir tenté leur chance !

Donc une bande de hardis jeunes hommes dont l'enfance avait été émerveillée par la minutieuse description des amas de pièces d'or, s'organisèrent pour la chasse au trésor malgré les mises en garde des vieux du pays. À tout hasard et sur l'avis d'un prêtre leur attirail comprenait une Bible, car l'on sait que beaucoup de cavernes sont le

domaine du démon.

Ils s'avancèrent dans les galeries, les audacieux précédant les autres et, devant le groupe, le plus valeureux du village portait le Livre sacré à bout de bras.

L'obscurité se faisait de plus en plus dense malgré la lueur des torches qui jetaient mille reflets colorés sur les longues stalactites et leurs sœurs, les stalagmites ventruës.

Le cœur de chacun battait plus vite au fur et à mesure qu'ils pénétraient dans des galeries inconnues.

Soudain, au détour de l'une d'elles, surgit, la queue dressée, un immense chat noir. Se frottant aux jeunes gens avec d'étranges ronronnements, il disparut aussi mystérieusement qu'il était venu.

Plus loin, des froufroutements de velours, de petits cris aigus et des éclairs noirs zébrant le plafond indiquaient que l'endroit était infesté de chauves-souris.

Ils se faufilaient toujours plus avant... plus profondément lorsqu'un interminable serpent à l'odeur fétide vint se lover autour d'eux en approchant du visage de chacun sa face triangulaire aux yeux morts. Mais lui aussi s'évanouit dans la nuit.

Inutile de dire que l'ardeur du début s'amenuisait et que plusieurs jeunes gens auraient volontiers rebroussé chemin. Cependant, à quelques mètres, la vue de minuscules mais brillantes étoiles jaunes leur rendit un peu de courage. C'étaient en effet les reflets de leurs lumignons renvoyés par d'innombrables pièces d'or éparpillées sur le couvercle de coffres ou à même le sol. Enfin, ils avaient trouvé et, dans leur for intérieur, se riaient à présent de leur frayeur aussi bien que des hochements de tête dubitatifs des anciens du village.

Celui qui tenait la Bible la laissa tomber en s'écriant :

— Nous sommes riches !

Et les autres sortirent de leurs besaces les sacs qu'ils avaient emportés en prévision de la moisson dorée quand... brusquement... de l'obscurité... devant eux se dressa une vision d'Apocalypse : un grand cheval blanc monté par un être informe, sans tête, qui faisait tourner une rapière sifflant dans l'air. Devant cette horreur d'un autre monde ce fut la débandade. Ils eurent bien de la peine à retrouver la sortie. Plusieurs furent piétinés ou s'égarèrent et ne regagnèrent jamais le village. Quant à ceux qui le purent, ils courent encore... moralement !

Depuis cette aventure, au coin des âtres basques, on raconte une légende de plus sur le petit peuple souterrain mais, à notre connaissance, jamais plus personne n'a tenté d'accaparer ce trésor !

Pas très loin de là, sur le pic de Belchou et près du gouffre de l'Or vivait, parmi les nombreux troupeaux de moutons qui paissaient l'herbe tendre une gentille bergère dont la principale occupation consistait à tresser des guirlandes de fleurs et de feuillages en chantonnant.

Un jour elle fut enlevée par un Laminak qui, malgré sa petite taille, la transporta sur son épaule telle une plume jusqu'à l'un des orifices s'ouvrant dans la montagne.

Ses cris avaient été entendus par les bergers qui ne trouvèrent aucune trace malgré de nombreuses battues.

Pendant longtemps elle vécut au sein du petit peuple dans les profondeurs de la terre. Elle était bien traitée, on la nourrissait de mets recherchés parmi lesquels elle se souvint particulièrement du pain si exquis que, nulle part ensuite, elle ne put en retrouver de pareil.

Au cours d'étranges cérémonies on la maria à un Laminak dont elle eut un fils et, bizarrement, depuis lors sa taille se mit à diminuer.

Malgré la gentillesse de son entourage une profonde nostalgie grandissait en son cœur. Dans ce monde minéral et obscur elle regrettait le grand ciel pur de sa jeunesse, l'odeur de l'herbe fraîche et des fleurs sauvages lui remontait aux narines, et parfois il lui semblait sentir encore la douce et moelleuse chaleur laineuse de ses agneaux au creux de la main.

Peu à peu dans son esprit se forma le dessein de s'enfuir. Mais... par où... par quelle galerie ? Les Lamina se déplaçaient partout avec aisance et l'obscurité ne les gênait point car ils paraissaient doués d'un sixième sens !

Une nuit que la tribu s'était absentée pour se rendre à des festivités, elle parvint à gagner la sortie après des heures de recherches. S'égayant dans les méandres de galeries, s'égratignant aux roches pointues, trébuchant sur des pierres qu'elle ne discernait pas, elle se traîna jusqu'au seuil de la grotte et se laissa tomber, à demi morte, sur le matelas de mousse fraîche éclairée par la lune et les étoiles.

Au petit matin elle arriva chez ses parents qui la reconnurent difficilement tant elle était pâlotte et de petite taille. Elle apprit ainsi que de nombreuses années s'étaient écoulées depuis son départ. Jamais plus elle ne retourna auprès de ses moutons par crainte des Lamina, et pourtant son cœur saignait à la pensée du fils qu'elle avait laissé quelque part dans les entrailles de la montagne.

*

À côté du pic de Belchou où se situait cette histoire, s'étend la forêt

des Arbailles. Si on la traverse, on rencontre l'Etcheverkokarbia. Ce mot basque qui nous semble étrange désigne tout simplement la grotte d'Etcheverry. Un petit fait s'y passa naguère qui vous démontrera l'astuce et l'humour des Lamina.

Une femme laminak, malade, fit quérir au village de Camou une guérisseuse dont la réputation était fameuse en cette époque où les médecins n'étaient que des barbiers ou même de vulgaires charlatans.

La dame laminak se sentit beaucoup mieux après avoir été soignée mais, connaissant par ouï-dire l'avarice de la guérisseuse, voulut lui donner une leçon tout en lui prouvant sa reconnaissance. Pour la payer elle lui offrit d'emporter l'une des deux marmites se trouvant auprès d'elle. La première était couverte de miel, aussi l'avare choisit-elle la seconde dont le couvercle était d'or. Hélas, en réintégrant rapidement sa cabane, elle s'aperçut en le soulevant que la marmite ne contenait que du miel.

Vous avez deviné que le miel de l'autre récipient cachait en réalité de pleines poignées de pièces d'or !

On pourrait remplir un volume avec des anecdotes sur ce petit peuple qui, malgré certains malentendus inévitables avec les humains, aspirait surtout à être agréable. Il rendait service chaque fois que cela s'avérait nécessaire. Les Lamina n'avaient-ils pas construit en une seule nuit un pont sur la rivière Licq, afin d'éviter aux habitants d'un village un détour par un gué éloigné et dangereux lorsque les eaux étaient en crue ?

Les Basques préféraient, par ailleurs, fréquenter les Lamina plutôt que certains géants rapineurs et sanguinaires ou autres monstres tels les dragons qui hantaient souvent leurs grottes. Animaux malfaisants qui causaient les pires dégâts parmi les troupeaux et les bergers.

*

Comme on l'a vu à propos du trésor d'Isturitz, les Lamina n'aimaient pas tellement que les humains s'occupent de leurs richesses ou tentent de se les approprier.

Iribane était un agriculteur cultivant quelques lopins de terre en bordure de la forêt des Arbailles. Chose assez rare en ce pays où l'on est berger de père en fils. Chaque année encore à l'heure actuelle, le 18 août, on donne une grande fête au cours de laquelle sont disputées les olympiades des gardiens de moutons.

À l'orée des champs d'Iribane était plantée une croix de pierre et chaque matin il avait coutume d'aller y réciter une courte oraison avant de commencer son travail.

Ce matin-là, il trouva au pied de la croix un joli petit peigne en or

délicatement ouvragé. Évidemment il se rendit tout de suite compte qu'un si petit objet ne pouvait servir qu'à une dame laminak vivant dans l'un des gouffres des environs, mais, l'avarice l'emportant, il empocha le bibelot.

Le lendemain, ô désespoir, sa terre était remplie de blocs de pierre. Comme tout bon Basque, Iribane comprit ce qui lui arrivait et courut vite replacer l'objet où il l'avait trouvé.

Après une nuit fébrile, il arriva dès l'aube sur sa terre et la retrouva complètement débarrassée des rochers, mieux encore : toute trace d'excavation avait été effacée.

Voilà comment les petits hommes s'y prenaient pour donner des leçons d'honnêteté aux hommes. Quitte pour cela à travailler dur pendant deux nuits !

*

Si l'on descend des montagnes en direction de Toulouse, on trouve à droite de Saint-Gaudens sur la rive de la Garonne, les ruines du château de Montespan dont le nom est cité dans tous les manuels d'histoire de France. À proximité s'ouvre la grotte du Hountaou dans laquelle, au début d'une longue et fructueuse carrière de spéléologue, Norbert Casteret devait découvrir les plus anciennes statues d'argile façonnées par la main de l'homme.

La tradition locale rapportait que les profondes galeries abritaient de petits êtres souterrains, mais personne n'en avait jamais vus car, en cette époque, l'exploration de la caverne était impossible.

Cependant un soir, au retour des champs, un groupe de manouvriers aperçut, pataugeant dans la mare qui barrait l'entrée de la grotte, une petite femme pas plus haute qu'un plant de lis. Dès qu'ils approchèrent, elle s'enfuit vers la caverne, mais les hommes lui coupèrent la retraite et parvinrent à la pousser dans un sac, non sans avoir reçu de multiples coups et morsures d'une vigueur inouïe de la part d'un aussi petit être.

La nouvelle de l'étrange capture se répandit dans le village comme une traînée de poudre.

Les habitants au grand complet défilèrent devant la captive enfermée dans une cage de bois fournie par le charron, et dont les yeux jetaient d'étranges et menaçantes lueurs. On s'aperçut alors que ses jambes se terminaient en pattes d'oie. Ce qui la fit nommer Pédauque, du nom d'une reine du Moyen Âge affublée de la même infirmité.

À la nuit tombée, bientôt lassés et ne sachant que faire de la naine, on l'enferma avec sa cage dans la cave du sergent de ville et chacun

s'en fut au lit.

Mais bien peu dormirent. Des quatre coins du village se répandirent dans l'obscurité des clameurs lugubres propres à glacer le sang des plus audacieux. Les chiens de garde se jetèrent sur les portes, grattant et rongant, pour chercher refuge à l'intérieur des maisons. Dans les basses-cours et les écuries les animaux remuaient et gémissaient comme à l'approche d'une tempête.

Après les cris, de petits rires aigus éclatèrent puis se fondirent peu à peu ainsi que l'aurait fait une foule en liesse s'éloignant. Enfin, succéda un profond silence.

Au matin, on trouva les barreaux du soupirail, pourtant épais comme des poignets, descellés. La cage de bois ou plutôt ses débris jonchaient le sol de la cave et la pédauque avait disparu. On n'entendit plus parler d'elle ni des êtres hantant la grotte. Seulement les habitants n'empruntèrent plus le fameux chemin qu'avec une certaine appréhension et en se signant furtivement.

... et autres petits peuples des cavernes

Les petits nains de la montagne,

Verduronnettes, verdurets

La nuit, font toute la besogne

Pendant que dorment les bergers !

L'auteur de cette ronde, que les enfants chantaient encore il y a moins d'un demi-siècle, voulait certainement faire allusion aux maints services rendus aux populations locales par les petits personnages mystérieux vivant, un peu partout, au fond des grottes françaises.

Dans les Ardennes les petits Nichets effectuaient la nuit de menus travaux que les villageois laissaient, accompagnés d'un petit cadeau, à l'entrée de la caverne portant leur nom. Leur spécialité était le ressemelage des chaussures que les habitants retrouvaient impeccablement réparées le lendemain matin à l'endroit même où ils les avaient déposées.

Le bruit de cette aubaine s'étant répandu, les villages voisins vinrent faire la queue à la grotte des Nichets. Ne pouvant sans doute pas faire face à ce surcroît de travail, ils préférèrent abandonner la place et disparaître à jamais dans les profondeurs des galeries. Jamais par ailleurs, personne n'avait aperçu ces petits personnages qui étaient, dit-on, invisibles !

En Bretagne, aux environs de Morlaix, les trous du rocher sur lequel est bâti le château fort du Taureau abritent des Korrigans fabricants de pièces d'or. Leurs clients étaient évidemment plus nombreux encore

qu'à la grotte des Nichets ! Leur générosité naturelle les incitait à faire présent d'une petite poignée de pièces à tous ceux qui en faisaient la demande. En revanche certains, ayant eu le culot de se présenter avec une besace ou un panier, se virent féroceement repoussés à coups de pierres. On dit même que plusieurs perdirent la vie jetés dans la rivière qui baigne le roc.

Ici encore l'avidité bien connue des hommes a tué depuis et pour toujours la... poule aux œufs d'or !

Les jolies grottes marines de la pointe du Château des Géants étaient autrefois partagées entre les fées Morganes et les Korrigans. Le château était habité par une race de géants pirates redoutables mettant à sac cette partie de la côte du Finistère, et sanguinaires au point de dévorer les marins qui étaient leurs victimes.

Un jour, comme il ne restait plus rien à piller ni à manger, les géants décidèrent de s'en prendre aux petits habitants des cavernes, ce en quoi ils eurent grand tort ! Faisant mine de fuir parmi les rochers, les Korrigans, agiles comme des singes, réussirent à les attirer au sein des cavernes. Puis faisant prestement demi-tour, mirent le feu aux algues sèches et enfumèrent les géants. Ceux qui cherchèrent à s'enfuir furent irrémédiablement tués à coups de pierres lancées par les petits hommes du haut de la falaise. Cette lutte, à la mesure de David et de Goliath, permit aux marins de se réinstaller dans la presqu'île et de reprendre leur activité de pêcheurs en toute sécurité.

S'il ne subsiste que le souvenir d'un nom : la grotte des Korrigans, en revanche on montre volontiers aux visiteurs de longues pierres allongées dans la caverne et alentour. Ce seraient les restes pétrifiés des maudits géants !

Dans le nord du pays, de nombreux et joyeux géants folkloriques animent encore aujourd'hui les ducasses et festivités locales. Les légendes de fées et de lutins sont, par contre, très rares. Et cependant ces derniers furent, à en croire certains, à l'origine d'une découverte qui devait permettre l'essor de l'ère industrielle du XIX^e siècle.

Une épaisse forêt couvrait encore cette région à l'époque de ce récit. De place en place, dans les clairières, s'élevaient de pauvres huttes de branchages occupées par des familles de charbonniers nomades, dont le travail consistait à transformer le bois en charbon qui servait ensuite de combustible. Ce produit était envoyé vers les villes car les citadins, par nécessité, le payaient bien plus cher que les pauvres familles du coin. Ces dernières étaient réduites à se chauffer de bois ramassé durant l'été. Cela ne suffisait pas... et de loin... à couvrir les besoins des hivers, bien plus longs et plus froids qu'à présent.

Au cours d'une de ces saisons peu clémentes, le forgeron d'un petit

village voisin, affairé à rassembler un maigre fagot de branchettes gelées afin d'alimenter sa forge éteinte, aperçut en pleine forêt un foyer incandescent comme il n'en avait jamais vu de son existence. En s'approchant, il constata qu'il était alimenté de cailloux et gardé par d'étranges petits hommes, juste devant l'entrée d'un trou s'ouvrant au flanc d'une colline. Les flammes étaient si vives que la neige avait fondu sur des mètres à la ronde et que la terre était sèche comme en plein mois d'août.

Désirant en savoir plus sur ce prodige, le forgeron contourna prudemment les petits gnomes et pénétra dans l'ouverture. Autour de lui les parois étaient veinées de pierre noire. Noire comme du charbon de bois, mais aussi brillante que du marbre. Il s'enfonça dans la galerie éclairée tout au fond par des lueurs sautillantes. L'air était imprégné d'une douce chaleur enveloppante. Non pas semblable à celle d'un âtre qui réchauffe la poitrine cependant que des frissons continuent à vous parcourir l'échine.

Il arriva enfin au bord d'un gouffre au fond duquel une vision dantesque s'offrit à ses yeux. D'autres petits hommes, commandés par un être qui ressemblait comme un frère au diable décrit par le curé lors des prônes du dimanche, s'activaient autour d'un immense lac rougeoyant. Le maréchal-ferrant n'avait jamais rien contemplé de pareil. Cela ressemblait à ce qu'il avait ouï-dire des volcans ou encore, et il n'osait y songer, de l'Enfer ! Ce fut la dernière pensée qui lui traversa l'esprit car aussitôt il s'endormit, d'une façon inexplicable, pour ne se réveiller que bien des années plus tard en plein milieu de la place de son petit village.

Tous les habitants l'entouraient et, parmi eux, bien des visages lui étaient inconnus alors que lui (mais il n'en savait rien) n'avait pas pris une seule ride.

Narrant son aventure, le pauvre homme, d'abord pris pour un fou, fut accusé de diablerie et de sorcellerie et bientôt condamné à monter sur le bûcher.

Pendant qu'on l'y conduisait en chemise, la corde au col et un cierge d'amende honorable dans la main, il aperçut sa femme dans la foule et demanda à pouvoir l'embrasser avant de périr dans les flammes.

— Miracle... Miracle... crièrent les anciens du village !

En effet celle qu'il avait prise pour son épouse était en réalité sa petite-fille qui ressemblait, trait pour trait, à sa grand-mère morte depuis longtemps.

Le forgeron fut libéré et put s'expliquer plus longuement sur son aventure. Accompagné des autorités et de savants, il retrouva la grotte aux pierres noires.

C'est ainsi que l'on explique dans le Nord la découverte de la houille noire qui fit la fortune de cette région.

Bien curieuses sont les légendes qui circulent dans le pays de Bricquebec en Contentin.

Le diable avait semé de nombreux trésors dans la terre de cette région, mais il fallait réunir de nombreuses conditions pour les découvrir et s'en rendre propriétaire. D'abord attraper un grand chien noir rôdant dans la forêt et le ramener chez soi. Bien le nourrir et le relâcher en le tenant en laisse. Moyennant quoi il vous conduisait tout droit à l'un des emplacements bénéfiques. L'endroit repéré, l'heureux élu devait aller se confesser puis creuser un fossé autour de la terre et la dégager par-dessous afin d'enlever le tout d'un seul bloc, trésor y compris. Il était recommandé pour cette dernière opération d'employer un cheval ou un bœuf très âgé car celui qui enlevait le trésor mourrait au cours de l'année et appartiendrait corps et âme au démon.

Dans les petites cavités des environs vivaient des fées et des lutins. De braves fées qui, toute une partie de la nuit, s'efforçaient d'aider les habitants dans leurs travaux. Au matin la lessive était faite, le pain cuit ou la moisson rentrée. Malheureusement les mauvais lutins, les Goubelins comme on les appelait, venaient souvent défaire le travail des fées. De plus ces vilains gnomes se livraient à mille facéties de mauvais goût comme jouer aux fantômes la nuit, changer le vin en vinaigre, mettre du sel dans le sucre ou inversement, défaire les tricots et même lâcher des légions de puces ou de punaises dans les lits !

Les habitants de Bricquebec, excédés, avaient souvent tenté de les éloigner mais ce n'était pas facile. Monter la garde une nuit ou deux était possible. Mais ces nuits-là les mauvais drôles ne se montraient pas et recommençaient de plus belle lorsque les hommes sombraient dans un pesant sommeil, fatigués par les journées de travail et les nuits blanches.

C'est tout à fait par hasard qu'une vieille femme pieuse les fit disparaître du pays. En rentrant chez elle une nuit, elle rencontra au détour d'un chemin une bande de Goubelins menant grand vacarme en emportant le butin d'une ferme qu'ils venaient de piller. Car il faut dire qu'ils ne se gênaient point au cours de leurs expéditions pour saccager le mobilier et emporter les victuailles qui leur tombaient sous la main. La pauvre vieille effrayée fit un signe de croix et les Goubelins s'évanouirent à tout jamais.

Personne ne s'était avisé jusqu'alors que c'étaient de petits êtres diaboliques et qu'un seul signe avait le pouvoir de leur faire réintégrer le fond des enfers !

Le village poussa ce jour-là un grand soupir de soulagement et la vieille dame fut honorée comme une bienfaitrice jusqu'à la fin de son

À l'intérieur de la grotte des Korrigans existe une chambre secrète dont la porte consiste en un énorme rocher ne s'écartant que par le charme des paroles magiques prononcées à voix basse par leur reine. Dans ce coffre-fort inattendu dort l'immense fortune du petit peuple.

Une nuit de mauvais temps, une vieille petite bonne femme trempée jusqu'aux os vint frapper à la porte d'une chaumière dont l'unique occupant était un brave, mais très pauvre homme. Il avait cependant bon cœur et offrit l'hospitalité à la vieille qui se sécha au coin de l'âtre en partageant l'écuelle de soupe trempée de pain, repas habituel du propriétaire des lieux.

Le jour venu la naine confia au pauvre hère un double secret. Elle était la reine des Korrigans et, touchée par sa bonté, elle allait le rendre riche. Sur son conseil, l'homme se munit d'une hotte et ils partirent. La vieille trotta à si petits pas que la nuit suivante était déjà bien avancée lorsqu'ils arrivèrent à la grotte. À l'intérieur régnait une joyeuse exubérance, des centaines de lutins sautaient de roche en roche, d'autres travaillaient en chantant ou tournaient en farandole autour d'un feu. Ils s'arrêtèrent pour s'incliner cérémonieusement devant leur souveraine. Parvenue à la paroi du fond, celle-ci prononça quelques mots et la roche s'entrouvrit laissant voir un amoncellement d'or : vaisselle, chandeliers, monnaies jetaient mille étincelles. La reine dit à son protégé qu'il pouvait prendre ce qu'il désirait mais à condition d'être de retour à sa chaumière avant le lever de l'astre du jour...

Le pauvre homme dont la bourse avait toujours été vide se mit à garnir sa hotte, pas trop, afin de ne pas plier sous la charge et d'être à même de rentrer en temps voulu chez lui.

Pour éviter les regards indiscrets, il étendit des algues sèches au-dessus de son précieux fardeau. Après avoir chaleureusement remercié la reine des Korrigans, il quitta la grotte. En route il supputait déjà ce qu'il allait faire de son trésor. Il n'avait plus rien à craindre, désormais son avenir était assuré. De loin il apercevait sa mesure lorsque subitement la hotte s'alléga. Hélas ! Au-dessus de l'horizon avaient paru les premières lueurs de l'aube. Le soleil s'était levé. Abîmé dans ses pensées, le pauvre homme n'avait pas été assez rapide et le trésor s'était volatilisé en même temps que l'espoir de mener une existence exempte de soucis.

Lorsqu'il déposa la hotte, il aperçut au fond une assiette et un couvert en or. Tout ce qui restait de sa pêche miraculeuse. Il déposa la

vaisselle sur les mauvaises planches posées sur des tréteaux lui servant de table. Aussitôt l'assiette se remplit à ras bord d'un succulent petit déjeuner.

Il en fut ainsi désormais chaque jour et à chaque repas. Au moins le pauvre homme, s'il n'était pas riche autant qu'il l'avait souhaité, put manger à sa faim durant le reste de ses jours. Ce qui n'était pas si mal après tout !

La majorité de ces récits tendrait à prouver le bien-fondé de la moralité du « Lion et du Rat », fable de ce bon Monsieur de La Fontaine :

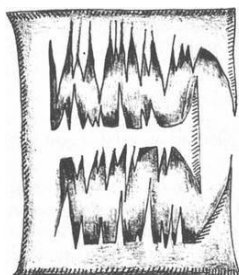
« On a souvent besoin d'un plus petit que soi. »

À quelques exceptions près car :

« Chez les petits comme aussi chez les grands

Il y a des bons et des méchants ! »

Le mensonge de Cocrair



ENTRE les lacs du Bourget et d'Annecy, dans le calme pays des collines de l'Albanais et non loin de la dense forêt de Sappenay, s'ouvre dans un rocher entouré d'une inextricable verdure la gueule béante d'une grotte.

Si un jour vous allez la visiter, soyez prudent et surtout parlez-en le moins possible aux habitants du pays qui n'aiment guère cet endroit. Ils savent que l'on y pénètre difficilement et que l'on en sort encore moins aisément à cause des roches déchiquetées et aiguës transformant les galeries en véritables gueules de requins aux dents acérées. À preuve, les explorateurs qui en sont revenus les vêtements en lambeaux et le corps couvert d'estafilades. Et puis, il y a l'histoire de Cocrair ; elle s'est passée il y a deux siècles mais personne ne l'a oubliée et, cependant, gageons que personne ne vous la contera !

À quelque distance se dressent les clochers et la tour de l'ancienne capitale de cette région : Rumilly, riche de ses marchés, de sa culture de tabac, et renommée pour ses fabrications de jouets. C'est là que vivait dans l'abondance la famille Cocrair.

La richesse du père faisait bien des envieux et si apparemment il était considéré et salué par tous, nombre de ses concitoyens se glissaient, de bouche à oreille, des propos qui, pour être fielleux, n'étaient pas dénués de logique.

— Savez-vous d'où vient l'or de Cocrair ?

— Non.

— Il paraît qu'il a signé un pacte avec le diable !

— Pouvez-vous me dire pourquoi Cocrair se rend si souvent à Genève ?

— Ben, on dit qu'il va assister à des réunions mystérieuses !

Et, de fait, en cette époque où la surveillance des voisins faisait partie des loisirs, le comportement de notre homme pouvait parfois paraître bien étrange. C'était vrai qu'il se rendait à Genève sans raison valable ; du moins il ne soufflait mot à personne sur ses multiples déplacements ; vrai aussi qu'on le rencontrait à la lisière de la forêt avec sur le dos une besace semblant bien lourde !

Il y avait plus grave. Auparavant bon chrétien, Cocrair n'assistait plus aux offices et même plus à la messe de minuit de Noël, alors que les habitants de Rumilly se pressaient dans les églises et les chapelles. Avouez qu'il y avait de quoi faire jaser !...

Peu à peu, en rapprochant des bribes de conversations qu'il avait avec des proches, ce que l'on croyait être la vérité surgit au plein jour.

Cocrair avait réellement pactisé avec le diable et, deux fois l'an, à la Saint-Jean et à Noël, il se rendait dans les profondeurs de la grotte, partageait un repas pantagruélique avec Belzébut qui le conviait ensuite à puiser dans des coffres remplis d'or. Mais en contrepartie il avait promis de livrer un de ses fils entre les griffes du Malin au bout de dix ans. Il s'était dit qu'une décade, c'était bien long et qu'il aurait le temps de voir venir mais, déjà, on était en 1770 et les dix années arrivaient à leur terme.

À mesure que Noël approchait notre héros, auparavant si sûr de lui et si discret, devenait nerveux et se confiait à qui voulait l'entendre. Tant et si bien que la nuit de la Nativité il prit le chemin de la grotte accompagné de quelques habitants intrigués, après avoir pris ostensiblement soin d'enfermer sa famille à double tour.

En chemin la conversation ne fut pas gaie et lorsqu'ils atteignirent la masse sombre du rocher, les compagnons de notre ami décidèrent de l'attendre dehors. Cocrair franchit donc seul le porche obscur pendant qu'au loin tintaient joyeusement les cloches annonçant la naissance de Jésus et préluant aux agapes qui suivraient la Messe. Cette pensée assombrit davantage l'esprit de ceux qui étaient venus mais, après un dur parcours dans la neige, que devaient-ils faire ? Il était vraiment tard pour rebrousser chemin et, en dépit d'une frayeur les glaçant plus encore que le froid, une curiosité un tantinet morbide les poussait à demeurer... mais à distance respectable près de ce qui devenait petit à petit dans leur imagination : le seuil des Enfers !

Cocrair, happé par l'obscurité, s'enfonça péniblement vers son pitoyable rendez-vous. Le diable lui rappela sévèrement les termes du marché en lui réclamant son fils. Croyant finasser, Cocrair lui promit de l'amener à sa prochaine visite, mais l'autre, ne l'entendant point ainsi de son oreille pointue, lui saisit le poignet en hurlant qu'il ne le lâcherait point tant que l'enfant ne serait arrivé.

Le bras brisé et rôti sous l'étreinte ardente, le malheureux poussa un

cri atroce qui, amplifié par l'écho, vint semer la panique au sein du groupe veillant avec anxiété. Chacun s'enfuit en direction de Rumilly puis, l'esprit revenant avec la perte du souffle, ils se regroupèrent et arrivèrent juste pour la sortie de la messe, contant à la ronde ce qui venait de se passer.

Prévenu par la rumeur, le curé décida qu'il fallait aller voir et fit détacher les cordes des cloches pour éventuellement venir en aide au disgracié.

Armée de fourches et de faux, éclairée de lanternes, ce fut une véritable escouade qui parvint cette fois aux abords de la grotte. Personne n'osa cependant en franchir le seuil d'où s'échappaient des gémissements inhumains.

Nouant les cordes les unes aux autres, le plus vaillant du village se risqua enfin et laissa glisser le cordage dans la caverne.

Ayant noté une résistance on tira... tira... à quatre... puis à six... puis à douze, mais Cocrair ne parut pas. D'autres tentatives restèrent aussi vaines !...

À l'aube le curé s'avança et engagea un dialogue :

— Cocrair... Pourquoi ne voulez-vous pas nous rejoindre ?

— Je ne puis, Monsieur le Curé, car le démon me serre le bras.

— Cocrair, que puis-je faire pour vous ? Regrettez-vous vos péchés et votre pacte avec le démon ?

— Oh oui, je le regrette ! J'avoue tous mes péchés et en demande pardon à Dieu et à la Vierge Marie.

Le ministre de Dieu lui donna l'absolution, puis accompagné de ses ouailles en prière il regagna Rumilly, laissant à son agonie celui qui avait passé contrat avec le Prince des Ténèbres.

Ainsi finit la légende... mais ici commence la véridique histoire ! Toute légende comporte un fond de vérité parfois difficile à extirper d'un contexte obscurci et embelli à souhait au fur et à mesure de sa transmission orale aux générations. Par bonheur, la légende de Cocrair est assez récente et des faits concrets sont venus à la rescousse de l'Histoire.

Trente ans après le drame, un militaire en promenade s'étant hasardé dans la caverne en ramena la lanterne, quelques fragments de vêtements et des ossements de Cocrair dont le corps était resté coincé entre des pointes rocheuses.

Quelques années plus tard, un apprenti spéléologue (mais ce terme n'existait pas encore) découvrit au fond de la grotte un petit ru dont le sable roulait des paillettes d'or. Voilà donc quel était le trésor de Cocrair... bien réel et n'ayant rien de diabolique !

Astucieusement, pour éloigner la curiosité de ses concitoyens de la source de sa fortune, Cocrair avait donc inventé de toutes pièces cette histoire de pacte démoniaque, et ses nombreux voyages à Genève

n'avaient pour but que l'échange de son or naturel contre des espèces sonnantes et trébuchantes !

Pourquoi poussa-t-il la comédie jusqu'à un dénouement tragique ? Personne ne le saura jamais ! Pourquoi, en danger de mort, ne cria-t-il pas la vérité ? Sans doute avait-il encore l'espoir de s'en sortir seul ! Mais les habitants de Rumilly l'auraient-ils cru ? Ils avaient quitté la grotte, considérant cette histoire qui sentait le soufre comme heureusement dénouée par l'absolution du curé. Seules les pierres de la caverne pourraient nous révéler si, au dernier moment, l'avarice de Cocrair l'emporta sur son désir de vivre.

*Il ne faut pas en faire trop,
Surtout lorsque le diable s'en mêle !*



Le pastoureau de Clamouse



OUS le soleil méditerranéen, au sein du merveilleux paysage des gorges de l'Hérault et au bout d'une route fréquentée depuis toujours par les pèlerins se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle, on rencontre l'une des plus belles grottes de France... Clamouse.

Les touristes restent tour à tour muets de stupeur devant ses gigantesques cascades et draperies pétrifiées ; médusés à la vue des longues fistuleuses blanches, fragiles stalactites zébrant l'air comme les gouttes d'une pluie d'orage, et admiratifs devant les précieux bouquets de fleurs, bancs d'oursins ou nids de serpents, simples résultats d'un dépôt continu du calcaire des gouttes d'eau.

Clamouse... ce nom pénètre l'oreille comme une sourde plainte ou plutôt comme la clameur d'un cœur brisé !

Comment un nom si tragique peut-il qualifier tant de beautés réunies ? Ceux qui débarquent des cars rutilants au fil des routes de l'été se posent-ils cette question ?

Ce beau pays est hélas pauvre et son soleil éblouissant voile bien des misères !

Il y a donc très longtemps, la nombreuse famille d'un humble manouvrier était installée non loin de la grotte. Près de leur misérable demeure coulait au fond d'un trou béant une eau pure et abondante, véritable faveur du Ciel en cette époque et dans une région où la sécheresse se fait parfois durement sentir. Mais on ne vit pas seulement d'eau et, malgré un labeur incessant, le chef de famille avait grand-peine à nourrir toute sa nichée.

Il décida de mener l'aîné de ses fils auprès du supérieur du couvent de Saint-Guilhem-le-Désert afin de lui assurer un travail à la mesure de ses dix ans. Il fut donc convenu que le petit Pierre garderait un de

ces nombreux troupeaux de moutons dont la laine jetait des taches claires au flanc des proches coteaux du causse de Larzac.

Installé dans une petite cabane auprès d'une source au lieu-dit la Vacquerie, le jeune pâtre prit goût à sa nouvelle vie. Il aimait la nature et par-dessus tout appréciait les soirées, ne se lassant pas de contempler les milliers de points lumineux du ciel qui semblaient coiffer la terre d'un dôme scintillant !

Cependant la Vacquerie était bien éloignée de chez lui et, comme il ne pouvait laisser ses bêtes, c'était trop rarement à son gré qu'il rendait visite à ceux qu'il chérissait. Un jour, comme il était venu les embrasser, sa mère lui présenta, à sa plus grande surprise, le chapeau à large bord qu'il portait sur la colline. Une rafale de vent l'avait envoyé quelques jours auparavant au fond du trou où coulait la source. Ses recherches étaient restées vaines, c'était donc le courant souterrain qui l'avait transporté jusqu'à la fontaine où sa mère l'avait trouvé en venant puiser l'eau pour les besoins du ménage.

Désormais, et sans se poser de questions, le gamin employa ce moyen pour faire parvenir régulièrement de ses nouvelles. Bâtons sculptés, brassées de fleurs des champs et fromages de brebis enveloppés de feuillages empruntèrent le mystérieux cheminement des ondes. À l'époque cela pouvait paraître miraculeux et sans explication pour l'esprit d'humbles paysans !

À présent, grâce à la spéléologie, nous savons que la majorité des galeries de grottes sont des percées hydrologiques dont les eaux viennent parfois de très loin. La Vacquerie se trouve à douze kilomètres à vol d'oiseau de la grotte de Clamouse dans laquelle l'eau a foré trois étages successifs de galeries. Les sources de notre récit sont en fait des « regards » ouverts sur le cours d'eau souterrain.

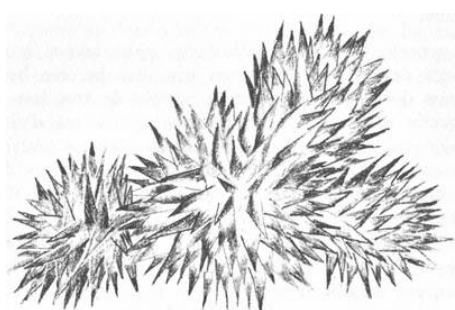
À l'occasion des proches fêtes de Pâques, le pastoureau se dit qu'un cadeau plus substantiel que de coutume serait le bienvenu dans la famille, et il se saisit du plus gras de ses moutons pour le précipiter dans l'aven au fond duquel l'eau tourbillonnait. Mal lui en prit !... L'animal en se débattant culbuta le petit Pierre au fond du trou et son corps fut avalé par les entrailles de la terre...

... Au soleil couchant la mère découvrit le cadavre de son fils...

... Désormais, devenue folle de douleur, elle se mit à errer chaque soir en clamant une peine répercutée en mille échos par les gorges de l'Hérault.

C'est ainsi que l'endroit prit le nom de « fontaine des Clameurs ».

D'aucuns vous diront dans le pays que les gémissements encore entendus certaines nuits sont ceux d'une fée punie et enchaînée au fond d'une galerie de la grotte... Ne les croyez pas, car dans les légendes les fées ont bon dos !



Encore quelques... diableries !



N conçoit que, si les élus de toutes les religions vont au Paradis, montent au Ciel et parfois même au Septième Ciel, au contraire, les méchants sont précipités dans les flammes de l'Enfer qui se trouve au centre de la Terre... sous nos pieds. Par conséquent, les cavernes et les gouffres faisaient partie du domaine démoniaque croyait communément que c'étaient d'anciennes bouches de volcans (vomissant les flammes de l'Enfer), ce qui n'est pas vrai à quelques exceptions près. La vérité est qu'en hiver la différence de température entre l'intérieur d'une grotte et l'atmosphère extérieure se signale souvent par une montée de brouillard, ce qui d'ailleurs facilite le repérage des cavités souterraines. Ce monde obscur exhalait donc le « souffle de Satan » et la croyance populaire se plut, sans doute en toute bonne foi, à exagérer et à obscurcir le plus petit incident ou accident en rapport avec les cavernes. Ces récits prirent ensuite rang parmi les légendes.

En voici quelques-unes.

*

Satan ne sortait pas toujours vainqueur de ses intrigues, malgré sa malignité, surtout lorsqu'il s'en prenait aux rusés paysans de France ayant plus d'un tour dans leur sac, ainsi qu'en témoigne cette histoire.

Au nord de la forêt de Braconnne, en Charente, les arbres cachent de nombreux gouffres dont le plus connu est la Fosse Mobile. Il doit son nom au crime affreux d'un jeune homme ayant assassiné son père. Pour se débarrasser du cadavre, il le transporta péniblement sur son dos jusqu'à la forêt afin de le jeter dans la fosse au fond de laquelle coule

une eau glauque. Le parricide ne parvint jamais à ses fins car, chaque fois qu'il voulait précipiter le corps paternel, la fosse se mouvait et changeait de place. Des bûcherons le retrouvèrent harassé et le remirent entre les mains du prévôt pour subir le juste châtement de son horrible forfait.

On est si mal en enfer que le diable y reste le moins possible. Un jour en quête d'âmes perdues, il se promenait chez les villageois des environs. Entrant dans chaque ferme, il leur jouait des tours pendables en proférant les pires menaces s'ils n'obtempéraient pas à cet ordre :

— Dans huit jours je veux vous voir assemblés au rond-point de la Combe pour venir me prêter serment de fidélité, sinon... et il reprenait ses mauvaises farces, faisant danser le bahut de la cuisine chez l'un ou transformant le chat en diabolotin chez l'autre !

Quoique impressionnés par les prodiges que le Malin avait accomplis pour démontrer sa puissance, les habitants n'avaient nulle envie de se laisser faire et se réunirent afin de prendre les décisions qui s'imposaient.

Le samedi à la nuit tombante, ils étaient tous au rendez-vous lorsqu'apparut le noir personnage.

— Alors, vous êtes prêts à faire ce que je vous ai demandé ? Vous n'y perdrez pas car vous avez vu ma puissance, je peux vous rendre riches et vous enseigner des tas de tours en échange de vos âmes qui, entre nous, ne valent d'ailleurs pas grand-chose.

Les villageois hochèrent la tête et l'ancien de la région qui savait par expérience que l'orgueil était une des grandes qualités du diable lui proposa :

— Bien sûr, tu nous as montré que tu étais très fort, mais on voudrait en voir plus. On est d'accord pour te prêter serment si, avant l'aube, tu es capable de boucher la fosse qui est à côté. On a essayé plusieurs fois et on n'y est pas arrivé. Tu nous rendrais service car nos cochons tombent souvent dans ce maudit trou en allant à la glandée.

Moins pour rendre service que par gloriole, le diable se mit à la tâche en savourant déjà son futur triomphe.

Il travailla toute la nuit, et le matin on n'apercevait toujours pas une once de toute la terre qu'il avait remuée et jetée au fond de la Fosse Mobile.

L'eau de la rivière souterraine l'emportait au fur et à mesure, ce qu'évidemment n'ignoraient pas les rusés paysans !

Joué, le Malin disparut dans une odeur de soufre tandis qu'au loin tintaient les cloches annonçant la première messe du dimanche.

À Malin, malin et demi !

En 1775, au sud de la montagne du Lomont, le petit village de Chazot fêtait, comme il se doit, la vigile de Noël. Certains habitants du village, attablés devant de bonnes bouteilles auprès d'un âtre crépitant, s'acharnaient en une partie de cartes qui s'achèverait sûrement bien tard dans la nuit.

De nombreuses libations ayant échauffé les esprits, le jeu dégénéra en discussion au cours de laquelle l'un des partenaires, nommé Simon, fut accusé de tricherie.

— Cré nom de nom, jura-t-il, si j'ai triché, que le diable cornu et fourchu m'emporte au fond du Puits de Fenoz !

Il faut dire qu'en cette région de la vallée, les gouffres et les puits abondent et, en hiver ou par fortes pluies, regorgent d'eau au point qu'ils débordent parfois pour former de petits lacs. Cela ne les privait pas d'être occupés par des fées bonnes ou mauvaises, mais sans doute surtout... aquatiques ! De toute façon, si Jean Simon avait juré, c'est qu'il était innocent car le gouffre de Fenoz jouissait de la plus mauvaise réputation à des lieues à la ronde et jusqu'aux trois villages de Sancey.

Et pourtant notre joueur avait bien triché !

Quelques mois plus tard, alors que le soleil avait asséché les puits, un homme recouvert d'une cape noire de la tête aux pieds, s'enquit auprès de notre homme du chemin à suivre pour se rendre à Vellevans. Pendant qu'il lui répondait, Jean Simon remarqua les yeux de braise de son interlocuteur.

— Ne dit-on pas qu'il y a près d'ici un puits très curieux à visiter ?

— Oui, répliqua Jean, c'est sur mon chemin, si vous voulez je vous l'indiquerai au passage.

Ouais ! Arrivé au précipice, l'homme, en un geste preste, l'enveloppa de sa cape et, telle une chauve-souris géante, l'emporta au fond du gouffre, en lui rappelant les paroles imprudentes du soir de la partie de cartes.

Le pauvre bougre se morfondait à présent au plus bas du trou gluant. Il eut beau implorer tous les saints du paradis, prier Notre-Dame de Rémonot et saint Pie, il ne se passa rien durant deux jours.

Le troisième matin, des bergers revenant d'une foire locale, s'amuserent à jeter de gros cailloux pour savoir s'il y avait encore de l'eau dans le puits. De grands cris perçants sortirent de terre et c'est en courant qu'ils vinrent raconter l'histoire sur la place de Chazot.

Ramassant des cordages, les habitants vinrent au bord du Fenoz et reconnurent, aux appels désespérés, la voix de Jean Simon. Il l'avait échappé belle ! Le même après-midi, il se mettait à pleuvoir sur la vallée !

Plus au sud et à quelques kilomètres de Besançon, le puits de Pougeroy ou du Poudrey est devenu une attraction de la région depuis qu'à la fin du siècle dernier, le professeur Fournier se fût aventuré dans l'immense salle s'ouvrant à côté du gouffre. On y trouve des stalactites géantes pendant à 60 mètres au-dessus de leurs stalagmites, une cascade, un lac souterrain et, comme le disent les prospectus, deux millions de mètres cubes de vides éclairés par cinquante projecteurs.

Il n'en fut pas toujours ainsi, car dans le passé on se gardait bien d'y aller voir de près !

C'est cependant ce qu'avait fait une jeune fille d'Étalans. Chassée par ses parents pour sa mauvaise conduite, elle avait erré le long de la route et se retrouvait assise, en sanglotant, sur une pierre au bord du puits, lorsqu'un homme noir (vous l'avez sans doute reconnu !) la trouva. Il s'assit près d'elle et l'enfonça un peu plus dans son désespoir, lui démontrant que la seule issue possible à son malheur était de l'accompagner au fond du trou béant.

Il la prit par la main et ils se laissèrent tomber ! Le chemin de l'Enfer est aisé, il suffit de se laisser glisser. Trop aisé peut-être, songea la pauvrete. Pour cette bonne pensée Dieu qui sait tout suspendit sa chute vers les flammes éternelles, et lui infligea mille années de purgatoire en cet endroit.

Pendant plusieurs siècles, les hommes qui passaient par là jetaient des pierres au fond du puits pour le plaisir d'entendre les cris de douleur de la condamnée. Parfois les humains sont plus cruels que les démons ! C'est sans doute pourquoi Dieu, ayant pitié d'elle, l'envoya au paradis avant le terme de sa pénitence ! Si vous allez jeter des cailloux à Poudrey vous n'entendrez plus rien, ou alors vous aurez blessé un touriste ! De toute manière mieux vaut ne pas essayer.

*

Le Prince des Ténèbres peut, pour arriver à ses fins, prendre toutes les formes possibles. Mais, on ne sait trop pourquoi, il affectionne particulièrement se changer en animal. Peut-être parce que possédant déjà cornes, sabots, queue et longues oreilles, la transformation est facilitée.

Traversons la France pour nous rendre au pays de Couserans dans cette Ariège où les grottes ont livré tant de merveilles des temps préhistoriques.

Des paysans achevaient leur travail de la journée dans un champ. Quelques-uns s'apprêtaient à regagner leur demeure lorsque l'un d'eux aperçut au bord de la pièce de terre, à l'endroit où se dresse la roche

de Gajan, un bel âne qui n'appartenait à personne.

En cette époque cet animal représentait une petite fortune et était bien pratique pour porter les fardeaux au long des chemins escarpés de ce pays. Aussi le paysan s'approcha du baudet et, voyant qu'il n'était pas récalcitrant, l'enfourcha sans plus de manière avec l'intention de le ramener chez lui. Sitôt qu'il fut sur le dos de l'âne, celui-ci se mit à grandir... grandir si fort que l'homme effaré pouvait apercevoir les tours de Saint-Lizier et qu'il lui était impossible de descendre sans se rompre le cou. Ses congénères restaient sur place, frappés de stupeur tandis que d'autres s'enfuyaient sans se retourner, ayant compris qu'il y avait du louche là-dessous.

Près de la roche se trouve un gouffre d'où sortit une voix caverneuse :

— Fais le signe de croix avec la main gauche, lui ordonna la voix.

Il s'exécuta en tremblant et, dans l'affolement, s'embrouilla complètement, car d'ordinaire il se signait de l'autre main, comme tout le monde.

Bref, l'âne reprit une taille de bourricot normal en se dégonflant comme une baudruche, mais en même temps il bondit dans l'abîme entraînant sur sa croupe le cavalier que l'on ne revit jamais plus au village.

Depuis cette disparition, on a appelé ce précipice le Trou de l'Âne. Il est inutile de préciser que, si vous possédez un Aliboron, vous pouvez le laisser brouter en toute quiétude dans les champs de ce pays. Personne ne vous le prendra !

*

En conclusion de nombreux contes, de puissants princes épousent souvent d'humbles bergères.

Tel ne fut sans doute pas l'avis de Pastourette !

Des récits relatant les six semaines de réjouissances fastueuses qui accompagnèrent les noces du comte d'Auvergne, et le fait d'avoir été élue un soir la plus jolie fille du bal de son petit hameau lui avaient un peu tourné l'esprit.

En son for intérieur elle rêvait de celui qui devait venir l'emmener sur un cheval blanc caparaçonné d'or vers un château enchanteur, bref... il était une fois une bergère qui menait ses moutons par les sentiers du mont Maziaux au sud du puy de Dôme. Son travail n'était pas très pénible car les animaux suivaient d'instinct le chemin vers le vert pacage. Elle n'avait même pas à faire usage de sa houlette surmontée d'une croix qui était bénie chaque année à l'église Saint-Jean-de-La-Chaume lors de la fête des bergers.

Elle allait donc rêvant, lorsqu'au détour d'un lacet elle vit apparaître l'objet de ses songes. Un grand et beau jeune homme vêtu d'un pourpoint de velours, coiffé d'un feutre à plumes multicolores et monté sur un destrier noir se frayait un chemin à travers les toisons laineuses. Parvenu à sa hauteur, il sauta lestement de sa selle et, s'inclinant cérémonieusement, lui demanda l'autorisation de faire un bout de route avec elle. Tout étourdie Pastourette, n'en croyant ni ses yeux ni ses oreilles, ne répondit pas. Comme on le sait, qui ne répond point consent ! Et ils suivirent ensemble les moutons. Lui l'abreuvant de propos flatteurs et charmeurs, elle réprimant les battements précipités de son cœur.

Enfin le prince... car ce ne pouvait être qu'un grand seigneur... lui prit la main en murmurant :

— Je vous promets de réaliser tous vos vœux et de faire de vous une riche, puissante et gente dame.

En entendant ces paroles elle n'eut plus de doute et demanda d'une voix tremblante :

— Mais pourquoi ces honneurs ? Que dois-je faire pour les mériter ?

— Oh ! bien peu de choses en vérité, il te suffit de piétiner la croix de ta houlette.

Sans réfléchir et voyant déjà son rêve d'orgueil réalisé, la malheureuse Pastourette jeta violemment sa houlette qui n'eut même pas le temps d'atteindre le sol. Dans un fracas épouvantable, un gouffre s'ouvrit, avalant bergère et moutons, tandis qu'au bord jaillissait une cascade qui noya le tout en un instant.

Dans un rire infernal, le Prince... Satan... enfourcha sa monture et s'éloigna en quête d'autres âmes naïves.

La cascade est toujours là. Ses eaux glissent vingt mètres plus bas dans ce qui est appelé depuis ce drame le Creux de la Houlette.

*

Même les gouffres remplis d'eau toute l'année jouissent d'une très mauvaise réputation auprès des populations locales. Ainsi en fait foi la légende de la Fontaine Hideuse qui s'ouvre dans des marais aux environs de la ville de Béthune. Elle est, paraît-il, si profonde que jamais on n'a pu en déterminer le fond.

À la fin du XV^e siècle, une veille de Noël, une lourde charrette transportant plusieurs voyageurs passait en cet endroit pour se rendre en ville.

Le soir tombait et la route boueuse rendait le parcours difficile et incertain. Il arriva ce qui advenait souvent en cette époque, les roues s'embourbèrent. En dépit des coups de fouet répétés du conducteur,

les chevaux ne bougèrent plus d'un pouce. Les voyageurs furent obligés de descendre et de pousser de toute leur force, mais en vain.

Le charretier redoubla ses coups en les assaillant des pires gros mots de son répertoire. Rien n'y fit !

En désespoir de cause, il laissa tomber les bras et lâcha :

— Puisque c'est ainsi, que le diable emporte tout !

Sur l'instant, les chevaux, la voiture et ses occupants commencèrent à s'enliser. Des cris atroces et les hennissements effrayés des animaux emplirent la nuit à présent tombée. Mais tous s'enfoncèrent lentement et inexorablement vers l'abîme. Le conducteur hurla son repentir, les voyageurs prièrent de toute leur âme mais sans succès. Bientôt, il ne resta plus à la surface de l'eau boueuse que quelques clapotements.

Depuis, les habitants racontent qu'en la nuit de Noël on entend des claquements de fouet, des jurons et des prières angoissées qui montent du fond des eaux de la Fontaine Hideuse.

*

Au temps où la région de Guebwiller était une république indépendante d'Alsace, s'élevait non loin de cette ville un château perché sur une colline. Les caves de cette sombre forteresse reposaient sur un gouffre, qui devint tout naturellement l'oubliette du château.

Les propriétaires étaient en cette époque deux frères ne croyant ni en Dieu ni en Diable, qui passaient le plus clair de leur temps à piller et à rançonner les pauvres paysans de la région. Avec le produit de leurs forfaits, ils avaient luxueusement meublé leur demeure où ils se livraient à de véritables débauches de boissons et de mangeailles.

Le long de la route menant vers l'Allemagne, ils se mettaient souvent en embuscade pour capturer les voyageurs. Ils les emmenaient ensuite au château et, après les avoir dépouillés, les précipitaient au fond de l'oubliette.

Le bas du gouffre rempli de squelettes attestait que les deux seigneurs larrons devaient être riches mais, c'est bien connu, plus on a de richesses plus on en désire !

Un jour les deux sires attrapèrent un marchand, lui prirent une bourse superbement garnie d'or et le jetèrent comme les autres dans le puits.

Désireux de fêter la bonne prise comme il convenait, ils firent préparer un somptueux repas et envoyèrent un de leurs valets chercher quelques bonnes bouteilles à la cave. Celui-ci revint les mains vides, en gravissant les marches de pierre, quatre à quatre, comme s'il avait le diable à ses trousses :

— Seigneurs, dit-il en tremblant, l'homme qui est au fond du gouffre

est vivant et m'a demandé que vous descendiez l'entretenir.

Surpris, mais non effrayés, les deux coquins vinrent au bord du gouffre.

— Messeigneurs, leur cria l'inconnu d'une voix caverneuse, vous avez eu tort de me jeter en ce lieu car un chariot rempli de richesses me suivait et vous eussiez pu gagner cent fois plus si vous m'aviez laissé le temps d'ouvrir la bouche.

Les bandits se concertèrent à voix basse puis, lançant une corde, ils halèrent leur prisonnier, se disant qu'ils pourraient toujours le remettre en place après s'être rendus maîtres de la voiture au trésor.

— Eh bien, messeigneurs, je vous remercie, je vais aller vous quérir ce que je vous ai promis mais auparavant, je vous prie, invitez-moi à souper car je meurs de faim.

Les tristes sires acceptèrent et ne le regrettèrent pas, tellement ils s'amusèrent. Pendant toute la durée du repas, leur prisonnier exécuta des merveilles qui les laissèrent pantois. Il faisait pousser de la barbe sur les joues des servantes, changeait les liqueurs en eau et l'eau en vin, les chiens sifflaient près de la grande cheminée tandis que les canaris se mettaient à aboyer dans leurs cages dorées. S'ils n'avaient été si sots, les deux coquins auraient dû se méfier !

Lorsque le repas s'acheva dans la gaieté, le marchand les entraîna hors du château où était stationnée une voiture sans conducteur. Le marchand sauta sur le siège, fouetta les chevaux et entra dans le domaine suivi par ses affreux hôtes. Ils déchargèrent les richesses qu'ils étalèrent dans la grande salle.

— Vous voyez, je ne vous avais pas menti. Tout cela est à vous, mais avant de vous quitter je voudrais vous montrer un dernier petit tour. Descendons à la cave.

Aveuglés par la puissance de l'inconnu... et peut-être aussi par la boisson, les deux seigneurs descendirent.

Arrivé au bord du gouffre, le marchand s'y laissa glisser mollement comme s'il était porté par un nuage. Puis il remonta de la même manière.

— Allez, dit-il, à présent allons-y ensemble !

Les deux sots plongèrent et se rompirent les os.

Alors l'inconnu sortit de sa poche un petit flacon, l'ouvrit, une petite flamme s'en échappa et le château maudit explosa comme sous l'effet d'une bombe.

On assure à Guebwiller qu'après l'explosion on entendit dans la nuit une salve de rires sataniques qui se répercuta de collines en montagnes !

Une étrange légende nimbe l'église-caverne de Vals où l'histoire se mêle à la religion et à la fiction sans aucun respect pour les dates, ni pour les faits, ni pour les lieux.

L'histoire sainte rapporte qu'Hérode Antipas, roi des Juifs, ayant appris la naissance de Jésus dont on disait qu'il deviendrait le vrai roi des Juifs, fit périr tous les enfants en bas-âge pour être certain de supprimer un éventuel rival. Ce fut le massacre des Innocents. Prévenus, Joseph et Marie prirent le divin enfant et s'enfuirent en Égypte.

La tradition sinon l'histoire affirme qu'Hérode, exilé avec sa famille, termina ses jours à Saint-Bertrand-de-Comminges non loin de Vals.

Or, lorsqu'on s'engage dans la galerie souterraine qui mène à la grotte faisant partie de l'église du lieu, une empreinte dans le rocher est appelée « le coude de la Vierge » et un creux extérieur porte le nom de « berceau de Jésus » ! La sainte Famille poursuivie par la soldatesque d'Hérode n'aurait donc pas été en Égypte mais se serait cachée dans la grotte de Vals !

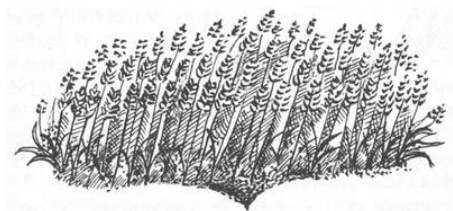
Parfois les faits sont racontés d'une autre façon.

Des paysans occupés aux semailles virent passer, un matin, un homme tirant un âne sur lequel était assise une jeune femme portant un petit enfant dans les bras. Ils se dirigeaient vers la caverne de Vals.

L'après-midi, alors que s'approchait un homme vêtu de noir dont le visage était éclairé par des yeux brillants comme des braises, les campagnards virent avec stupeur leurs champs se couvrir d'une moisson dorée à point. Interloqué par ce miracle, l'un d'eux répondit à l'étranger qui l'interrogeait sur la présence dans la région d'une famille et d'un âne, qu'en effet il les avait aperçus en semant les blés.

Satan (ou Hérode au choix !) jeta un regard sur les épis mûrs, en conclut que depuis les semailles les fuyards devaient être bien loin et s'en retourna d'où il venait.

C'est ainsi que fut sauvé le petit Jésus par de braves paysans de l'Ariège !



Bassa Jaun, le seigneur sauvage



ENDANT très longtemps les Pyrénées furent fréquentées par de nombreux géants à peu près tous disparus à l'heure actuelle. On retrouverait trace de leurs exploits dans ces grands dolmens et pierres levées parsemés un peu partout dans la montagne. Parfois ces quartiers de roche sont plantés au milieu de l'herbe des prairies où, seuls, dit-on, des géants auraient été capables de les transporter dans leurs bras puissants. Pourchassés par la population ou par de vaillants guerriers, ces géants finirent lamentablement terrés au fond de cavernes où l'on extrait de temps à autre quelques tas de leurs ossements.

On prétend que le neveu de Charlemagne, Roland qui entailla de son épée le rocher de Roncevaux, fut l'un de ceux qui le pourfendit avec le plus de vigueur. Parmi eux, il y avait les Mairiaks, dont la mauvaise réputation venait d'avoir construit, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, un nombre impressionnant de châteaux redoutables où venaient ensuite s'installer de mauvais seigneurs dont le plus clair passe-temps était d'opprimer le pauvre peuple. On prétend aussi que des Mairiaks reviennent encore errer certaines nuits aux environs du pont de Bidarray, mais ils sont immédiatement mis en déroute par les hennissements et les ruades furieuses du cheval du comte Roland continuant à monter une garde vigilante, vous vous rappelez sans doute que ce valeureux coursier se nommait Bayard !

Parmi les géants se trouvait le Tartaro dont la longue face velue n'avait qu'un œil si perçant et si mobile cependant, qu'il apercevait de très... très loin ses futures victimes. Ce grand escogriffe était, en effet, doublé d'un ogre à l'appétit jamais rassasié de chair humaine. Il faisait grande consommation de bergers basques !

Un autre personnage aussi peu fréquentable, très mal vu dans les

parages, était le Bassa Jaun dit aussi le Seigneur Sauvage dont la compagne répondait au doux nom de Bassa Anderea. Quoique vivant la plupart du temps dans des cavernes, Bassa était le maître incontesté des Eaux et Forêts... et même des montagnes qu'il arpentait de long en large. On l'entendait venir de très loin. Ses grandes enjambées étaient ponctuées du bruit sourd des arbres abattus avec une énorme massue faite d'un tronc de chêne dont il ne se séparait jamais. Le seul moyen, connu des bergers, pour le faire déguerpir était de sonner les cloches des églises ou des chapelles. Pour cette raison, le géant en dérobait souvent pour les cacher dans les galeries de grottes ; si vous parcourez le pays, vous remarquerez que, dans les clochers ajourés, il manque parfois une cloche !

Le Seigneur Sauvage aimait à s'entourer de beaux et riches objets. Dans l'une de ses cavernes qui lui servait de résidence secondaire, il s'éclairait avec un magnifique chandelier d'or. Un berger qui travaillait habituellement dans les parages l'avait remarqué et épiait depuis longtemps le géant, quand un jour l'occasion espérée se présenta. Profitant d'une distraction du propriétaire, il s'empara du précieux luminaire. En galopant il l'emporta jusqu'à la plus proche chapelle, tandis que derrière lui, s'étant aperçu du vol, Bassa courait en fracassant tout sur son passage. Mais le berger avait un peu d'avance et réussit à entrer le premier dans le sanctuaire où, immédiatement, il se suspendit à la corde de la cloche dont le tintement mit fin à la poursuite du géant ; celui-ci s'en fut en grognant, ce qui se traduisit par un grand orage dans la vallée. Depuis, le chandelier se trouve dans la chapelle Saint-Sauveur sur les hauteurs de la vallée d'Iraty. Mais, pour se venger et sans doute avec l'aide du diable, Bassa Jaun a transformé l'or en vulgaire fer forgé. Peu importe, les cierges qu'y plantent les fidèles brûlent à présent pour la bonne cause !

La Dame Sauvage avait de longs cheveux qui lui tombaient jusqu'aux pieds. Assise sur une pierre, à l'entrée de la grotte, elle les lissait toute la journée au moyen d'un peigne d'or. Cette fois c'était à la grotte de Betçula auprès de laquelle un autre berger faisait paître ses moutons frisés.

Selon les descriptions qu'il en fit par la suite, la Bassa était très avenante et sa taille ne dépassait pas de beaucoup la normale. Ils engagèrent la conversation et la Dame, qui semblait en désaccord avec son géant de compagnon, lui proposa de l'emmener de ces lieux sur son dos, à condition qu'il ne s'effraie pas de ce qu'il pourrait voir en chemin. En contrepartie elle lui promettait de lui donner ce qu'il désirerait.

Le pâtre accéda à sa demande. En s'empêtrant quelque peu dans les cheveux, il mit la Bassa sur son échine et s'en fut, longeant le chemin

qui menait au village. Tout le long du sentier apparurent des animaux horribles à décrire et pis encore à voir. Des lézards de plusieurs mètres de long passaient une langue pointue qui semblait prête à les happer au passage telles de vulgaires mouches. Au détour d'une roche, un dragon énorme, dont la gueule vomissait des flammes vertes et puantes, mit un terme au courage du berger et, laissant tomber la Dame, celui-ci s'enfuit à toutes jambes sans demander son reste. Il eut juste le temps d'entendre de loin qu'elle lui criait parmi ses sanglots :

— Malheureux, par ta faute, je suis réduite à vivre encore mille années dans cette grotte maudite avec mon mécréant de compagnon !

De cette aventure peu ordinaire, resta entre les mains du berger un peigne d'or dont la vente permit l'achat d'un troupeau et d'une bergerie qui lui assurèrent une vieillesse heureuse. Tous les bergers du pays n'avaient pas cette chance !

Entre les pics d'Echekortia et du Zaboré, deux grottes donnent naissance à la Bidouze qui va se jeter au loin dans l'Adour. L'une de ces cavernes est la demeure de petits Lamina velus, tandis que l'autre a le redoutable honneur d'abriter de temps à autre Bassa Jaun. Nul ne sait ce qui arriverait s'ils se rencontraient, surtout si l'on se rappelle les récits de voyages de Samuel Gulliver !

Un jour, Bassa Jaun, exaspéré de voir son épouse passer son temps à se peigner, résolut de prendre une servante afin de mettre de l'ordre dans sa propre chevelure qu'il avait, ainsi que tout sauvage, très longue et très emmêlée. Il enleva donc une bergère qui fut astreinte à ce service une bonne partie de chaque journée. Les paysans, considérant la chose d'un très mauvais œil, s'en furent trouver le curé pour lui demander conseil et secours. L'homme de Dieu les accompagna à la caverne munis de la croix des processions, des saintes huiles et de la clochette du saint Sacrement. Le géant à leur vue et surtout au bruit de la clochette, consentit à rendre sa coiffeuse. Mais, alors que le cortège s'éloignait en direction de Saint-Just, le géant, sautant sur la cime des grands arbres qui ombrageaient sa grotte, cria à la bergère d'une voix forte :

— Tourne-toi et regarde-moi !

Ce qu'elle fit, mais alors que dans la Bible la femme de Loth fut changée en statue de sel, victime de sa curiosité, la petite bergère tomba morte !



On raconte que certains géants aimaient à se moquer entre eux des

humains qu'ils prenaient pour des naïfs. Constatation non dépourvue de véracité si l'on connaît l'anecdote suivante.

Le hameau de Téberne tirerait son nom d'un gros rocher incliné se trouvant non loin en bordure d'un champ. Le « caillaou » fut évidemment jeté là par un géant qui s'était amusé à graver sur la pierre : « Celui qui me virera aura la fortune. »

Or, les bergers des Pyrénées ne sont pas riches et on ne peut leur jeter la pierre d'avoir essayé de retourner celle-là, même si elle pèse quelques tonnes. On n'a rien sans peine et c'est avec beaucoup de fatigue qu'ils réussirent à ébranler le rocher qui, en s'inclinant, dévoila sur la face cachée en terre une autre inscription : « Il y a bien longtemps que je voulais être retournée. » Inutile de dire que les efforts de nos compères s'arrêtèrent et que la farce ne fut pas du tout à leur goût !

La pierre resta donc inclinée telle que l'on peut encore la voir à l'heure actuelle. Cela se passait il y a fort longtemps sans doute car les inscriptions sont effacées... sauf de la mémoire des habitants de la région qui se méfient à présent de toute inscription gravée sur une pierre « sauvage ».

*

Le cyclope Tartaro possédait une immense grotte dans laquelle il gardait de son œil vigilant et avec un soin jaloux les moutons qu'il avait volés aux bergers des montagnes. Il était aidé dans cette tâche par son chien appelé Olano. Chien-berger, si l'on peut dire, car ce curieux animal était composé d'un corps de cheval et d'une tête de chien. Ce qui lui permettait de galoper très vite et aussi de distribuer ses morsures à la ronde.

Malgré son appétit sanguinaire et sa force, le Tartaro se révélait souvent un peu simple d'esprit, et bien des humains réussirent à le berner. Parmi ces derniers un certain petit Martin-la-Flûte. Il suffisait qu'il joue de son instrument pour voir le géant déguerpir à toutes jambes. Il avait le son de la flûte en horreur, contrairement aux rats et aux petits enfants du conte « Hans le joueur de flûte ».

Un jour Tartaro, en quête d'un repas, avait attrapé un berger. Avant de préparer le feu pour le faire cuire, il lui avait passé son anneau au doigt. Profitant d'un moment d'inattention de son bourreau, le berger s'échappa en courant comme un lévrier. Hélas la bague magique se mit à crier :

— Je suis ici... je suis là !... Par ici... Par là !

Le pauvre avait beau virevolter entre les roches, à droite, à gauche, pénétrer dans les bois, aussitôt l'anneau avec ses clameurs indiquait le

chemin à son maître qui, évidemment, poursuivait sa victime. Le berger essayait désespérément de faire glisser de son doigt l'objet encombrant. Mais en vain ! En arrivant près d'une rivière qu'il n'aurait pu traverser tant le courant était rapide, le malheureux, bien près d'être rejoint, eut une inspiration. Il prit son couteau de poche, se coupa le doigt et le jeta dans le courant. Il se cacha ensuite dans les hautes herbes de la rive.

Il entendait la bague continuant ses appels, puis il vit surgir le Tartaro furieux qui fit un magnifique plongeon dans l'eau froide où il se noya !

Il faut croire que le Tartaro est immortel ou bien qu'il y en a plusieurs, car on raconte ceci dans une autre légende :

« Une des meilleures façons d'échapper à son appétit d'ogre était de lui offrir un plantureux repas. Bien peu de gens cependant possédaient une bourse assez garnie pour satisfaire un aussi grand estomac.

« Un marchand de volailles, que le monstre avait fait prisonnier, sortit de sa voiture tous les poulets qu'il partait vendre au marché et les lui offrit en échange de sa vie. Tartaro accepta à condition que le marchand resterait dans la grotte jusqu'à la fin du repas, au cas où sa faim ne serait pas entièrement apaisée.

« Pendant que les chapons rôtaient, Tartaro lui proposa de faire une partie de cartes. Le pauvre commerçant n'était évidemment pas en position de refuser, et ils engagèrent la partie sur le mobilier tout en pierre.

« À un moment une carte tomba, le marchand saisissant l'occasion pria le géant de la ramasser. Ce que le grand benêt fit tout en recevant un grand coup du long couteau que le marchand portait toujours à la ceinture.

« C'est ainsi que ce jour-là le volailler gagna un peu plus d'écus que de coutume en vendant des poulets plumés et cuits à point ! »

*

En dépit de sa mauvaise humeur légendaire, Bassa Jaun, à l'image du peuple des campagnes, menait une vie assez fruste et il ne dépensait point les richesses qu'il accumulait plutôt pour le plaisir de les contempler.

Il faut bien dire que cette mauvaise humeur était souvent provoquée par de méchants garnements venant troubler sa tranquillité en jetant des galets dans ses grottes, pour s'éparpiller ensuite comme une volée de moineaux dans la nature.

Pendant l'un de ses bons jours, Bassa faisait griller de bonnes galettes de maïs à l'entrée de sa caverne préférée. Un berger, par

l'odeur alléché, se présenta devant lui en lui demandant poliment trois galettes, pour faire passer le goût des maigres repas composant son ordinaire, lorsqu'il gardait les moutons loin de son village.

Bassa lui dit :

— Je t'en ferai cadeau si tu peux m'énoncer trois vérités incontestables.

Le berger réfléchit puis répondit en comptant sur ses doigts :

« 1 : Il ne faut jamais contrarier le Bassa Jaun.

2 : La galette de maïs est meilleure que toutes les autres.

3 : Le jour est toujours plus clair que la nuit malgré la lune ! »

Et le Seigneur Sauvage lui donna les trois galettes.

*

Parmi les géants, nous n'avons pas cité Hercule. Il accumula cependant tant de blocs de rochers les uns sur les autres pour plaire à sa fiancée Pyrène que l'on peut le considérer comme le constructeur des Pyrénées.

Le géant Gargantua a effectué lui aussi de grands travaux un peu partout en France, mais Rabelais a si bien décrit ses aventures que nous renvoyons le lecteur à ses œuvres.

Il ne faudrait pas croire que le Midi seul possède le privilège (ou l'inconvénient !) d'abriter des personnages gigantesques.

Dans le Nord, Corbie en Picardie est réputée comme cité spirituelle, terre natale de quatre saints dont la plus connue est Colette, intervenant favorablement pour les petits enfants durant leur croissance.

*« Prier sainte Colette
Étire les gambettes »,*

ainsi que l'affirme un dicton local.

Il y a longtemps de cela, un étrange géant sylvestre vivait dans l'une des grottes ouvertes dans les falaises de la vallée de la Somme. D'une taille immense, il était revêtu d'écorce d'arbre. Parmi les longs cheveux de sa tignasse et les poils d'une barbe toujours en désordre, s'enchevêtraient des fleurs sauvages, des boules de chardons et des branchettes de houx piquant. On sait que ce pays est essentiellement agricole mais, même pour un géant, c'était un bizarre accoutrement qui ne manquait pas d'effrayer un peu les gens.

On prétend qu'il avait la larme facile, certaines rivières coulant aux environs seraient d'ailleurs le résultat de ses pleurs accumulés.

Son influence sur la nature était très importante. Souvent il soufflait dans un cor fait d'une immense défense de mammoth, alors la nature semblait secouée d'une vie intense, et les récoltes de l'année étaient

doublées. Parfois il exagérait et, soufflant à pleins poumons, arrivait à fendre les falaises d'où des blocs se détachaient pour aller obstruer les routes ou les lits des cours d'eau.

Un jour qu'il sommeillait dans sa caverne, des paysans, désireux de s'approprier l'instrument magique afin de faire eux-mêmes la pluie et le beau temps, échouèrent dans leur entreprise. Lorsqu'ils touchèrent le cor, un vent si violent s'en échappa qu'ils se retrouvèrent tout étourdis sur la falaise d'en face.

Chose curieuse, depuis cet instant le géant ne donna jamais plus signe de vie. Il fallut se rendre à l'évidence, il était bel et bien mort. On enfouit le corps et... le cor qui ne fonctionnait plus dans la grotte. Pour l'introduire dans la fosse pourtant vaste qui avait été creusée, les fossoyeurs furent obligés de replier le long cadavre six fois sur lui-même.

Les paysans ont bien regretté cette expédition car, dans les années qui suivirent, il n'y eut plus de récoltes exceptionnelles.

Les mamans furent aussi déçues car désormais il n'était plus possible de menacer les méchants enfants de les abandonner dans l'ancre du géant !

Le domaine des fées



HAQUE époque possède ses héros et ses êtres fantastiques dont les prouesses ou les pouvoirs surnaturels ne cessent de nous étonner. Certains sont imaginés de toutes pièces comme notre Superman contemporain, d'autres, bien réels mais devenus légendaires, s'appelaient Zorro ou Robin des Bois ou encore d'Artagnan. Si la France a pu inscrire à son tableau d'honneur Jeanne d'Arc et Jeanne Hachette, elle détient incontestablement le record mondial des super-femmes avec les légions de fées peuplant ses provinces.

Il faut noter que, si bon nombre d'entre elles se sont réfugiées dans des châteaux ou auprès des sources, la plupart vivent dans des grottes ou des trous de rochers. Du Nord au Midi comme du Levant à l'Ouest, on ne peut faire le compte des troos de Fado, covas de las Encantadas, balmes des Fées ou cavernes de Morgane nés au gré des langues ou des patois locaux.

Tantôt bienfaitrices, tantôt malfaisantes, elles font partie des histoires locales et, à défaut de se voir racontées dans des bandes dessinées, leurs aventures étaient murmurées le soir au coin du feu. Toutes n'ont pas eu une vie aussi bien remplie que l'existence de Mélusine dont la légende est rapportée dans ces pages. Nous avons choisi celles dont les agissements paraissaient dignes d'intérêt, en rappelant que, la plupart des fées étant éternelles, ces actions se sont souvent répétées au cours des siècles.

*

À la tombée du soir un petit homme errait, perdu dans les gorges de

Bouzouls, quelque part dans le Rouergue. Il ne s'agissait pas d'un enfant, le malheureux, petit de taille, était affecté depuis sa naissance d'une bosse qu'il portait sur le dos comme une véritable croix. Si bien souvent des gens charitables feignaient d'ignorer sa malformation, les petits chenapans de son village l'accablaient de quolibets et certains lui lançaient même des pierres au passage. Dans sa misérable cabane, il vivait chichement des travaux légers qu'on lui offrait de temps en temps ou du produit de ses chasses dans le causse du Comtal. Une vie qui lui laissait tout le loisir de ressasser les misères de son triste état de bossu.

C'était précisément à cela qu'il songeait encore, tout en escaladant avec beaucoup de peine les rochers encombrant le chemin, quand il aperçut une lueur au loin et se dirigea vers elle avec l'espoir de trouver quelqu'un qui pourrait l'orienter ou l'héberger pour la nuit.

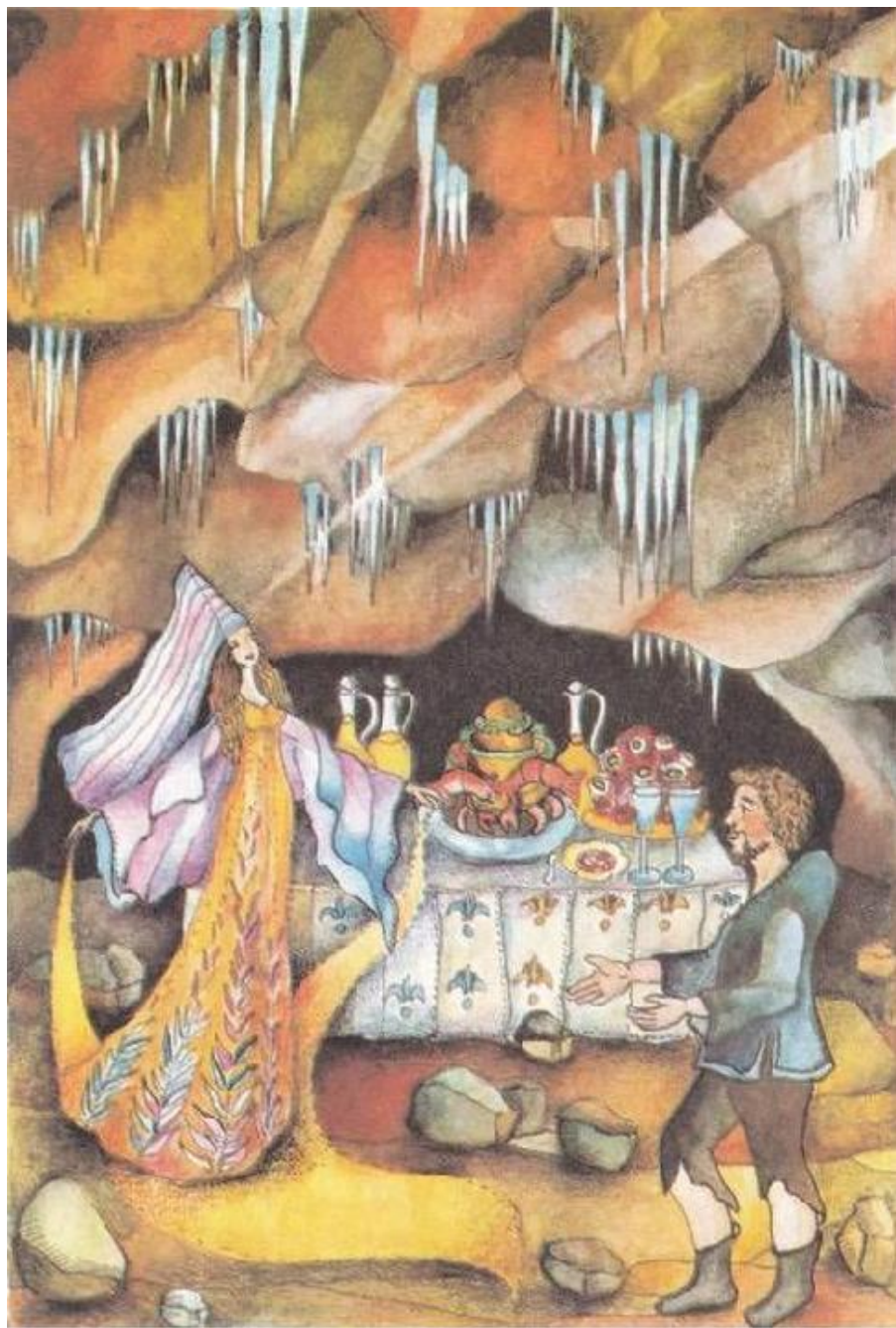
En fait, il parvint au seuil d'une grotte mystérieusement illuminée, au centre de laquelle une table nappée de blanc était couverte de nourritures succulentes et de flacons de vins ambrés. Après avoir appelé plusieurs fois à la cantonade, mais en vain, notre bonhomme se mit à table, l'appétit aiguisé par sa longue course et par l'émotion. Il n'avait jamais été à pareille fête et, au début, ne pensa qu'au plaisir d'avalier ces mets recherchés et à la sensation de chaleur douce qui envahissait son corps endolori. Puis, peu à peu, il se mit à parcourir la grotte du regard. Ce n'était vraiment pas une cavité comme celles qu'il avait coutume de visiter lors de ses pérégrinations dans la campagne. Sous cette lumière surnaturelle, tout prenait un reflet féérique. La mousse du sol paraissait dorée, les parois scintillaient de mille reflets et les petites stalactites semblaient d'argent pur.

Les yeux écarquillés, le bossu contemplait ces merveilles en mâchonnant à présent distraitement, quand il aperçut dans un coin un jeu de quilles en or. Quittant son banquet, il s'en approchait, lorsque les quilles se transformèrent en une fée dont la tête était enserrée d'un hennin au long voile irisé.

Elle le prit par les mains et l'entraîna dans une ronde, en chantant des couplets saccadés dans lesquels revenaient les noms des jours de la semaine. Notre bossu s'aperçut bien qu'elle omettait chaque fois le mercredi mais, interloqué par ce qu'il vivait, il n'osa en souffler mot. La danse terminée, la fée lui passa la main sur le dos, ôta sa bosse, la posa devant lui et disparut. Le petit homme, les yeux pleins de larmes, se tâta le dos, se frotta contre la paroi... Pas de doute, la bosse avait bien disparu et gisait à présent sur le sol, remplie de pièces d'or !... Il cria merci de toute son âme !

C'est avec un cœur léger, un esprit lucide et des jambes allègres qu'il retrouva et reprit le chemin de son village. Les rieurs d'hier le plaignaient de son infortune passée et les garnements le flattaient

désormais dans l'espoir d'une piécette ou... par peur d'un coup de pied au derrière.



Quittant son banquet, il s'en approchait...

L'histoire fit le tour de la région et, comme il n'y avait pas qu'un seul bossu dans le Rouergue, plusieurs s'en furent tenter leur chance dans la cavité que l'on nommait à présent la caverne du Bourru.

La légende ne dit pas s'ils réussirent tous aussi bien que notre héros, mais on connaît l'histoire de l'un d'entre eux qui, pour avoir ajouté mercredi aux refrains de la fée, se trouva doté de deux bosses au lieu d'une !

Allez donc savoir pourquoi la fée-quille avait ce jour de la semaine en horreur, alors qu'il est le préféré des enfants de notre époque !

*

La vue est magnifique pour le visiteur venant contempler l'Océan du haut du cap Fréhel. Il ignore souvent que sous ses pieds s'étend une grotte creusée il y a très longtemps par une bonne fée. Bonne certes, mais non point bête ni dupe !

Les buissons et les herbes sauvages poussant sur le cap ne laisseraient pas deviner qu'à une certaine époque, un vaste et riche domaine agricole occupait ce lieu désertique. Il appartenait à un certain Crémus n'ayant que gentillesse et belles paroles pour notre fée. Elle le lui rendait bien en protégeant et en favorisant ses récoltes qui, devenant de plus en plus abondantes chaque année, emplissaient son escarcelle d'écus sonores et brillants.

Cette situation enviable durait depuis longtemps, lorsqu'un jour une vieille mendiante en haillons vint frapper à la porte du fermier grassouillet :

— Mon bon Monsieur, ayez pitié d'une pauvre vieille qui marche depuis ce matin en quête d'un quignon de pain.

— Je n'ai que faire de tes jérémiades ni de celles de tes pareils. Passe ton chemin, mendiante, je n'ai rien d'autre à te donner que ceci...

En disant cela, Crémus allongea le pied pour frapper la vieille qui se changea en la charmante fée occupant les dessous du domaine... Sa stupeur fut grande. Il se confondit en plates excuses et ses révérences le pliaient en deux malgré son ventre rebondi.

— Désormais, lui prédit la fée, ta récolte deviendra aussi sèche et ta terre aussi dure que ton cœur, il ne faut plus compter sur moi !

Et il en fut ainsi. Les années suivantes, il eut beau suer sang et eau, travailler du soleil levant à la lune montante, plus un grain ne germa sur sa terre.

Ruiné et vieilli avant l'âge, Crémus en fut réduit à aller de porte en porte quémander une pitance qu'il avait refusée bien à la légère.

Crésus est partout synonyme de richissime mais, dans cette région,

Crémus désigne un mauvais riche avare de ses biens !

Il y a quelques dizaines de millions d'années, au cours de l'ère tertiaire, le massif rocheux du Combalou s'écroula en partie dans un fracas titanesque. Tombant les unes sur les autres, les roches laissèrent entre elles des creux qui font à présent ressembler le massif à une immense éponge dont les trous sont autant de cavernes. Durant des millénaires, les hommes ont mis à profit ces abris, comme en témoignent les vestiges de tous âges. Depuis l'ère historique, un village s'est peu à peu accroché au versant du massif et, derrière chaque maison, s'ouvre une cave naturelle.

Surplombant la petite cité on trouve la grotte aux Fées. Naguère ces demoiselles se réunissaient devant son entrée et, du village, on pouvait les voir danser des farandoles en laissant flotter derrière elles de longs voiles blancs que venaient frapper les rayons du clair de lune.

Les anciens du pays se contentaient d'admirer de loin ce spectacle d'une irréelle beauté. Les jeunes gens, dont on connaît l'audace et l'esprit curieux, avaient souvent tenté d'aller y voir de plus près, mais, chaque fois qu'ils arrivaient à proximité, la vision s'évanouissait vers l'intérieur de la grotte et ils en étaient pour leurs frais !

L'un d'eux était berger qui, tout en gardant ses brebis, taillait dans le bois de jolis sabots ornés de fleurettes dont les femmes du village raffolaient. Il eut un jour l'idée de sculpter un seul sabot aux dimensions inusitées. Avec ses amis, il vint un soir déposer son chef-d'œuvre devant l'entrée de la grotte. Si les jeunes gens sont curieux, les femmes aussi, et de plus elles sont coquettes ! Il faut croire que les fées ne faillissent point à la règle car l'une d'elles, sortant de sa demeure, tenta vainement de chausser le sabot. Comme on ne peut, ainsi que l'affirme la sagesse populaire, « mettre les deux pieds dans le même sabot », elle s'empêtra. C'est ce qu'attendaient les jeunes gens qui s'en emparèrent et la ramenèrent triomphalement au village.

Cette légende fait penser à l'histoire de Cendrillon où il est également question d'une pantoufle de vair et d'un Prince Charmant... On sait qu'ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants... La nôtre ne se termine pas tout à fait de la même façon. Après avoir séquestré la fée pendant longtemps, alors que là-haut ses amies poussaient des lamentations, notre pâtre lui proposa enfin le mariage. La fée accepta en posant toutefois une condition : jamais... jamais plus il ne devait lui rappeler son état antérieur.

Pendant quelques années ils vécurent heureux et eurent une nombreuse progéniture. Hélas ! Dans le meilleur des ménages le ciel du bonheur s'obscurcit parfois. Au cours d'une discussion, le berger traita imprudemment sa femme de vilaine fée ! À l'instant même elle

s'évanouit dans les airs.

Depuis ce jour maudit, c'est en vain qu'il monta chaque soir à la caverne appelant sa femme à tous les échos ! Jamais plus on ne la revit, non plus d'ailleurs que les autres fées. Au fond de la grotte, il y a un grand trou, on pense qu'elles s'en sont allées par là !

*

Au sein de cette multitude de caves pénètre par des trous souffleurs, appelés ici des fleurines, un vent dont le rôle quelque peu mystérieux est d'assurer une atmosphère stable quelle que soit la saison extérieure.

Tout autour, dans la plaine et la montagne, depuis des temps immémoriaux, des bergers gardent leurs troupeaux. L'un d'entre eux à l'esprit aventureux s'engagea un jour dans les galeries formées par les éboulis rocheux. Dans le pays, on affirme qu'émerveillé par le spectacle, il en oublia la besace contenant le copieux casse-croûte de pain de seigle farci avec du fromage de brebis qu'il avait emporté. Quoi qu'il en soit, il revint dans les grottes quelque temps plus tard, retrouva son en-cas et, la faim attisée par l'émotion de ses explorations, le mangea malgré la couche de moisissures qui le recouvrait. Contrairement à son attente ce fut un véritable régal !

Le berger venait de découvrir, par hasard, la recette d'un nouveau fromage ! Cela se passait il y a pas mal de siècles, car déjà l'empereur Charlemagne se faisait expédier en sa cour d'Aix-la-Chapelle des charges de mulet de Roquefort afin de traiter dignement ses hôtes.

Même au fond des grottes « à quelque chose malheur est parfois bon » !

*

Il serait cependant faux de croire que les rapports entre les fées et les humains sont partout empreints de bienveillance. Particulièrement dans les régions rudes et secrètes des monts d'Auvergne ; au coin des bois noirs, à l'entrée des grottes ou au bord des gouffres, elles guettent les voyageurs ou les habitants du pays, et gare à ceux qui prêtent une oreille attentive à leurs propos, particulièrement à la tombée de la nuit !

On sait que la bourrée est une danse traditionnelle qui est de toutes les réjouissances auvergnates. C'est précisément par l'attrait de la danse que les « fades » attireraient leurs futures victimes.

Au lieu-dit le « Jardin des Fées », les jeunes gens cheminant la nuit

au bord du précipice étaient entraînés par ces demoiselles en une ronde effrénée qui, se poursuivant jusqu'au matin, les voyait rouler, morts d'épuisement, de roche en roche au bas de la montagne.

Ailleurs une fée, jalouse de la beauté d'une paysanne, la prit par les mains, l'entraînant dans une danse au-dessus du vide jusqu'au lever du soleil. À ce moment, elle la lâcha et la fille chuta une centaine de mètres plus bas au fond du gouffre.

En un autre endroit passe une rivière sous le pont du Diable. La « Lavandière de la Nuit » y fait sa lessive au clair de lune. Malheur à celui qui, sur sa demande, l'aide à essorer son linge car elle lui brise les bras. Malheur aussi à celui qui refuse, il se voit sur le champ arrosé à coups de baquets d'eau sale et nauséabonde.

Au sortir d'un bal campagnard animé par sa cabrette, instrument ressemblant au biniou des Bretons, un musicien auvergnat jura d'aller faire danser les fées à la mi-nuit. Il avait, il est vrai, quelque peu abusé du vin de Limagne. Il les trouva s'ébattant sur une roche plate au bord du gouffre. En entendant le son criard et chevrotant, les fées se mirent à danser et bientôt leurs voiles qui volaient au vent ne formèrent plus qu'un cercle blanc sous les pâles rayons de l'astre de la nuit. Plus vite couraient les doigts excités du bonhomme sur l'instrument, plus le mouvement de la ronde s'accélérait jusqu'à ne plus paraître qu'un vague brouillard couronnant la pointe de la montagne. Brusquement, ce brouillard se dissipa dans l'air et, sur le plateau, seule demeura la plus jolie des fées continuant sa danse autour du musicien de la nuit.

Le lendemain, des bergers découvrirent un corps disloqué et exsangue reposant sur l'herbe au bas de la roche. À ses côtés gisaient un chapeau enrubanné, une rose et une cabrette cassée. Depuis cet accident, à l'endroit où était le cadavre, l'herbe n'a plus jamais repoussé !

*

À deux lieues du lac Léman dans le val de Dranse, la grotte des Trois Fées a donné son nom au village de Féternes. Cet endroit est donc habité depuis toujours par trois fées qui ont aménagé leur logis d'une façon agréable à l'œil quoique peu accessible de l'extérieur. Il est vrai que ces dames s'embarrassent peu de cette sorte de détail, on sait, en effet, qu'un coup de baguette magique est bien plus efficace qu'un tour de clé, même s'il s'agit comme ici... de la clé des champs !

Si on ne les rencontre pas souvent, tout à l'intérieur des galeries rappelle leur présence : les chaudières des fées, grands bassins de pierre remplis d'une eau bénéfique à toutes les maladies ; leur vigne étalant des grappes de raisins à tout jamais figées dans la pierre ; leur

poule blanche avec ses œufs et ses poussins immaculés ; un rouet et sa quenouille ; leur four et ses cheminées et jusqu'au lard des fées, grande stalactite pendant du plafond comme un gigantesque morceau de poitrine salée.

Les habitants de la région n'étaient pas mécontents de leurs hôtes qui n'avaient rien de commun avec une de leurs consœurs répondant au nom de Carabosse. Au contraire, elles manifestaient un penchant particulier pour les enfants qu'elles récompensaient sous certaines conditions. Ainsi un jeune garçon avait un jour apporté un gros fromage et un petit cruchon de lait en cadeau comme le voulait la coutume ; lorsqu'il reprit son petit pot, il était très lourd. Le gamin savait que le lait avait été changé en pièces d'or, cela se passant toujours de la même manière avec les autres enfants. Hélas, en rentrant, sa curiosité fut plus forte que la prudence. Impatient de compter les pièces d'or, il souleva le couvercle du pot qui s'allégea immédiatement. Pour punir son défaut, les fées avaient transformé l'or en feuilles mortes d'une teinte jaune dorée que le garçon rejeta avec dépit sur le bord du chemin. Sa mère, en lui reprochant son indiscretion, nettoya le récipient au fond duquel elle récupéra un écu qui était resté collé.

Une autre fois, des parents avarés avaient envoyé leur petite fille avec trois pots à lait : un pour chaque fée. La gamine, après avoir déposé son cadeau et fait le petit tour habituel permettant aux bonnes fées d'opérer la transformation, revint prendre ses cruches devenues si pesantes qu'elle parvint exténuée à la cabane familiale. Hélas, pauvre enfant ! Tant d'efforts pour ramener quelques morceaux de stalactites à des parents qui attendaient avec avidité !

Dans la grotte, un bloc de pierre blanche n'est autre qu'une petite fille transformée ainsi pour s'être cachée afin de surprendre les fées dans leur opération magique.

Vous voyez qu'il fallait n'avoir presque pas de défauts pour être l'objet de la bonté des fées. On pourrait croire ainsi que peu d'enfants furent récompensés. Eh bien détrompez-vous ! Au long des siècles il y eut beaucoup d'enfants sages à Féternes, tellement que certaines familles, ayant un tas de pièces d'or dont elles ne savaient que faire, résolurent d'agrémenter la grotte en y installant sur un socle une effigie de veau coulée dans l'or pur. Ce geste prouva aux fées qu'un bienfait n'est pas toujours perdu et que les villageois n'étaient pas des ingrats. Il paraît que plus tard, des voleurs alléchés rôdant trop souvent autour de la grotte, les gens du pays enfouirent la statue dans un coin, mais nul à l'heure actuelle ne se souvient exactement de l'endroit.

Vous vous imaginez bien que les fées n'avaient nul besoin de ce veau d'or. D'ailleurs elles continuaient à puiser dans leur réserve pour

distribuer de temps à autre quelques écus, cependant cela devenait de plus en plus rare... peut-être parce que la nouvelle société imprimait des billets qui remplaçaient les pièces brillantes et tintantes de jadis, ou tout simplement parce que, pour des fées, le papier est plus rare que l'or !

Dans la grotte existe un passage souterrain qui aboutissait aux caves de l'ancien château des seigneurs de Féternes. C'est là, dit-on, que les fées conservaient leur trésor qui avait, comme gardiens, trois immenses chats noirs : leurs griffes d'acier avaient labouré plus d'une fois le visage et les épaules d'audacieux osant s'aventurer là, dans un but peu avouable de pillage.

Le plus grand des chats portait au cou une clé magique permettant d'accéder au trésor. Il faut aussi savoir que les seigneurs du village descendaient en droite ligne de l'une des fées qui avait apporté en dot la clé magique, avec l'indication de l'endroit où se trouvait caché le magot. Mais ils étaient riches eux aussi, riches et bons chrétiens, par principe ils s'étaient toujours abstenus de toucher à cet or dont on connaissait mal la provenance.

La petite clé magique était vraiment très jolie et ornée de pierres précieuses de toutes les couleurs. L'une des filles d'un des seigneurs qui était coquette et follette, la mit à son cou en manière de pendentif. C'est là que la vit un jeune chevalier pauvre et sans scrupule qui contait fleurette à la demoiselle et la faisait danser de temps à autre aux bals du château. Évidemment, il connaissait la légende et trouva que l'occasion était belle de faire fortune rapidement et sans grande peine. Il emmena sa naïve compagne dans une promenade au cours de laquelle il lui promit le mariage. Comme par hasard, ils passèrent devant la grotte. C'était bien sûr ce que souhaitait le mauvais chevalier qui, lorsqu'ils entrèrent, arracha de force la clé avec la fine chaîne d'or qui la retenait.

À l'instant, deux chats aussi gros que des tigres surgirent et se jetèrent sur le traître qui, immédiatement, se transforma lui-même en félin.

Horriifiée, la pauvre damoiselle fit un grand signe de croix en invoquant le Ciel et les trois animaux disparurent.

C'est ainsi que, depuis ce temps, celui qui voulait s'approprier le trésor est préposé à sa garde, et ces faits prouvent également que cet or n'était pas très catholique, comme le pensaient, avec raison, les seigneurs de Féternes !

*

Selon une antique tradition, un feu allumé par des bergers se

propagea en un gigantesque incendie qui ravagea les quatre cents kilomètres de la chaîne des Pyrénées. De cet accident viendrait leur nom signifiant : Montagnes Embrasées.

Après la catastrophe on retrouva de nombreuses coulées d'argent et d'autres minerais que la violence des flammes avait fait sortir du sein des montagnes.

C'est peut-être pour cette raison qu'en maints endroits les rochers sont percés comme un fromage de gruyère.

Dans certains de ces trous vivaient les Blanquettes, fées invisibles la plupart du temps, mais dont on devinait la présence aux chants mélodieux sortant des grottes occupées. Ceux qui ont pu les apercevoir, lorsqu'elles y consentaient, s'accordaient à les trouver très charmantes dans leurs longues robes immaculées. Sur leurs longs cheveux soyeux couraient des guirlandes de fleurettes sylvestres. Elles avaient de grands pouvoirs sur la nature et les saisons, et faisaient notamment croître les herbes précieuses récoltées par les hommes pour guérir leurs maux, aux temps où la médecine n'avait pas encore pignon sur rue.

Mais leur influence sur les humains était toute particulière la nuit de la Saint-Sylvestre. Le soir, avant de se retirer, les familles déposaient en offrande sur un coin de table et selon leurs possibilités un repas, un gâteau ou un fromage préparés tout spécialement à leur intention.

Les Blanquettes visitaient chaque foyer et avec conscience goûtaient de tout. Satisfaites, elles assuraient une année de prospérité à la maisonnée. Mais gare à ceux qui avaient oublié ou dont les mets étaient frelatés ! Les douze mois qui suivaient voyaient s'accumuler les désastres au foyer, au sein des troupeaux, ou au moment des récoltes.

Par-dessus tout elles avaient horreur d'être dérangées dans leurs habitats naturels.

Un jour que le spéléologue Martel venait explorer un des gouffres de cette région, le paysan chez lequel logeait son équipe fit rentrer dare-dare par ses valets le foin éparpillé dans un champ. Intrigué par la vitesse de cette décision, autant que par les discours excités du paysan, le spéléologue tint à en connaître la raison.

Le cultivateur lui rétorqua que, si on descendait dans le gouffre, on allait déranger les Blanquettes. Mécontentes, elles déclencheraient à coup sûr un orage qui viendrait gâter ses récoltes.

Haussant les épaules, Martel entreprit son exploration. Elle n'était pas terminée qu'un véritable déluge s'abattait sur la région !

*

Voici un conte de fée où la fiction se mêle à une réalité féerique

toujours d'actualité.

Près du village Les Colonies, entouré de hautes cimes, s'étale la nappe d'eau calme et transparente du lac d'Estaing. Un soir un jeune homme d'un proche village en contournait la rive pour rentrer chez lui, lorsque apparut mystérieusement une jeune et charmante demoiselle. À n'en pas douter, c'était une fée. Elle se lamentait sur son sort et exprimait un grand désir de devenir une femme comme une autre parmi les humains.

— Réfléchis, lui dit-elle, reviens ici dans sept jours et si tu es d'accord nous nous marierons. Je te promets un avenir heureux et plein de prospérité.

Puis elle disparut. Le jeune homme, perplexe, ne savait que faire. Les gens de son entourage avaient des préjugés évidents contre les fées, mais n'étaient-ils pas trop superstitieux ? En ce pays un petit fait inexplicable en apparence était automatiquement attribué aux fées quand ce n'était pas au démon !

Au septième jour il se décida enfin et revint au lac, bien décidé à épouser son apparition. Elle en fut très heureuse mais posa cependant deux conditions à leur union : jamais il ne devrait lui rappeler son état antérieur, jamais non plus il ne devrait prononcer le mot « folle ».

Ils se marièrent donc et achetèrent une magnifique maison entourée d'un beau domaine. Il faut dire que l'épousée avait conduit son mari dans une grotte remplie d'or. Elle lui avait permis d'y puiser de pleins sacs. Comme Ali Baba, elle seule connaissait le secret de faire s'entrouvrir la porte de cette caverne aux trésors.

Durant des années tout se passa bien. Mais un soir qu'il rentrait d'une journée passée à la ville, Jean Abadie s'aperçut que ses récoltes avaient été fauchées et rentrées alors qu'elles étaient à peine mûres.

Il rentra chez lui très en colère et cria :

— Qui s'est permis de faucher mes récoltes ?

— C'est moi, répliqua tranquillement sa femme, car bientôt se prépare une tempête qui va tout détruire.

— Tu es folle, gronda Abadie.

Il n'avait pas achevé ces paroles que sa fée de femme s'évanouit dans les airs.

Presque aussitôt un orage épouvantable éclata et la grêle détruisit toutes les récoltes des environs.

Abadie était atterré. Par sa colère aveugle, il avait perdu sa femme et ses enfants n'avaient plus de mère. Il revint dès lors chaque jour au bord du lac ou auprès de la grotte. C'est là qu'un soir le rocher s'entrouvrit et que sa femme lui apparut comme un être irréel entouré d'un halo de vapeurs blanches.

Il la supplia de lui pardonner et de regagner le foyer où ils avaient été tellement heureux.

— Cela m'est impossible car tu as failli à ta parole. Mais je ne t'oublierai jamais, non plus que mes enfants. Je veillerai sur eux et sur tous leurs descendants et j'accomplirai la promesse que je t'ai faite lorsque tu m'as connue !

Elle lui permit de puiser une fois encore dans les richesses de la grotte, puis les rochers de la caverne se rejoignirent à jamais.

Très bien, penserez-vous, mais où est la réalité dans tout cela ?

En 1763, naissait à Pau Charles Bernadette, dont la grand-mère était une descendante directe de Jean Abadie. Petit sergent à vingt-six ans, il fut promu général en 1793, puis maréchal-prince de Ponte Corvo en 1804. Enfin, il fut choisi comme roi de Suède le 5 février 1818. La fée avait tenu sa promesse et sa tutelle continuait. Ainsi que continue la dynastie des Bernadotte.

*

*À tes pieds, Vierge Marie
Je suspendrai une chaîne
Si jamais tu me ramènes
À Moustiers dans ma patrie !*

Fait prisonnier par les Maures lors d'une croisade, c'est par cette prière qui était en même temps un vœu, que le seigneur de Blacas commençait ses longues journées de captivité.

Le miracle se produisit. Il regagna un jour, sain et sauf, son beau village de Moustiers-Sainte-Marie dans les basses Alpes.

La vallée où se trouve le sanctuaire de Notre-Dame-de-Beauvoir est encadrée par deux immenses rocs abrupts et de même hauteur. Deux cent vingt-sept mètres séparent les deux sommets. Selon le vœu formulé par le seigneur, une chaîne en argent devait les réunir. Mais il calcula qu'il n'aurait jamais assez d'or pour en faire forger les maillons devant peser près de quatre cents kilogrammes. Aussi, avec l'autorisation de l'évêque, fut-elle exécutée en vulgaire ferraille et suspendue entre ciel et terre, au XIII^e siècle. C'est toujours la grande attraction de ce village !

À peu de distance coule le Verdon. Les falaises de son magnifique et sauvage canyon sont percées de nombreuses grottes dont les noms rappellent les occupations peu ordinaires de leurs anciens occupants : baumes des Sauvages et baumes des Faux-Monnayeurs.

Dans l'un des rochers retenant la longue chaîne, une grotte-chapelle est dédiée à sainte Magdeleine. Juste au-dessus s'ouvre le Trou de la Fée. Cette dernière se livre chaque année, le jour de la Nativité de la

Vierge, à un exercice digne des meilleurs artistes funambules. Quittant son trou au lever du soleil elle traverse le ravin, s'agenouille au milieu de la chaîne, à l'endroit où pend une étoile, puis continue son exploit aérien jusqu'à l'autre rocher. Elle y rejoint une seconde fée conservant le berceau de la Vierge. À la nuit tombée, elle rebrousse chemin en ramenant le petit lit entre ses bras puis regagne sa grotte jusqu'à l'année suivante.

Cela n'est pas un conte de... fées. Des habitants du village affirmaient encore récemment avoir assisté aux prouesses de cette personne surnaturelle et... acrobate !

Il y a quelques siècles, paraît-il, une jeune fille poursuivie par des bergers, ayant voulu se livrer à cette gymnastique, serait tombée dans la vallée. Cet accident a, qui sait ? échauffé quelque peu l'imagination des anciens de Moustiers et de là serait née la fée funambule !

*

L'imagination joue d'ailleurs parfois des tours pendables !

Il était une fois un village des Ardennes dont la grotte était fréquentée par des fées aussi capricieuses qu'exigeantes. Chaque jour et chacun à tour de rôle, les habitants venaient déposer des présents auprès de leur antre afin d'éviter les représailles des susceptibles « demoiselles ». De fait, lorsque les offrandes manquaient à l'appel, elles n'hésitaient pas à mettre le feu aux granges, à scier des arbres fruitiers ou à faire disparaître quelque agneau ou quelque cochon.

Cette situation durait depuis plusieurs décennies quand certains habitants, pour en avoir le cœur net, vinrent se poster de nuit dans les hautes herbes aux environs de la caverne. Au clair de lune ils virent les fées, vêtues de blanc, sortir une à une, s'emparer des victuailles déposées le soir même et s'asseoir sur l'herbe pour en faire le partage.

Les paysans regrettaient à présent leur audace et l'un d'eux s'enfuit sur la pointe des pieds, mais à toute vitesse. Les autres, cloués sur place par le spectacle insolite, domptèrent leur frayeur lorsque les fées se mirent à converser avec l'accent du pays et avec... de graves voix d'hommes !

La peur se changea en fureur et, en un tour de main, les guetteurs se jetant sur les « fées », les déshabillèrent et se retrouvèrent en face de chenapans bien connus dans la région pour leurs filouteries.

Il était une fois des fées qui se retrouvèrent pendues à un gibet érigé auprès d'une grotte !

N'allez surtout pas parler de fées aux habitants de ce village. Même si une vraie fée venait s'installer dans leur caverne, ils n'y croiraient pas !

Au sortir de l'antique cité de Langres, la rue aux Fées mène à un coteau où dans une petite grotte jaillit une fontaine. Les « demoiselles » qui habitent dans les galeries pourtant invisibles de cette cavité, ont la fâcheuse réputation d'entraîner les humains dans leur souterrain après leur avoir fait perdre les sens.

Un jeune homme de la ville avait rendu visite à sa fiancée vivant dans une ferme proche. Ils avaient ensemble mis au point les derniers détails de la cérémonie de mariage qui devait avoir lieu le lendemain en la cathédrale Saint-Mammès.

Le soir, la jeune promise accompagna son futur mari jusqu'aux premières maisons de la cité où ils se quittèrent.

Le lendemain, les invités attendirent vainement le jeune homme. À l'église l'heure de la cérémonie était passée.

La jeune fille éplorée ne le trouva pas à son domicile. Accompagnée de ses parents, elle fit le tour de la ville et, passant devant la fontaine aux Fées, ils trouvèrent enfin le fiancé assis sur une pierre. Les yeux perdus dans le vide, les lèvres innocemment souriantes, il débitait des paroles incohérentes.

La pauvre fille pleura, soupira, supplia, mais rien n'y fit ! Ses parents la ramenèrent à la ferme à moitié folle.

Le lendemain, le jeune homme avait disparu à jamais, emmené par les fées dans leur domaine souterrain.

L'entrée d'une grotte, creusée dans une butte du champ du Praillon dans la Nièvre, était fermée par un énorme rocher qui s'ouvrait quelques minutes seulement chaque année pendant la bénédiction du buis, le dimanche des Rameaux.

À l'intérieur de cette caverne vivait une fée, gardienne d'un trésor que l'on disait inépuisable. Plusieurs habitants du lieu avaient tenté d'en prendre une petite partie mais la porte se refermait tellement rapidement que, sous peine d'être pris au piège, ils devaient se précipiter vers la sortie sans pouvoir rien emporter. Bref, depuis longtemps ils avaient perdu l'espoir d'accomplir cet exploit.

Une année, précisément lors de cette fête, une pauvre veuve accompagnée de sa petite fille ramassait un peu de bois à proximité. Elle vit le rocher s'entrouvrir en faisant grand bruit. Laissant son fagot elle s'approcha et vit un tas de pièces d'or brillant à l'intérieur de la grotte.

La pauvre veuve, très démunie depuis la mort de son époux, entra et

jeta quelques poignées de piécettes dans le creux de son tablier replié puis sortit précipitamment. Derrière elle, le rocher se referma en grinçant. Alors la malheureuse femme constata avec terreur que sa fille était demeurée dans le souterrain. Elle se lamenta, martelant la porte de pierre de ses poings mais rien ne bougea. Elle courut alors au village de Fleury conter sa triste aventure à un maçon. Celui-ci prit un gros marteau et un sac d'outils et vint attaquer la roche. L'ouvrier, véritable colosse, s'acharna le reste de la journée et une partie de la nuit, éclairé par la lune, mais le lendemain matin il n'y avait plus aucune trace de son labeur. Les rainures et les trous qu'il avait creusés à grand peine s'étaient mystérieusement rebouchés.

La pauvre mère, de plus en plus alarmée, s'en fut trouver le curé qui lui conseilla d'attendre jusqu'à la prochaine fête des Rameaux. Comme la gardienne avait la réputation d'être une bonne fée, il suggéra de porter chaque matin un petit pain et un pot de lait pour l'alimentation de la petite cloîtrée.

Si la veuve n'avait plus de soucis matériels grâce à l'or récolté, cette année fut pour elle un véritable supplice et s'écoula dans une angoisse de chaque instant. Chaque jour en apportant le petit repas elle restait à pleurer devant la grotte. Pourtant au fond de son cœur subsistait un secret espoir, car la nourriture disparaissait chaque jour comme par enchantement.

Enfin les cloches de l'église annoncèrent le jour tant attendu. Le cœur battant, la mère attendait avec anxiété devant le rocher. Il s'ouvrit et la petite fille, amaigrie mais bien vivante, se précipita dans les bras de sa maman qui n'eut même pas un regard pour l'amoncellement d'or brillant sous les rayons du soleil pour quelques courts instants.

*

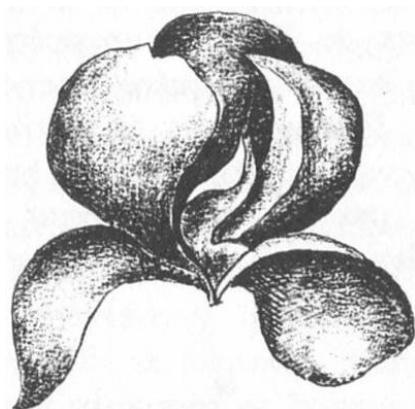
Pourquoi rencontre-t-on de moins en moins de fées ?

C'est l'écrivain George Sand qui nous répond par-delà sa tombe. Elle rencontra un jour une fée qui courait droit devant elle. Lui demandant la raison de cette précipitation, la fée lui répondit :

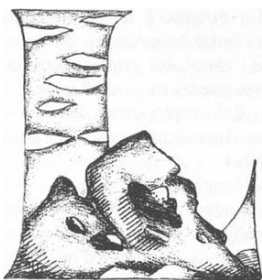
— Je fuis ce pays de fous et d'ignorants égoïstes. Depuis toujours je m'étais consacrée au service des hommes. Je désirais leur offrir la jeunesse et l'amour, la beauté aux filles et le courage aux garçons ; la santé aux malades et la sagesse aux hommes d'âge mûr. Tous me réclament des trésors et de l'or. Bientôt, les fleurs me demanderont des diamants, alors qu'elles ont une parure de rosée chaque matin, et les papillons des pierres précieuses, pour orner les ailes inimitables dont la nature les a dotés. Voilà pourquoi je fuis sans me retourner et

avec l'espoir de ne revenir jamais !

George Sand est disparue depuis exactement un siècle. Que lui répondrait de nos jours la fée, si elle pouvait encore l'interroger ?...



Les cavernes insolites



A grotte aux escargots.

La débâcle de la dernière glaciation (dite de Würm) produisit vers l'an 8000 avant J.-C. l'inondation de nombreuses régions. Les cuvettes des Pyrénées devinrent d'immenses lacs entourés de montagnes. La vallée d'Ossau fut envahie par les eaux au milieu desquelles émergèrent des îlots, heureusement creusés de grottes où se réfugièrent les hommes de l'époque qui purent ainsi échapper au désastre.

Hélas, ces tribus de chasseurs manquèrent de gibier. Les troupeaux de chevaux sauvages, de bouquetins et de rennes qui constituaient la base sinon l'intégrité de leur alimentation avaient péri ou s'étaient enfuis vers des cieux plus cléments. Tel Noé sur le mont Ararat, ils étaient prisonniers de leur arche de pierre mais, n'ayant pas eu comme lui la chance d'être prévenus par la Providence, aucune réserve n'avait été constituée.

En ces temps, grâce au climat humide, la région pyrénéenne était couverte d'une épaisse végétation et sans doute ces malheureux purent-ils survivre en cueillant des baies et en récoltant des racines. La pêche devait également leur fournir un appoint non négligeable.

Curieusement une autre manne vint à leur secours. L'abondance d'eau et de végétation fut propice à la prolifération de colonies d'escargots. Ils en firent une ample consommation, tellement grande que, dans la grotte baptisée l'« Escargotière », six mètres d'épaisseurs de coquilles empêchent l'exploration des galeries. Cela représente vraisemblablement des centaines d'années du même repas. De quoi déguster l'estomac le plus solide !

Sur place, le squelette d'une femme ayant vécu en ces temps de disette, ainsi que des cendres de foyers, apportent la preuve formelle

que ces coquillages furent bien consommés. De plus, on a retrouvé de grandes aiguilles d'os et de bois qui ne pouvaient être que des « fourchettes à escargots ».

Voici sans doute la raison profonde pour laquelle, d'un bout à l'autre des Pyrénées, il n'est point de festivité qui ne soit accompagnée d'une « escargolade » parfois plantureuse, certes, mais au moins toujours bien épicée !

Les mystères de l'écriture

En notre pays et en notre époque, ne pas savoir écrire serait considéré comme une tare. Y a-t-il geste plus machinal et plus fréquent que de noircir une feuille de papier à propos de tout ou de rien ? D'où vient cette écriture ?

On connaît les tablettes d'argile ou de cire, les rouleaux de papyrus ou de parchemin. Si l'on s'accorde à reconnaître que les Phéniciens firent les premiers usages de signes pour figurer la parole, il est infiniment probable que les balbutiements de l'écriture humaine furent gravés sur des pierres et plus particulièrement sur les parois des cavernes qui étaient les premières demeures des hommes.

Il est cependant insolite de constater que, sur le nombre de grottes dans lesquelles on a retrouvé des signes évidents d'occupation, quelques-unes seulement ont conservé le souvenir des prémisses de l'écriture. Y avait-il déjà une élite intellectuelle ? Ces grottes étaient-elles les académies de la protohistoire ? On ne le saura sans doute jamais !

Les premières manifestations de l'écriture paraissent être les signes tectiformes (en forme de toit) souvent associés aux gravures et aux fresques préhistoriques. Que représentent-ils ? Toutes les explications données jusqu'à présent, pour savantes qu'elles soient, ne sont qu'hypothétiques.

Signes magiques ? Indications pour les occupants occasionnels des cavernes ? On y a vu la signification de huttes ou de pièges ; ou la représentation de plumes ou de flèches, des accolades ou des bateaux !

Dans la grotte du Mas-d'Azil, les missives sont écrites sur des galets. Signes peints dont certains font penser étrangement à des lettres.

En Savoie, non loin du gouffre Berger, actuellement le plus profond du monde, est situé le gouffre aux Écritures comme l'appellent les riverains. Sur des dizaines de mètres carrés, rien que des signes gravés dans le calcaire ; croix de toutes formes, pattes de crapaud, figures humaines schématisées, cupules, échelles ou marelles. Ces signes de l'époque protohistorique voisinent avec des dessins laissés là par les Vaudois hérétiques du XII^e siècle qui cherchèrent un refuge dans ces vallées perdues.

Plus au sud, dans ce que l'on appelle la « vallée des Merveilles »

dont les noms de lieux vont du lac d'Enfer au val des Sorciers, les ravins du mont Bégo sont gravés de quarante mille signes. Partout règnent des diables cornus, des fourches, des épées, des poignards et des soleils de quelques centimètres à plus d'un mètre de hauteur.

Quelle civilisation a donc pu laisser ses empreintes il y a cinq mille ans dans ce lieu ingrat et perdu à plus de deux mille mètres d'altitude ?

Mystère...

Un bijou dans la poche d'un rocher

Parmi le fourmillement d'abris et de cavernes des Eyzies-de-Tayac se trouve la perle des géodes minérales : la grotte du Grand Roc offrant autre chose que des restes préhistoriques serait-on tenté de dire, en ces lieux chargés des souvenirs d'un lointain passé !

Perchée au milieu de la falaise grise, il fallut le flair de Jean Maury pour deviner que, derrière quarante mètres de roche, il allait un jour d'avril 1924, accompagné de sa fille et de sa sœur, explorer un royaume de bijoux dont la vue leur arracha, en un enthousiasme surpris... une Marseillaise spontanée !

À Grand Roc rien n'est comme ailleurs. Les cristallisations « contre nature » qui l'ornent sont prudemment qualifiées de « végétation pétrée ». Terme refusé par la science qui ne peut cependant émettre momentanément que des hypothèses sur leur formation.

D'ordinaire, la goutte d'eau en tombant selon la loi de Newton forme une stalactite dont la rectitude est parfois altérée par des facteurs extérieurs comme, par exemple, un courant d'air, ou intérieurs comme une composition physico-chimique différente. Dans cette grotte les formations cristallines s'en donnent à cœur joie et dans tous les sens, poussant parfois l'audace jusqu'à pointer le nez vers le ciel d'où elles viennent. Ainsi se forment des parterres de fleurs étranges, des carrés d'endives, des bancs de corail et des haies naines dont l'étonnant cristal change de couleur avec l'âge et finit même par s'effriter... singulier cycle pour une formation pétrée !

On demeure muet d'étonnement devant une « Croix » parfaite, devant des « Verres filés » et une « Victoire de Samothrace » qu'aucune main d'homme n'a façonnés. De semblables concrétions ont été trouvées ailleurs mais, en aucun autre site, elles ne sont délicates, curieuses ni précieuses comme ici.

Le Grand Roc, c'est le triomphe du génie de la Nature !

Le saint ou la sainte qui sue

Harpekosaindua. Ce nom basque désigne une grotte des environs de Bidarray dont la traduction française signifierait : la caverne du saint.

Pour y accéder, il faut d'abord passer par le pont de l'Enfer. Au fond de la caverne, quelques mauvaises marches taillées dans la pierre mènent à une niche dans laquelle trône une pierre stalagmitique ayant vaguement la forme d'un torse humain. C'est le saint qui « sue ».

On venait... et l'on vient encore de très loin, même de l'étranger, pour le prier de guérir les affections de la peau.

Lorsqu'on pose la main ou un linge sur cette pierre, l'une ou l'autre s'imbibe d'un liquide que l'on étend ensuite sur la partie affectée du corps. On laisse en partant le bandage au sortir de la grotte, en y abandonnant en même temps le mal.

Mais est-ce un saint ou une sainte ?

Certains chuchotent qu'il s'agit d'une représentation de Bassa Jaun, d'autres, au contraire, affirment que c'est la statue de Marie, la Dame Volante. Qui a raison ?

Une légende locale raconte qu'une jeune fille d'un village voisin s'était égarée dans la montagne. En allant à sa recherche, les bergers la retrouvèrent pétrifiée dans la caverne.

Attention, ne vous moquez jamais de l'*harpekosaindua* : le bien joli sentier qui revient de la grotte est parsemé d'embûches et s'il vous arrive un accident, vous saurez à quoi l'attribuer !

La glacière à... Chaux !

Ce titre n'est pas un mauvais calembour ! À Chaux-lès-Passavant dans le Doubs se trouve bien une grotte baptisée la « Glacière de la Grâce-Dieu ». Cette seconde partie du nom devant rappeler qu'à son côté s'élevait un monastère dédié à Notre-Dame-de-la-Grâce, fondé dès l'an 1100.

Le porche de la caverne est immense et, dans ses profondeurs, s'élaborent à longueur d'année de gigantesques stalagmites de glace.

Connue et décrite depuis des siècles, cette particularité fut exploitée par les habitants des villages environnants qui venaient faire ample provision de cette denrée assez rare à l'époque où les réfrigérateurs n'existaient pas encore.

Au début du XVIII^e siècle, les autorités furent même obligées d'en boucher l'entrée pour éviter qu'elle ne soit complètement dépouillée de ses curieuses parures. Comme on le voit, le souci de la protection de la nature n'est pas seulement affaire de notre temps.

Malgré la basse température y régnant constamment, cette grotte accueillit de nombreux réfugiés fuyant les armées suédoises durant la guerre de Trente Ans.

Aujourd'hui elle est réservée aux touristes qui viennent, vêtus d'épais chandails, admirer les massifs blocs translucides entourés d'aiguilles figées dans l'air par le gel. Curiosité géologique vraiment unique sous cet aspect. Si l'on trouve ailleurs des champs de glace ou

des glaciers souterrains, ici le processus de formation est le même que pour les stalagmites de pierre. L'eau s'infiltre à travers la roche, et l'air intérieur refroidi transforme les ruissellements en colonnes givrées.

Dans un livre consacré à la vallée du Doubs, un poète local, E. Grenier, leur dédiait naguère ces vers enthousiastes parmi d'autres :

*« Quelles sont ces formes voilées
qui font rêver du Parthénon
Et ces blancheurs amoncelées
En ces solitudes sans nom ? »*

Tu seras pierre !

Les diverses fontaines des grottes de Saint-Allyre dans un vieux quartier de Clermont-Ferrand sont réputées comme curiosité depuis longtemps. À ce titre, elles reçoivent différentes visites de rois et de reines de France.

Les objets déposés dans leur eau s'incrustent rapidement d'une couche de carbonate de chaux. Il suffit de quelques jours pour pétrifier un petit objet, mais une légende locale raconte qu'une femme jalouse fit périr sa rivale en une nuit après l'avoir ligotée et plongée dans le lit de la source. Dans un petit musée, on peut voir quantité de choses inattendues figées pour l'éternité et l'industrie touristique locale n'a pas manqué de mettre à profit cette aubaine dispensée gracieusement par Dame Nature !

Non loin du château de Villandry, en Indre-et-Loire, on rencontre les caves-gouttières de Savonnières.

Ces anciennes carrières souterraines, déjà exploitées par les Romains et sans doute avant, sont pénétrées par une eau saturée en calcaire extrêmement pur, ce qui donne des concrétions parfaitement blanches. En une vitesse record se forment ainsi de longues gouttières de draperies et de cascades pétrées s'allongeant d'un centimètre chaque année. Elles font de cet endroit un univers féerique inégalé.

Note

Profitons de ce chapitre pour faire une mise au point : les stalactites et stalagmites ne progressent pas de la même façon dans toutes les grottes. Ce facteur d'expansion dépend du volume des infiltrations d'eau, donc de la pluviosité locale, autant que de la quantité et de la qualité des sels rencontrés en traversant le sol.

On ne peut donc en donner que des exemples extrêmes. Dans certaines cavernes, les concrétions augmentent de 44 grammes alors que 9 kilogrammes viennent s'ajouter aux formations d'autres grottes. Et cela CHAQUE SIÈCLE !

C'est dire l'âge étonnant de certaines concrétions géantes. Ainsi la

« tour de Pise », stalagmite de l'aven d'Orgnac, a nécessité plus de deux cent mille années pour justifier ses dimensions : 12 mètres de hauteur pour 4,5 mètres de diamètre. Or, dans cette même grotte il existe des stalagmites, renversées par leur propre poids ou lors d'un séisme, ayant trente mètres de longueur !

La formation de cet aven a débuté il y a plus d'un million d'années ! Voilà de quoi rêver sur la précarité de l'existence humaine !

Les troglodytes

Parallèlement aux grottes façonnées par la nature, l'homme a creusé, aménagé et figolé durant des siècles des grottes artificielles qui lui servirent de refuges en cas de danger ou même d'habitat permanent.

Sans être très étendu, l'un des plus complets de ces ouvrages est constitué par les grottes creusées dans les falaises de la Seine à Haute-Isle aux confins des Yvelines et du Val-d'Oise, pas très loin de Paris.

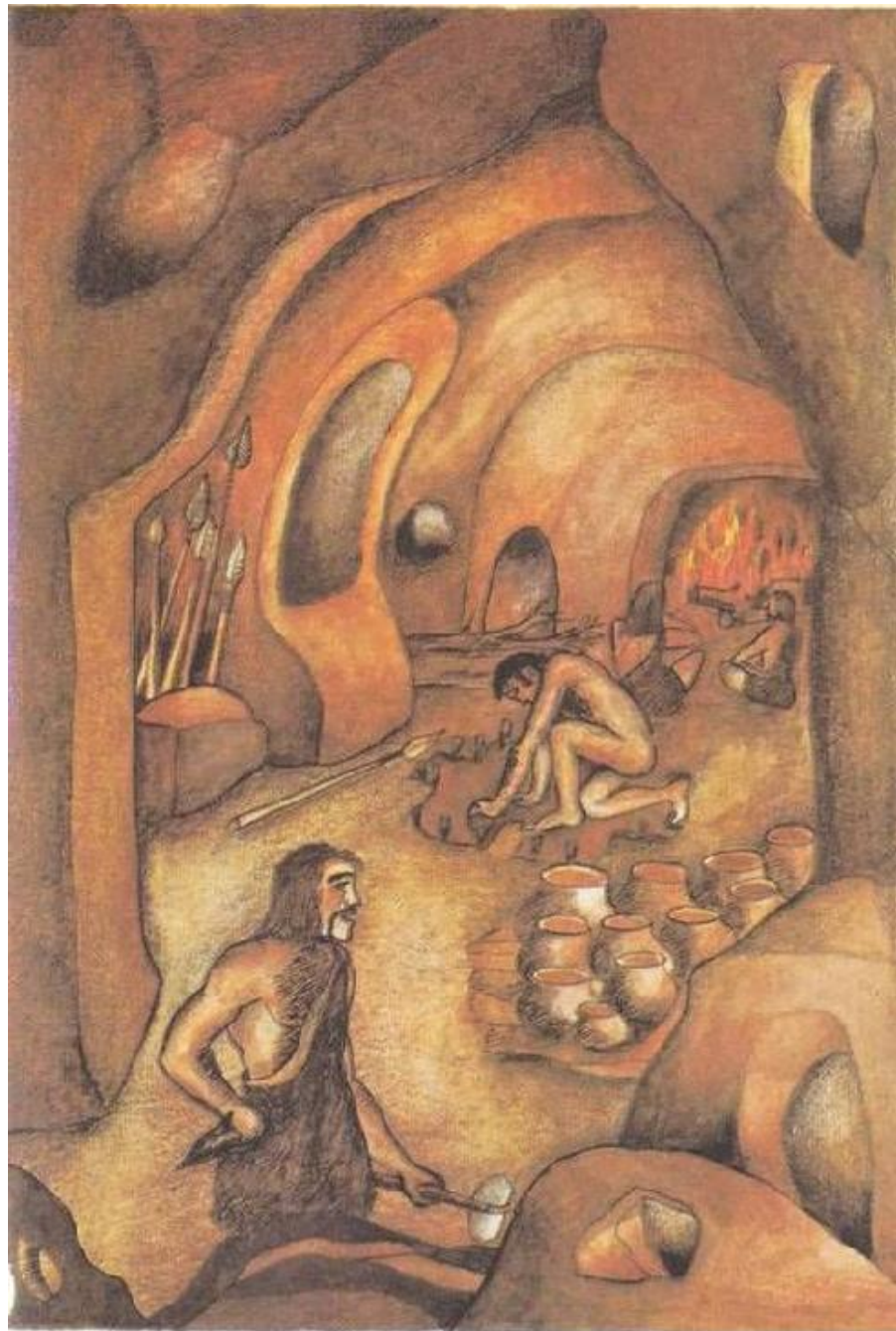
Une bonne trentaine de cavernes environnent l'église de cet étrange village, taillée elle aussi dans la craie. Seul le clocher, construit en surplomb, est visible de loin par-dessus les taillis. Quelques-unes de ces grottes sont encore habitées actuellement. Fait rare en France, mises à part celles transformées en restaurant ou en boutiques dans les falaises de Merschers-sur-Gironde : là vivent encore quelques pêcheurs ancrés, sans doute depuis des générations, dans les trous rocheux dominant le fleuve et l'Océan qui sont leur gagne-pain.

À Trôo, dans le Loir-et-Cher, des dizaines de cavités naturelles ont été percées de galeries sur plusieurs kilomètres.

En Ardèche, à Trêves dans le Gard, de nombreuses cavernes ont été aménagées en châteaux forts. On en trouve ailleurs aussi bien en Provence qu'aux flancs des Pyrénées.

Innombrables sont les grottes ayant été transformées en monuments par les hommes, telles la vaste église monolithe de Saint-Émilion, l'église de Vals en Ariège, la chapelle de La Roche-l'Évêque ou l'église Saint-Michel de Bordeaux.

À côté du bel abîme de la Fage, près de Brive-la-Gaillarde, s'étalent les habitats troglodytiques de Lamouroux cachés par des massifs de verdure. Ils présentent l'aspect d'une ruche où quatre-vingts chambres communicantes sont superposées sur cinq étages.



Les grottes creusées dans les falaises de la Seine...

Les spacieux alvéoles sont aménagés et comportent des cavités faisant offices de lits, de placards ou de citernes. On y trouve également des mangeoires pour les animaux. Des encoches permettant d'engager des portes ou des défenses amovibles sont également visibles sur la façade, d'un développement d'environ 300 mètres. L'une des pièces conserve des traces de peinture et sert sans doute de chapelle.

Il est difficile de dater ce site dans lequel furent retrouvés de nombreux débris et objets de toute époque depuis la préhistoire. De toute façon, il fut admirablement choisi pour sa roche de brasier, facile à creuser et aussi pour le parfait camouflage de l'endroit.

À la fin du siècle dernier, alors que la plupart des abris troglodytiques se vidaient de leurs occupants, qui allaient chercher un plus grand confort dans des constructions normales, un curieux personnage se faisait, au contraire, percer des grottes afin d'y vivre.

Le comte Henri Russell, un Irlandais de pure race, ayant gravi de nombreux sommets de la planète et particulièrement les flancs de l'Himalaya où il fréquenta des moines tibétains, eut le coup de foudre pour le pic de Vignemale, culminant à plus de trois mille mètres d'altitude. Il se fit creuser dans cette cime des Pyrénées des grottes où il vécut plusieurs années, invitant même des amis à venir partager le spectacle grandiose dont il jouissait du haut des terrasses de ses « villas ».

Peu à peu les glaces envahirent ces habitations et leurs installations, dont il ne reste plus que le souvenir.

La grotte de Moulis

Près d'une ancienne voie romaine dominée par une tour, à quelques kilomètres de Saint-Girons, débouche la grotte de Moulis. Impossible d'y entrer ; les quelques centaines de mètres de galeries qui la composent sont fermées par un double sas soigneusement clos. Cette grotte est, en effet, un laboratoire du Centre National de la Recherche Scientifique. Dans ses profondeurs les savants de toutes disciplines se sont attelés à la découverte de la mystérieuse vie du monde souterrain.

Les biologistes se penchent sur l'alimentation, l'évolution et la reproduction des êtres fragiles peuplant les parois et les eaux de la caverne. Ils ont découvert que l'argile est un milieu vivant duquel certains cavernicoles tirent leur nourriture. Des centaines de terrariums et d'aquariums leur permettent d'observer ces différents animaux qui ne sont plus que les ombres de leurs ancêtres ayant vécu à la surface de la terre il y a des millions d'années. Leur évolution est

tellement lente que, pour certains d'entre eux, il faudra plusieurs générations de chercheurs pour l'aboutissement des travaux en cours.

Ailleurs, des salles aux concrétions variées permettent aux géologues d'étudier l'élaboration des diverses formations concrétionnaires. Autre part encore, des physiciens auscultent les mouvements mystérieux du sein de la terre au moyen de différents appareils.

Tout ce monde s'affaire sous des lumières atténuées, parfois garnies de filtres verts, pour ne pas troubler le milieu ambiant.

Avant ce laboratoire, fondé en 1948, digne de notre science moderne, d'autres essais avaient été tentés. Le premier par Gabriel Gaupillat, cousin de l'éminent spéléologue Martel. C'était en 1892. En bordure du causse de Comtal, bée l'ouverture géante du gouffre de la Vayssière que les habitants du pays appellent aussi le « Grand Abîme ». Cinquante mètres plus bas coule la rivière qui pénètre sous terre, c'était l'endroit choisi pour établir le laboratoire. Pour y descendre plus aisément le spéléologue fit établir des escaliers de fer qui furent détruits systématiquement par les habitants du cru, sous prétexte que ces masses de ferrailles attireraient la foudre qui décimait leurs troupeaux.

Un autre laboratoire fut établi vers 1900 par Armand Viré, spécialiste de la biologie souterraine, dans les catacombes de Paris. Il fut détruit par les crues de la Seine.

Au laboratoire de Moulis, il n'est point besoin de coûteuses fusées pour partir à la découverte d'un monde nouveau ou d'êtres extraordinaires. Ils vivent là, dans une grotte, derrière une double porte en fer !

Pauvre Sabinus !

Faisons aussi rapidement qu'au cinéma un bond de dix-neuf siècles en arrière pour nous retrouver parmi nos ancêtres les Gaulois aux longs cheveux et aux épaisses moustaches, s'il faut en croire la légende ! Plus précisément rendons-nous au pays de Langres où vivait la tribu des Lingons et en l'an 71 après J.-C.

Le cruel empereur romain Néron venait de mourir et, un peu partout en Gaule, des révoltes avaient éclaté. Notamment celle conduite par le Batave Civilis qui, pour démentir la tradition citée plus haut, avait juré de ne plus couper ni cheveux, ni moustache, ni barbe avant d'avoir défait les Romains.

Les Lingons avaient été très favorables à l'empereur César lors de sa conquête. C'est cependant l'un d'eux qui se révolta à son tour.

Profitant des divers soulèvements, Julius Sabinus se proclama empereur et à la tête d'une troupe de soldats se fit battre par d'autres

tribus restées fidèles à Rome près de Oiselay-et-Grachaux en Haute-Saône.

Il parvint cependant à s'enfuir mais n'alla pas très loin car il possédait une maison à quelques kilomètres du champ de bataille. Sa *villa* étant bâtie au-dessus d'une grotte qui lui servait de cave, il y mit le feu puis s'enfouit au fin fond de la caverne avec quelques compagnons restés fidèles.

Quelque temps plus tard, les choses s'étant apaisées, il envoya un messenger vers sa femme Éponine qui le croyait mort. Elle vint le rejoindre avec joie et vivre dans une cabane élevée dans une salle de la caverne que l'on ne pouvait atteindre qu'après avoir franchi des puits quasi inaccessibles, lorsque les échelles avaient été retirées.

Au fond de ce trou ils fondèrent une famille et passèrent huit années sans alerte. Trahi par l'un des siens, Sabinus fut fait prisonnier puis mené à Rome avec sa femme et ses enfants qui voyaient le jour pour la première fois de leur vie.

L'empereur Vespasien devant lequel il comparut en l'an 79 demeura intraitable et le condamna à mort. Éponine, pour accompagner son mari au supplice, insulta l'empereur. Seuls les deux jumeaux du résistant gaulois furent préservés.

La grotte de Sabinus existe encore et s'appelle la baume Noire. On y a retrouvé les traces de la villa et de l'incendie qui la détruisit. De même, au fond de la grotte, les restes de la cabane et des pièces frappées à l'effigie de Néron ont été récoltés à la fin du siècle dernier.

Il ne devrait donc subsister aucun doute sur cet épisode peu connu de l'histoire de la Gaule, qui eut une caverne pour théâtre.

Les ennemis vinrent d'en bas

Dominant la Dordogne et surveillant les routes environnantes, la forteresse de la cité de Domme fut construite à partir de 1280 par Philippe III le Hardi sur un immense rocher dont le sous-sol est percé de grottes et de galeries.

Son fils Philippe le Bel acheva le château. Lorsque le vendredi 13 (c'est depuis cette date que ce jour porte malheur) d'octobre 1307, il fit arrêter les chevaliers du Temple, dont il convoitait les richesses, plusieurs templiers furent enfermés dans les tours de Domme. Certains y restèrent durant onze années. Ils eurent tout le loisir de graver dans la pierre de leurs cellules de nombreux graffiti qui se lisent encore malgré la ruine d'une partie de la forteresse.

Ces gravures affirment leur foi inébranlable en Dieu et maudissent le roi, ainsi que le pape Clément V dont la faiblesse perdit les templiers qui périrent en grand nombre sous la torture ou dans les flammes des bûchers.

Les malédictions templières se réalisèrent et, après la mort de

Philippe et du Pape, commença pour la France une longue période de malheurs dont le moindre ne fut pas la guerre de Cent Ans.

Pendant celle-ci les Anglais avaient assiégé Domme qui se révélait imprenable. Après des semaines de vains assauts, un ennemi découvrit, par hasard, une ouverture dissimulée par des broussailles au flanc de la colline.

La nuit quelques soldats y pénétrèrent et, débouchant au cœur des remparts, surprirent les gardes et les obligèrent à ouvrir les portes de la ville qui fut occupée pendant vingt ans.

Domme possède toujours ses remparts et une partie des portes médiévales. De ses multiples grottes, certaines sont en cours d'exploration et l'une est aménagée. La grotte du Jubilé est devenue une attraction sous ce village fleuri qui est appelé la Perle du Périgord.

Quatre-vingt pour un !

Nous reviendrons plus tard sur cette magnifique grotte de France qu'est La Cocalière pour nous occuper seulement ici d'une des cavités se rattachant à son réseau, l'Aven de Tégoul.

Dans ce site du Languedoc, comme un peu partout ailleurs dans le passé, le gouffre servit de tombe à de nombreux gêneurs. Selon Jules de Malbos qui fut l'un des premiers à visiter les grottes des environs, tour à tour des cadavres de catholiques et de protestants y furent basculés pendant les guerres de Religion. Un sanctuaire extérieur servait de chapelle ou de temple à l'un ou l'autre clan selon les hasards du conflit.

Pendant la Révolution, le dur régime imposé par le Comité de salut public et en particulier par l'un de ses membres, Robespierre, déclencha la terreur blanche dans le sud de la France. Conduits par des royalistes ou soi-disant tels, les paysans se révoltèrent. Les plus célèbres de ces conjurés avaient pris le nom de Compagnons de Jésus.

Robespierre ayant envoyé sur place des représentants du Comité afin de tenter de mater ces foyers de sédition, les paysans se saisirent de leur chef, le massacrèrent et jetèrent son cadavre au fond du Tégoul.

Cet acte fit déborder la coupe. Après avoir décrété que désormais les conjurés de province seraient amenés à Paris et jugés par un unique tribunal révolutionnaire, le tribun envoya ses sbires à Saint-André-de-Cruzières avec mission de se saisir de quatre-vingts otages pour les ramener à Paris afin de les guillotiner. Il avait aussi demandé que le corps de son représentant soit recherché et rapatrié dans la capitale. Ses restes demeurèrent introuvables, emportés sans doute par les eaux souterraines.

Par bonheur les malheureux prisonniers échappèrent à leur triste destinée. Entre-temps, Robespierre, destitué, avait subi le sort qu'il leur avait réservé.

De l'utilité des gouffres

Dans la région de Marcilhac-sur-Célé, l'abîme de Mouet fut en 1611 le témoin d'une tentative d'assassinat. Pendant la nuit du 20 mars, un campagnard poussa sa femme au fond du gouffre profond de plus de trente mètres. Celle-ci retomba sur ses pieds et ne se fit pas grand mal. Le jour venu, elle tenta de remonter mais, parvenue à une dizaine de mètres du bord, il lui fut impossible de continuer et elle réussit juste à atteindre une petite cavité dans les rochers où elle se tapit.

La pauvre femme demeura prostrée, ayant pour tout aliment quelques racines et l'eau filtrant de la voûte de la petite grotte. De temps à autre, avec l'énergie que procure le désespoir, elle lançait des appels à l'aide.

Le septième jour de son martyre, elle perçut des aboiements de chien et se mit à pousser de grands cris qui ameutèrent la maîtresse de l'animal. C'était justement une voisine qui s'empressa d'aller prévenir les autorités et de revenir avec des secours. La malheureuse fut sauvée *in extremis*, et son mauvais mari suspendu au gibet érigé tout exprès sur les lieux mêmes de son forfait.

Mais ce n'est point le plus insolite de l'histoire de ce gouffre. Au fond gisaient pêle-mêle des centaines de squelettes d'animaux. Pendant des années, au siècle dernier, des habitants du village descendirent dans le fond du Mouet et, ayant établi un va-et-vient au moyen de cordes et de paniers, remontèrent peu à peu les ossements.

Ces restes une fois calcinés produisaient du noir animal dont se servent ordinairement les peintres. Celui-là avait une destination plus noble. Il entrait dans la composition de certains cosmétiques de beauté très en faveur en cette époque. Cheminement insolite de ces ossements de bestiaux crevés au maquillage du visage des belles bourgeoises !

À ne pas lire le soir !

L'antre de Gargas est une bonne vieille grotte dominant la vallée de la Neste. Elle est touristiquement connue depuis des siècles si l'on en juge par les nombreuses traces noires que les torches ont laissées sur les parois.

Géologiquement creusées par le cours d'eau sur trois étages, ses galeries et ses salles conservent de belles concrétions et de grandes stalagmites. Ses oubliettes ont fourni au Museum de Paris des carcasses entières de la faune préhistorique, et l'une d'elles cache une mystérieuse pierre de couleur noire qui pourrait bien avoir été un autel de sacrifices.

Sur les parois, cent cinquante empreintes de mains droites et gauches sont plaquées en positif (enduites de peinture) ou en négatif (entourées de peinture). L'abondance de ses signes est un autre

mystère de cette caverne. Partout aussi on trouve, gravées dans la pierre, les marques de bandits et de victimes de tous les conflits religieux ou politiques qui secouèrent la région.

Il y a deux siècles à peine vécu dans cette grotte un véritable monstre anthropophage et il ne s'agit pas d'une légende.

Pendant des années, Biais Ferrage avait été un ouvrier maçon habile et tranquille, puis il se retira dans les collines en emportant des vivres et une escopette. Un jour, des pasteurs retrouvèrent le corps affreusement déchiqueté d'une bergère du village. On la crut victime de l'attaque d'un animal sauvage, car en cette époque de nombreux ours et loups vivaient encore dans les montagnes.

Ferrage se mit à voler et à piller les paysans. Il n'hésitait pas à faire usage de son arme et, malgré la petitesse de sa taille, avait la réputation de jouir d'une force herculéenne. On constata qu'après chacune de ses incursions dans les villages d'alentour, des personnes disparaissaient mystérieusement pour ne plus revenir. Cela dura longtemps et on commença à soupçonner l'ancien maçon.

Des bergers l'ayant vu se faufiler dans la grotte, n'osèrent aller y voir, mais les villageois se plaignirent à la prévôté. Il fallut une bande de sergents bien armés pour déloger l'ogre de sa tanière.

On retrouva sur place les restes d'une trentaine de ses victimes tant adultes qu'enfants. Ce loup humain les avait en partie dévorées.

Son procès eut lieu à Toulouse, et il fut décapité en 1782.

Insolite mais... risible !

Par bonheur l'insolite des cavernes n'est pas seulement présent dans des histoires aussi macabres que les précédentes. Certaines croyances de nos ancêtres (pas toujours lointains !) prêtent à sourire.

Dans l'Ille-et-Vilaine, une faille que l'on dit très longue s'étendrait de Langon jusqu'à la rive de la Vilaine. Aucun humain n'y a jamais pénétré. En revanche, des animaux qui tentèrent l'aventure n'ont jamais reparu, sauf les oies.

Si on force une oie blanche à entrer dans cette fente, elle sort par la rivière avec un plumage de corbeau. Au contraire une oie aux plumes sombres parvient à l'autre bout avec une robe immaculée...

Les canards qui avaient le malheur de se laisser porter par les eaux de la rivière Bonheur sous l'abîme de Bramabiau sortaient entièrement dépouillés de leurs plumes, enlevées par la violence du courant. Tandis qu'au gouffre de Proumeyssac (voir plus loin) les mêmes volatiles étaient retrouvés entièrement rôtis à cause du volcan qui (n' !) était (pas !) au fond.

Le 1^{er} novembre 1755 un violent séisme détruisit et incendia la ville de Lisbonne au Portugal, faisant des milliers de victimes. À quelques jours de cet événement, les eaux de la fontaine de Vaucluse prirent

une couleur rouge sang, et les habitants de la région en conclurent tout naturellement que la résurgence avait été teintée par les malheureux Portugais ayant péri à quelque... quinze cents kilomètres de là.

Cette coloration s'étant renouvelée plusieurs fois (sans qu'aucune catastrophe ne fût signalée) les savants furent mandés et s'aperçurent que les eaux étaient simplement saturées de terre rouge.

L'inconnue de la grotte

Il est peu de spectacle aussi curieux que la contemplation des murailles naturelles d'Evenos près de Toulon. Corrodées, déchiquetées, trouées par les pluies et les vents, l'imagination de chacun court le long de ces « grès de sainte Anne » et croit y voir mille visages différents aux orbites vides, mille masques grimaçants de joie ou de douleur, des gueules d'animaux fantastiques ou des monuments façonnés pour des fantômes.

Dans les gorges du Destel, au-dessus des vestiges d'un village celte, l'entrée d'une grotte abrite une grande stalagmite gisant sur une épaisse couche de cendre. D'un diamètre supérieur à deux mètres, elle est gravée de nombreux signes, en majorité des croix de toute forme parfois remaniées ou surchargées au cours des temps.

Au début du XVIII^e siècle et comme par enchantement, une femme sortit de cette grotte et se rendit à la messe dominicale qu'elle écouta agenouillée devant le portail ouvert. Ses vêtements étaient simples, pauvres même, et son visage masqué d'un long voile noir lui tombant sur les épaules.

Chaque dimanche elle paraissait dès l'appel des cloches et se prosternait à la même place, n'entrant jamais dans l'église quel que soit le temps. Le service divin terminé, elle regagnait sa grotte à pas lents.

Les villageois intrigués tentèrent bien d'engager la conversation, mais elle ne répondit jamais que par des mouvements de tête ou des signes de la main.

Puis ils s'accoutumèrent à sa présence. Quelques curieux vinrent jeter un coup d'œil à l'entrée de la caverne et la virent s'alimentant de racines et de baies. Émus, plusieurs d'entre eux lui apportèrent de temps en temps quelques vivres.

Pendant trente longues années, l'inconnue de la grotte fit les frais des conversations et des commérages du village et même des alentours. En pure perte. Un beau jour elle disparut aussi soudainement qu'elle était venue.

Jamais on ne sut qui elle était ni d'où elle venait ni où elle était partie. Les historiens eux non plus ne sont pas parvenus à éclaircir ce mystère !

Une ville bien étrange

Pour conclure ce chapitre voici l'affirmation la plus insolite que l'on ait jamais entendue. Le sous-sol de Paris renferme les cavités les plus considérables du monde ! Et c'est vrai ! Si l'on additionne les salles et les galeries qui courent sous la ville, on trouve le total effarant de trois cents kilomètres sans compter les actuels étages de parkings et de galeries marchandes souterrains.

Depuis les Romains ce sous-sol a été exploité au cours des siècles pour ses carrières et ses plâtrières.

D'immenses salles que l'on essaie de combler depuis des centaines d'années sont traversées par les piliers supportant les fondations des immeubles « d'en haut ». Des galeries s'étirent interminablement sur trois ou quatre étages.

Les plus connues d'entre elles, parce qu'elles sont visitables, aboutissent à la place Denfert-Rochereau et ont été baptisées catacombes. Depuis 1781 on y a accumulé le surplus de divers cimetières parisiens. Les restes de six siècles de squelettes venant du charnier des Innocents aux anciennes halles sont étagés au long de ces galeries. En ce royaume de la mort, les seuls êtres vivants sont représentés par la faune habituelle des vraies cavernes, pauvres bestioles aveugles et à moitié inertes.

Durant la dernière guerre un des postes de commandement de la Résistance était camouflé ici. Il voisinait avec les confortables abris installés un peu partout dans Paris par les Allemands particulièrement dans les nombreux souterrains sillonnant le sous-sol du jardin du Luxembourg.

Dans le passé vivaient réfugiés dans cette ville d'« en bas » des clochards, des bandits et autres contrebandiers passant des marchandises sans payer les taxes prélevées aux portes de la capitale.

Comme les grottes et les gouffres de province, les cavités de Paris avaient leurs propres légendes.

La plus ancienne raconte que le géant Isoré, ne mesurant pas moins de cinquante mètres de hauteur (!), était venu pour combattre les Parisiens. Il fut tué par Guillaume Fierebrace au Moyen Âge. Ses restes furent ensevelis en un souterrain sous une rue qui rappelle encore aujourd'hui son nom : la rue de la Tombe-Issoire.

Les cavités hébergèrent également de vrais et de faux fantômes ainsi que des démons. Ces derniers s'amusaient à terroriser particulièrement les habitants des environs du jardin du Luxembourg où existait, il y a longtemps, le château de Valvert. On raconte que des moines, convoitant ce domaine, auraient organisé ces mises en scène diaboliques afin de faire fuir les habitants. Quoi qu'il en soit, il en est resté une locution encore usitée de nos jours : envoyer la personne que

l'on n'aime pas « au diable Vauvert ».

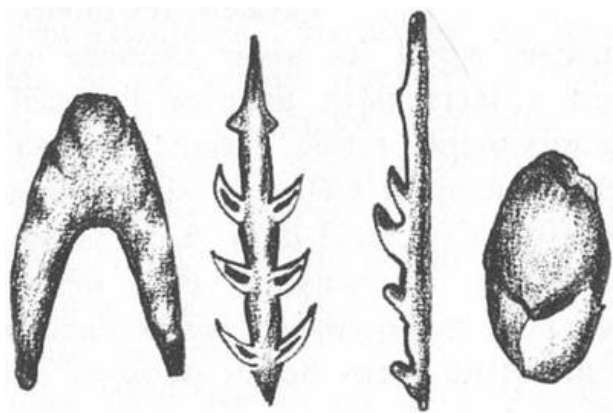
Quant aux fantômes, ils avaient la malencontreuse habitude de rosser et de... dévaliser ceux qui venaient troubler leur quiétude.

Sous la butte Montmartre un véritable spectacle de revenants fut monté en 1730 par un nommé La Fosse. Il entraînait les gentils nobles et les bons bourgeois sous terre et leur faisait apparaître un cortège de fantômes et de diables hurlants qui laissaient les spectateurs très impressionnés, paraît-il. Il faut croire que certains ne furent pas tellement contents car La Fosse, le bien nommé, fut envoyé en prison.

Les charretiers, cochers et chevaux de Paris craignaient particulièrement le gouffre Vassan qui les attirait irrésistiblement et les... avalait.

N'est-il pas curieux de constater qu'à notre époque des milliers de voitures sont également avalées par la gueule des parkings souterrains et que les grandes villes construisent de plus en plus d'ouvrages en sous-sol ?

Les nations ont depuis longtemps dressé la liste et les plans de leurs cavités souterraines. Certainement pas uniquement à des fins touristiques. Retournera-t-on un jour à l'âge des cavernes ?



Mélusine



’ÉTAIT une bien malheureuse aventure que vivait ce jour le chevalier Raimondin. Parti pour la chasse de grand matin avec son oncle, très grand et très puissant seigneur, en compagnie de quelques nobliaux ils avaient poursuivi un magnifique sanglier. Plus habiles cavaliers que les autres, les deux parents s’étaient retrouvés seuls face au cochon sauvage. Après lui avoir décoché une flèche, l’oncle mit pied à terre pour achever l’animal à coups d’épée, malheureusement, rendu furieux par sa blessure, celui-ci chargea et, dans la mêlée, le chevalier en voulant porter secours enfonça sa lance dans le corps de son oncle dont il était l’héritier. Sa situation était désespérée ; les envieux et les jaloux ne manqueraient pas de l’accuser d’avoir favorisé sa fortune. Tout à ces noires pensées, il errait par l’immense forêt dans laquelle il n’arrivait même plus à s’orienter. La tristesse de son cœur n’avait d’égale que la soif de son corps. Remplissant la sombre verdure de fantômes blafards, la lune s’était levée depuis longtemps dans le ciel, lorsque les pas de son cheval dont il avait laissé tomber les rênes le conduisirent au bord d’un petit miroir d’eau dans lequel se mirait une forme féminine.

Mais était-ce une femme ?

Raimondin crut rêver. De longs cheveux d’or et de soie encadraient un visage de madone, la peau transparente des mains qui maniaient un peigne d’or, brillait sous l’astre de la nuit. Sa voix de cristal égrenait une mélodie lancinante et ses longs habits étaient cousus de fils d’argent.

Le chevalier oublia sa douleur et sa soif et, mettant pied à terre, vint s’asseoir au côté de la merveilleuse apparition. Cela se passait, il y a fort longtemps, du côté de Sassenage dans l’Isère.

Là se trouve ce qu'il est convenu d'appeler l'une des merveilles du Dauphiné : les Cuves de Sassenage.

Entourées de cascates pouvant se muer en torrents furieux, les grottes, à l'ombre desquelles elles s'abritent, s'ouvrent dans le mont de Barcpugnet à côté des ruines d'un château. La caverne supérieure rejoint sa voisine par la Galerie des Enfers le long de laquelle une onde bouillonne et se pulvérise en millions de gouttes sur les pierres.

Ce lieu était la retraite de quatre fées : la mère et ses trois filles et, pour savoir qui elles étaient, il nous faut remonter bien en arrière dans le temps ; bien avant l'histoire de Raimondin, car les fées ne comptent pas comme nous en heures ou en années !

La plus âgée était la fée Pressine et vous serez peut-être surpris d'apprendre qu'elle avait dans sa jeunesse épousé un roi d'Écosse, après l'avoir rencontré exactement dans les mêmes circonstances que Raimondin, son apparition ; la mort de l'oncle mise à part.

Pendant que le roi était parti en guerre contre l'un de ses nombreux ennemis, la reine Pressine avait donné le jour, par magie, à trois petites jumelles. Lorsqu'il revint victorieux au château, le roi entra dans une violente fureur à la vue de ces trois filles qui ne lui ressemblaient en aucun trait... fureur d'autant plus grande qu'il désirait avant tout un héritier pour son royaume.

Blessée dans son amour-propre de fée comme dans son instinct maternel, Pressine prit ses enfants dans ses bras et disparut dans un nuage non sans avoir promis à son coléreux époux de revenir pour se venger cruellement.

C'est dans les grottes de Sassenage que les trois petites fées grandirent. Souvent elles se baignaient dans l'eau transparente des cuves et, du village, on pouvait entendre les rires cristallins qui accompagnaient leurs ébats aquatiques. Souvent elles se promenaient la nuit par monts et par vaux, en semant derrière elles des pierres précieuses qu'elles conservaient dans leurs petits tabliers repliés.

Mais leur vie n'était pas toujours rose. Le désir de vengeance de leur mère était si grand qu'elle le faisait partager à ses enfants. Assise le soir sur la terrasse de la grotte dominant la vallée, elle n'arrêtait pas de pleurnicher et de gémir à tel point que la plus aimante et aussi la plus belle des jumelles conçut un jour, avec la complicité de ses sœurs, le projet de venger l'honneur maternel.

Faisant appel aux pouvoirs surnaturels dont elles avaient hérité, elles prirent le chemin de l'Écosse, s'emparèrent du roi qu'elles enfermèrent dans le flanc d'une montagne et détruisirent son château.

De retour à la grotte familiale elles jetèrent aux pieds de leur mère le trésor royal rutilant de pierreries et d'or ; preuve du traitement sans

piété infligé à leur horrible beau-père. À sa vue, Pressine dont le caractère était versatile et qui mijotait sans doute des projets plus venimeux encore, se mit dans une grande colère et punit ses filles d'une façon exemplaire. L'une fut condamnée à vivre dans les grottes, l'autre dans un château et quant à Mélusine qui était l'instigatrice du complot, sans égard pour son acte dicté par l'amour filial, sa mère lui dit :

— Tout en conservant tes pouvoirs, tu deviendras une femme comme les autres sauf le samedi de chaque semaine où le bas de ton corps jusqu'au nombril sera transformé en serpent : garde-toi bien que quiconque te voie ce jour-là car ce serait un grand malheur. Celui que tu épouseras fondera une puissante famille et, grâce à toi, régnera sur de nombreux lieux. Chaque héritier de cette lignée connaîtra l'instant de sa mort car trois jours avant, tu apparaîtras sur les tours du château en poussant de grands cris. Va-t'en, ainsi ta vie sera-t-elle désormais liée !

Et Mélusine s'en alla suivre son destin.

Après avoir cheminé de longues années, elle trouva le chevalier Raimondin assis à ses genoux au clair de lune. Il était triste et beau, il lui racontait son malheur et Mélusine pressentit dans son cœur de fée qu'il était l' élu de la prédiction de sa mère. Elle le consola et le persuada que la mort de son parent était accidentelle et que le trou de lance était, en fait, un coup de défense de sanglier, ce dont elle pouvait témoigner.

Ébloui, autant par sa beauté que par son astuce, Raimondin fit monter Mélusine en croupe de son coursier qui, miraculeusement, en quelques centaines de pas, sortit de la forêt inextricable juste en vue du château qui était devenu, en quelques paroles, la propriété du chevalier.

On inhuma l'oncle accidenté et l'on célébra à quelque temps de là l'union de Raimondin et d'une fée vêtue de blanc ; il est vrai qu'en cette époque le blanc était aussi couleur de deuil !

Le chevalier ne tarda pas à s'apercevoir que son mariage était réussi car, au maintien d'une princesse, sa femme alliait la prudence et la finesse d'un diplomate. Ainsi lors du partage des biens de l'oncle, il ne réclama modestement, sur la suggestion de Mélusine, qu'une terre de la grandeur d'une peau de cerf ! cela à la grande satisfaction des autres seigneurs qui déchantèrent lorsque, s'emparant de la petite peau, Mélusine la découpa en fines bandelettes qu'elle assembla l'une à la suite de l'autre. La peau de cerf délimitait à présent un vaste domaine et Raimondin devenait, grâce au subterfuge de son épouse, un véritable petit roi !

Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants : exactement dix. La tradition rapporte que certains étaient anormalement constitués ;

ainsi l'un naquit avec trois yeux tandis qu'un autre n'en possédait qu'un, comme un cyclope. Gui, l'aîné avait les yeux de teintes différentes et des oreilles d'un gabarit impressionnant, quant à Geoffroy, le sixième, il avait des canines de loups et était affecté d'une jalousie malade et d'instincts tellement féroces qu'il mit le feu à l'abbaye de Maillezais, dans laquelle son frère Froidmont fut brûlé vif en même temps qu'une centaine de moines ; plus tard il devint tristement célèbre sous le nom de Geoffroy Grand Dent en massacrant une infinité d'infidèles durant les Croisades.

Mélusine avait fait promettre sous serment à Raimondin, à présent comte, qu'il ne chercherait jamais à percer le secret de ses absences. Cela ne lui plaisait qu'à moitié, mais il en retirait chaque fois un grand profit. À chaque voyage qui ne durait jamais plus d'un jour ou plutôt d'une nuit, son domaine s'agrandissait d'un château, d'un couvent ou d'une place forte bâtie en le même laps de temps record ! Cela tenait évidemment du prodige et les courtisans envieux ne manquaient pas d'en faire des gorges chaudes. Ils glissaient presque ouvertement au cours de leurs conversations des allusions déplaisantes sur certains marchés diaboliques qu'aurait passés le comte.

Peu à peu ces propos firent leur chemin dans son esprit et il finit par surveiller plus étroitement sa femme.

Par-dessus tout, les absences régulières de chaque samedi l'intriguaient au plus haut degré. Ce jour-là, sous prétexte de prendre un bain, Mélusine se retirait au fond d'un souterrain du château dès le petit matin et n'en sortait qu'après minuit sonné. Malgré sa promesse et la condition élevée qu'il devait à son épouse, Raimondin descendit donc un samedi dans les dédales souterrains du château, mais il eut beau pousser la lourde porte de la cave où Mélusine avait la coutume de s'enfermer. Collant une oreille indiscreète contre le bois rugueux il entendit un grand bruit d'eau ; c'était donc vrai qu'elle prenait un bain, il était presque rassuré mais la curiosité l'emportant il voulut voir. Sortant la dague qu'il portait au côté, il perça avec difficulté un trou dans les planches et parvint à glisser un regard à l'intérieur.

La vision qu'il eut alors le paralysa d'épouvante. Dans une grande piscine de marbre s'ébattait une Mélusine dont le corps se terminait en une longue queue écailleuse remuant l'eau autour d'elle avec une violence inouïe ! C'en était trop, il remonta au château le cœur empli de noirs desseins !

Évidemment la fée avait instinctivement deviné la présence de son humain de mari. Tout était perdu à présent et la fatale prédiction de sa mère devait s'accomplir dans son intégrité, malgré l'amour qu'elle portait à Raimondin et à sa famille. Rejoignant le comte, elle lui reprocha sa félonie en termes amers, lui rappela que, grâce à elle, il avait fondé la puissante maison des Lusignan, mais que celle-ci irait

désormais vers un fatal destin :

*Vouvant, Mervant, Lusignan
Iront chaque an en dévalant.
Châtelailлон, ville de grand renom
S'en ira chaque année d'un sillon
Pouzauges, Tiffauges, Châteaumur et Vouvant
Iront par, je le jure, d'une pierre en périssant !*

Après ces terribles et prophétiques paroles destinées aux domaines qu'elle-même avait bâtis magiquement, les bras de Mélusine se transformèrent lentement en ailes veloutées et noires comme celles d'une chauve-souris, puis elle s'envola par la plus haute fenêtre de la plus grande tour du château.

*

Tout nous fait croire que Mélusine revint vivre dans les grottes de Sassenage qui étaient en quelque sorte sa caverne natale. Il se passe d'ailleurs des choses qui ne peuvent être que le résultat de sa présence.

D'abord les cuves que les paysans viennent vérifier chaque année le jour de l'Épiphanie. Le niveau d'eau de l'une indique si la récolte de blé sera bonne, tandis que l'autre donne des indications sur les vendanges.

Ensuite les petites pierres semées par Mélusine qui ont fait appeler l'endroit le « Préciosier de Sassenage ». Elles ont la propriété de guérir les maux d'yeux, de les éclaircir et d'en enlever tout corps étranger.

Dans le village on vous parlera également des battements d'ailes et des rires que l'on entend encore dans les grottes. Que dire de l'eau des Cuves qui guérissent les plus opiniâtres maladies de peau !

Chaque fois qu'un Lusignan devait passer de vie à trépas, Mélusine fut exacte au rendez-vous trois jours avant... jetant, du haut des tours, des cris qui transperçaient le cœur de ceux qui les entendaient !

Ne pensez surtout pas que tout cela soit faux et qu'il s'agisse uniquement de légendes !

Les chartes du Moyen Âge font état de Mélusine ainsi que de nombreux ouvrages écrits depuis 1185... et puis, si elle n'avait pas existé, pourquoi les seigneurs de Lusignan la porteraient-ils fièrement sur le blason gravé au fronton du porche de leur château ?

Depuis l'an mille où normalement devraient se situer ces événements, la réputation légendaire de Mélusine a largement dépassé les frontières de Lusignan en Poitou ou de Sassenage en Dauphiné. Un peu partout, aux quatre points cardinaux, on trouve sa trace dans les

traditions locales et son mystérieux rayonnement est toujours présent.

À Lusignan on fabrique des gâteaux en forme de Mélusine. De la Bretagne au Rouergue et de la Provence aux Pyrénées son effigie de femme serpente est gravée dans la pierre ; une rue lui est même dédiée à Moustiers-Sainte-Marie !

Ligny-en-Barrois, dans la Meuse pourtant lointaine du Poitou, conservait sur le porche, dans les chambres et même dans la chapelle de son château, des représentations peintes et sculptées de la demoiselle vue sous toutes les coutures.

Cette fée fut certainement l'un des grands bâtisseurs du Moyen Âge tant on lui prête de constructions diverses. Le château de Salbart, élevé en trois nuits, n'a cependant pas été terminé. La fée fut surprise par le lever du soleil. Dans le champ Arnould à Vouillé, près de l'endroit où Clovis défit l'armée des Goths en l'an 507, on peut encore voir des pierres abandonnées manquant à la construction. Sous le donjon de ce domaine, elle s'était ménagé une retraite connue sous le nom de grotte de Mère Lusine.

L'une de ses œuvres magiques, l'église de Verruyes, se bâtissait par la volonté des habitants en dehors de la cité. Mécontente, l'architecte serpentine venait prendre les pierres chaque soir et faisait sa construction personnelle à l'intérieur du village. Elle prit évidemment les maçons de vitesse et le sanctuaire fut presque achevé en quelques nuitées. Il y manquait une ouverture du clocher. Lorsque les ouvriers tentèrent à plusieurs reprises de la mettre en place, cette fenêtre s'écroulait dès la nuit suivante.

Ayant l'habitude d'emporter les pierres dans son tablier, tout en volant bien sûr, il arrivait que le tissu cédât sous le poids. Un accident de ce genre forma la butte de Mélusine, chaos de pierres qui peut se voir à Cussais où elle construisait l'église.

Les malédictions que la fée avait proférées en s'envolant lorsque Raimondin l'eut surprise, se réalisèrent... tôt ou tard !

Montmélian en Charente fut détruite par les flots. Châtelailhon et son château aux quatorze tours s'en alla pierre par pierre, ruiné par les guerres et les assauts furieux des vagues. Du château de Marmande, il reste une tour en ruine. À l'origine autant de marches que de jours dans l'année permettaient d'atteindre son sommet. C'était d'ailleurs un passe-temps favori de la fée que de grimper pour ensuite faire un petit tour aérien.

En revanche, certaines des constructions qui lui étaient attribuées subsistent, comme la flèche du clocher de Notre-Dame de Niort ou la tour du donjon de la ville de Fougères. Il est vrai qu'elles ne furent pas comprises dans la malédiction. Pourtant la tour de Vouvant existe toujours et il reste des vestiges du château de Mervant. Pouzauges est toujours debout avec la fameuse tour d'où Gille de Rais, le vrai Barbe-

Bleue, précipitait ses victimes dans le vide.

Dans le hameau de Saint-Philbert en Vendée, une légende affirme que certains enfants surnaturels de Mélusine passaient leur existence dans la grotte des Farfadets. De temps en temps, ils quittaient ce lieu humide et malsain pour aller se réconforter, assis sur des pierres autour de l'âtre d'une ferme proche. Les paysans, pas très contents de ce voisinage, chauffèrent un jour les pierres et, après s'être échaudés, les enfants s'enfuirent en beuglant dans la campagne :

— Cul brûlé, cul rôti, cul brûlé !

La présence de Mélusine se manifeste encore en différents endroits. Dans la grotte de Corde en Provence la couleuvre-fée fait encore des siennes.

À Sarzeau dans le Morbihan, les souterrains du vieux château sont parcourus certaines nuits par elle, et à Bécéleuf les ruines du château construit par les seigneurs de Parthenay sur une ancienne demeure de Mélusine ont suscité sa jalousie. Aussi vient-elle de temps en temps se réfugier dans une caverne dominant le roc de Cervelle. Du haut de ce belvédère, elle pousse de grands cris et ensorcelle les malheureux passants, leur faisant perdre le sens de l'orientation ; ils tournent en rond ou rebroussement chemin contre leur volonté.

À Dole dans le Jura, Mélusine assistait à la messe dominicale accompagnée de deux loups qui étaient ses gardes du corps.

Il est probable que, pour trouver la base de la légende dorée de cette fée, il faudrait se pencher sur la mythologique Lucina, autre nom de Junon, déesse romaine !

En conclusion on prétend que dans certaines églises du bas Poitou, de vieilles personnes ajoutent encore aujourd'hui, aux litanies des saints habituellement récitées :

« Sainte Mélusine, priez pour nous ! »



La découverte de Lascaux



Si le flair et le savoir de certains spéléologues jouent un rôle prépondérant dans la découverte des cavités souterraines, il ne faudrait cependant pas négliger le facteur chance car, en fait, un grand nombre de grottes ont été l'objet de découvertes ou de retrouvailles fortuites. Parmi ces dernières il convient de classer les cavernes habitées ou visitées par nos ancêtres de la préhistoire, obstruées ensuite par l'action des siècles et des éléments. Les autres, le hasard faisant bien les choses, furent la récompense imprévisible de travaux entrepris par l'homme ou la conséquence d'un accident anodin.

Les exemples abondent : ainsi la grotte de Presque dans le Lot, véritable petit écrin de concrétions, a été trouvée lors du percement de la route de Cahors en 1825. L'homme de Cro-Magnon dormirait sans doute encore dans sa sépulture si le chemin de fer n'avait traversé la métropole mondiale de la préhistoire des Eyzies-de-Tayac en Dordogne, et c'est la construction d'une gare qui mit au jour l'importante grotte de la Vache dans l'Hérault.

Combien de trouvailles ne doit-on pas à quelque brebis égarée, comme celle dont la chute dans une faille permit au berger Paris d'accéder au trésor qui devait lui coûter la vie à Rennes-le-Château dans l'Aude ? En revanche, c'est en poursuivant un renard qu'un autre gardien de moutons pénétra le premier dans la grotte de Dargilan en Lozère !

Un de ces hasards heureux favorisa la découverte de Lascaux, la plus belle grotte à peintures préhistoriques de France, sinon du monde, par quelques jeunes gens.

La première manche de la Seconde Guerre mondiale venait de se

terminer par une victoire allemande qui déchirait le pays de France en deux zones. Dans la partie non occupée où vivaient encore de nombreux réfugiés errant misérablement par les routes, et plus précisément en bordure du Sarladais, quatre copains de quinze à dix-sept ans habitant la commune de Montignac arpentaient les bois de Lascaux en compagnie d'un petit chien. Tout à son affaire Robot, en bon petit fox qu'il était, humait l'air de toute sa truffe et ne laissait passer aucun taillis sans l'explorer.

En cette après-midi ensoleillée du vendredi 12 septembre 1940, Simon Couencas oubliait son état de petit Parisien exilé. Les autres adolescents étaient originaires de ce pays privilégié des bords de la Vézère où chaque pas est une leçon de chose préhistorique ; leur ancien instituteur, très au fait de la question, avait d'ailleurs rebattu leurs oreilles durant des années de ces choses, si bien que tout écolier de la région se sentait une âme de découvreur de grotte ! C'était tellement vrai que l'on partait rarement en promenade sans emporter une lampe de poche mais, bien sûr, la théorie est loin de la pratique et l'on ne trouve pas une caverne derrière chaque rocher !

Robot, les oreilles dressées et la queue frétilante, était entré dans une masse de rocailles et ses amis avaient dépassé l'endroit lorsque de petits cris plaintifs leur firent rebrousser chemin. Au milieu de la verdure et parmi les pierres s'ouvrait une brèche dans laquelle le petit fox avait disparu. Dans l'étroite faille se voyait une cheminée où s'insinua le maître de Robot, la tête la première. Après quelques mètres d'un parcours difficile, Marcel Ravidat se retrouva sur pieds ; allumant sa lampe il chuta presque aussitôt sur un éboulis puis jetant un coup d'œil autour de lui, après s'être redressé, constata qu'il se trouvait dans une caverne. Revenant à la cheminée il héla ses copains. Jacques Marsal, Georges Agnel et le Parisien se glissèrent à leur tour dans l'orifice large seulement de quelques mains. Enfin réunis dans l'humide obscurité, les quatre compagnons hasardèrent une exploration à la lueur pâle et sautillante de la lampe qui n'était pas en très bon état.

Après avoir traversé une salle, ils abordèrent une galerie étroite ; pour mieux mesurer sa hauteur la lampe fut élevée, c'est alors que se détachèrent quelques lignes colorées dessinées sur la paroi.

Surpris, nos amis inspectèrent celle-ci d'un peu plus près et découvrirent, l'une après l'autre, des figurations d'animaux, certaines si amples que le faisceau lumineux ne pouvait les embrasser en entier. Ils n'en étaient pas tout à fait certains mais ils venaient, semblait-il, de contempler des peintures préhistoriques et à cette idée poussèrent des hourras enthousiastes qui réveillèrent la caverne assoupie depuis des millénaires.

Mais l'éclairage faiblissait ; on prit Robot dans les bras et à la sortie

on se jura de ne souffler mot à personne de la découverte et de revenir dès le lendemain avec un meilleur matériel.

Le samedi, après une nuit agitée de rêves de captures de mammoths au lasso, l'exploration reprit et, sous les pinceaux conjugués des lampes, défilèrent des merveilles. Aurochs, cerfs, bisons et chevaux de toutes couleurs ornaient les parois blafardes, tandis qu'au plafond trônaient quatre immenses taureaux et que, dans une galerie, s'étalait la première bande dessinée du monde montrant un humain culbuté par le bison qu'il venait de blesser. Désormais, ils ne doutèrent plus de leur exceptionnelle trouvaille et reprirent le chemin du village, les yeux encore pleins d'une sarabande d'images.

Après un dimanche maussade, les jeunes gens allèrent conter leur aventure à Monsieur Léon Laval. L'instituteur, à qui une longue expérience avait appris à se méfier des enthousiasmes juvéniles, dépêcha sur place un ancien élève doué pour le dessin qui rapporta quelques relevés. Ceux-ci eurent le don de balayer les préjugés du maître d'école et il décida d'accompagner ce jeune monde sur les lieux. Après avoir tiqué sur l'exiguïté de l'entrée, Monsieur Laval se laissa glisser dans le trou et ce qu'il entrevit chassa immédiatement ses derniers doutes.

Ayant donné des consignes à ses anciens élèves pour que l'endroit soit gardé toute la journée, il retrouva des jambes de vingt ans pour rejoindre Montignac et fit avertir le grand spécialiste de l'art préhistorique, l'abbé Breuil, qui se trouvait justement à cette époque à Brive-la-Gaillarde.

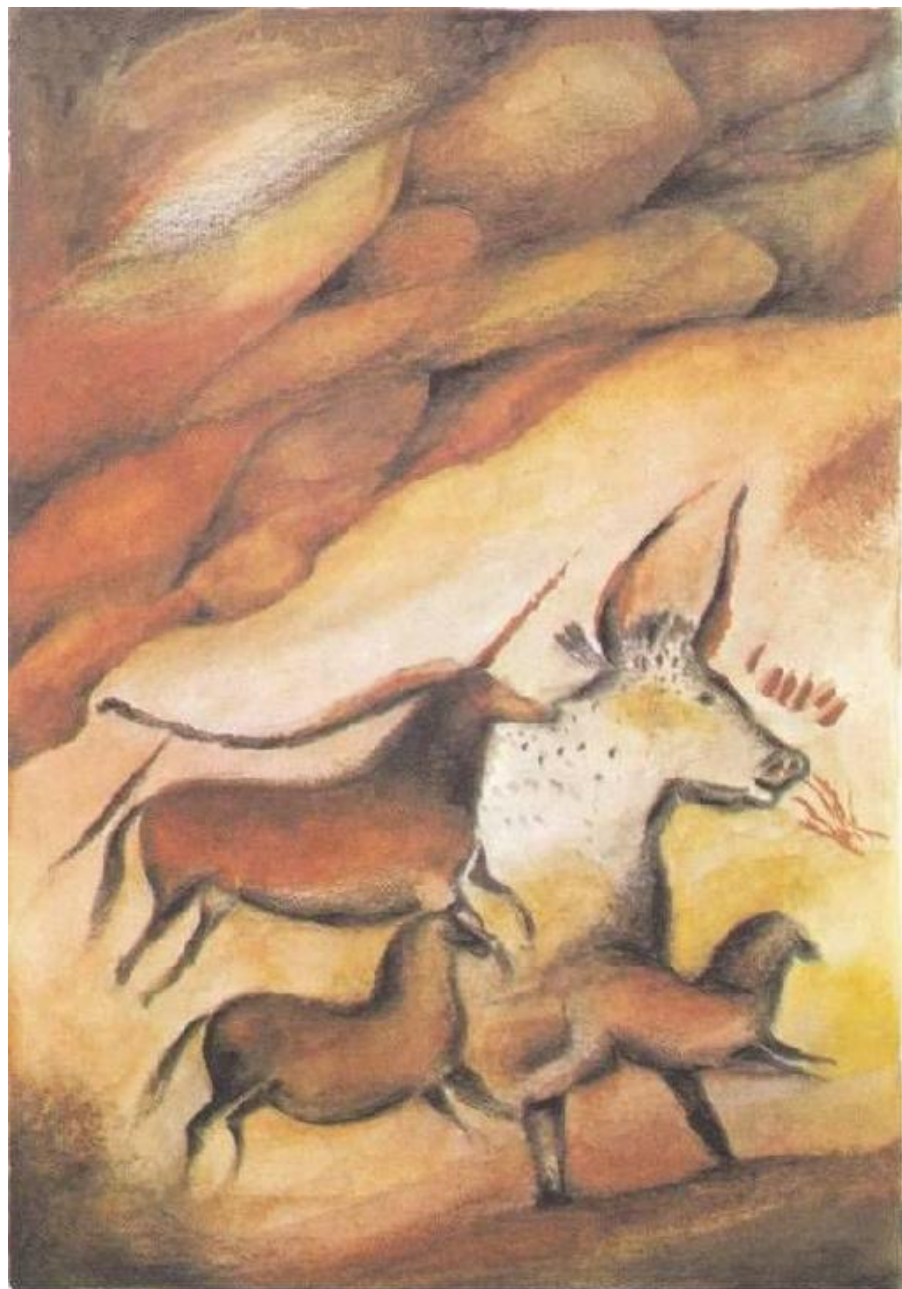
Cinq jours plus tard, celui-ci pénétrait dans la grotte avec d'autres savants. Ce fut un enchantement, l'abbé s'écria :

— C'est la chapelle Sixtine de la préhistoire !

Le plus beau musée de l'art paléolithique venait de recevoir sa consécration !

À propos des artistes qui composèrent les fresques pariétales de Lascaux, le professeur Leroi-Gourhan a écrit : « Beaucoup d'illusions tombent ; illusion sur la simplicité de ces hommes, illusions sur la naïveté de leurs figures ». Grâce à la découverte de quatre jeunes gens, le vrai visage de nos lointains ancêtres a donc surgi de l'ombre ; c'est un visage humain et non un faciès bestial ou sauvage et ce sont des mains d'artistes habiles qui ont peint ces fresques magiques il y a quinze mille années !

En terminant il faudrait peut-être rendre un petit hommage à Robot qui... on l'espère... a eu droit à quelques sucres supplémentaires... malgré le début des restrictions qui déjà se faisaient sentir !



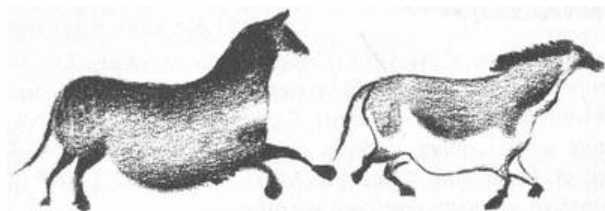
— C'est la chapelle Sixtine de la préhistoire !

Classée par les Monuments historiques, Lascaux vit défiler peu après la Libération, des centaines de milliers de visiteurs tant français qu'étrangers. Cet engouement ajouté à un éclairage trop généreux eurent des résultats désastreux sur les fresques. Dès 1950, les couleurs pâlirent et des algues vertes microscopiques, sans doute causées par l'humidité respiratoire des trop nombreux touristes, commencèrent à envahir les parois. Le désastre s'aggravant, on ferma la grotte en avril 1963.

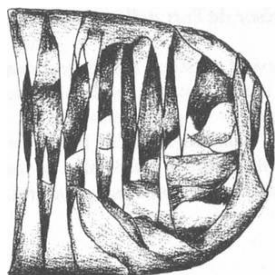
Depuis, des savants mènent la guerre contre les algues et les bactéries qui les nourrissent et après de nombreux traitements, entre autres aux antibiotiques et au formol, il semble que la sauvegarde du trésor de l'art préhistorique soit en bonne voie.

En attendant, les visiteurs peuvent assister à des projections dans un centre d'information, mais il est peu probable que Lascaux ouvre à nouveau ses portes au grand public.

Entre-temps il est question de construire sur les lieux une grotte factice. Cela permettrait de restituer les dessins et les fresques sous forme de photographies dans leur cadre naturel.



Les trois Robinson des cavernes



ANIEL de Foë a fait rêver toutes les générations d'adolescents (et d'adultes !) depuis la relation des aventures du matelot écossais Selkirk, mieux connu sous le nom de Robinson Crusoé. On pourrait en dire autant des voyages imaginaires de Jules Verne. De ces rêves à la réalité il n'y eut qu'un pas franchi par trois jeunes gens durant les mois d'été 1912. Comme chaque année, le comte Henri Begouen et sa famille passaient de radieuses vacances à Montesquieu-Avantès dans l'Ariège. Depuis toujours, le comte avait la passion de la préhistoire, virus reçu de son père et retransmis à ses fils Max, Jacques et Louis qu'il emmenait souvent dans ses expéditions.

Après avoir visité la plupart des cavernes environnantes, la trouvaille de beaux vestiges dans la grotte d'Enlène, la plus proche de leur village, lui causa des démêlés avec le propriétaire des lieux qui lui en interdit l'entrée. Dans le passé cette cavité avait été souvent fouillée, et la mise à jour de nombreux ossements humains avait fait dire à quelques savants qu'elle était autrefois fréquentée par des cannibales ! C'est donc en tentant de trouver une autre issue aux galeries creusées sous le Tuc d'Audoubert par la rivière Volp qu'eut lieu la découverte non seulement de salles aux magnifiques concrétions, mais encore de gravures, peintures et modelages uniques dans l'histoire des Magdaléniens ayant vécu en ce lieu quelque dix mille années avant l'ère chrétienne !

De fentes en fissures, le père et ses fils suivirent une faille qui se transforma en une longue galerie aboutissant au bord d'un lac. De notre temps, il eût sans doute suffi de se rendre au supermarché le plus proche pour acquérir un canot gonflable, mais on était au début de ce siècle. Avec un brin de débrouillardise, quelques caisses et des bidons à pétrole vides, une embarcation fut improvisée et... vogua la

galère sur le petit lac souterrain, vaguement éclairé par un fanal à acétylène. Seuls les clapotis de l'eau troublaient le grand silence oppressant. Au-dessus de leurs têtes pointaient des centaines de stalactites comme un champ de bambous qui eût été planté à l'envers !

Au bout du lac surgit un mur de roc sous lequel l'eau s'évanouissait ; les navigateurs se muèrent en acrobates. Au faite de la paroi un petit couloir livra au bout de son passage une salle aux concrétions tellement pures que le comte s'écria, émerveillé : « On dirait une chambre nuptiale. »

— Soyez prudents, recommanda-t-il à ses fils, regardez où vous posez les pieds afin de ne pas détruire ou déplacer les vestiges pouvant exister.

Ce conseil est devenu une règle fondamentale des expéditions spéléologiques, car il permet l'étude sur place des restes de civilisations disparues.

À peine avait-il prononcé ces paroles que, du rayon de la lampe, se détachèrent sur les parois des gravures.

— Des rennes... un cheval... un bison... ponctuèrent, en pointant le doigt, les voix des jeunes gens excités par la découverte.

— ... 1701... 1662... !

Devant ces deux dates écrites au charbon de bois, l'enthousiasme des explorateurs juvéniles s'éteignit quelque peu et, n'ayant aperçu rien d'autre qu'un petit couloir ne semblant mener nulle part, le groupe prit le chemin du retour, fatigué et un tantinet penaud... !

C'est vrai qu'ils n'étaient pas les premiers à avoir parcouru les lieux, à côté des dates le comte avait relevé une signature qui s'avéra être celle d'un ancien curé de Montesquieu.

Décidés à poursuivre leur travail malgré cette déception, les jeunes Begouen revinrent à la grotte dont la fraîcheur accueillante était une bénédiction en cette année de canicule. Ils effectuèrent des relevés et poussèrent plus avant dans la galerie fermée par un rideau stalagmitique. Une fois brisé, celui-ci dévoila une ouverture juste assez grande pour livrer passage à un corps humain. Derrière, une salle les attendait. Cette fois ils pouvaient jubiler. Depuis les derniers occupants de l'âge de pierre, ils étaient les premiers à fouler avec émotion un sol inviolé depuis des millénaires... !

Quelques semaines plus tard, au bout d'efforts pénibles et... boueux, leur opiniâtreté était récompensée : deux bisons de plus de cinquante centimètres de long gisaient appuyés devant eux sur une pierre. Jamais ils n'avaient rien vu de pareil ! Ils alertèrent leur père qui, à l'heure du dîner, les suivit presque de mauvais gré.

Après avoir peiné, car il n'avait évidemment plus l'agilité de ses fils, le comte put contempler la trouvaille : façonnés à la main dans l'argile, les deux animaux dont les cornes se dressaient le regardaient

de leurs yeux immobiles. À côté, dans ce sanctuaire au plafond bas, des empreintes de pieds nus gravaient l'argile recouverte de calcite... les pieds des hommes qui étaient venus là... dix-sept mille ans plus tôt !

Ce dixième jour du mois d'octobre 1912 fut un jour faste pour la famille et pour la préhistoire, et ce ne fut pas sans émotion que le lendemain le comte envoya le télégramme apprenant au monde que « les Magdaléniens modelaient aussi l'argile ».

Tous les chercheurs qui se sont succédé maugréaient, suaient, se blessaient, s'embourbaient pour parvenir jusqu'aux bisons et aux empreintes de pas, mais ils repartaient avec la conscience d'avoir pu contempler une chose unique, comblant leur univers de savants.

Voilà une importante découverte à l'actif de nos Robinson souterrains de la grotte du Tuc d'Audoubert... mais ce ne fut pas la dernière. Nous l'avons dit, ils étaient gravement contaminés par le virus spéléologique... !

En juillet 1914, alors qu'à l'horizon la Première Guerre mondiale pointait ses canons, les Begouen reprirent leurs expéditions sous le ciel clair de l'Ariège. Ils avaient à présent leur petite idée sur le développement souterrain du cours de la rivière, aussi orientèrent-ils leurs recherches vers le Trou Souffleur. Cet aven (petit gouffre) présentait à sa base un orifice libérant un courant d'air (d'où son nom) indiquant une correspondance avec une cavité souterraine.

Pendant que la famille et les amis attendaient au-dehors, un des fils du comte, accompagné d'un ami nommé Camel, descendirent à la corde dans le puits profond d'une vingtaine de mètres et disparurent à leur vue.

Une demi-heure... une heure passèrent... Au bord de l'aven une sourde inquiétude s'emparait des cœurs. Mais personne ne surgit plus de l'aven et pour cause, après avoir rencontré de nombreuses galeries et salles inconnues, les jeunes gens, au bout de leur périple, étaient ressortis par la grotte d'Enlène.

Ils avaient donc découvert une nouvelle cavité à laquelle fut donné, d'un commun accord, le nom de grotte des Trois-Frères.

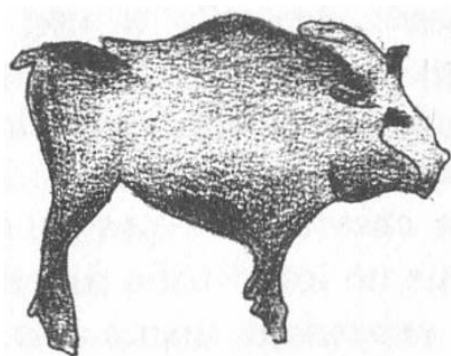
Hélas la guerre et son cortège de misères mirent momentanément fin aux joyeuses vacances et la reconnaissance de la nouvelle découverte ne put reprendre qu'en 1916, lors d'une permission commune des frères qui accomplissaient leur devoir patriotique. Ils purent à cette occasion en mesurer l'ampleur et l'importance scientifique. Sur les parois s'étaient des centaines de représentations d'animaux de toutes espèces sur lesquelles veillait le Grand Sorcier. Ce dessin qui a fait couler beaucoup d'encre venait prouver que les peintures et gravures pariétales ne résultaient pas du seul désir d'un ornement artistique, mais faisaient de certaines grottes les sanctuaires

de rites oubliés.

Ce Grand Sorcier est un humain revêtu d'une peau de cheval et ses mains sont des pattes d'ours ou de lion. Sa barbe semble faite de poils de bison, au milieu du visage est planté un bec d'aigle. Ses yeux paraissent être ceux d'une chouette et la tête est couronnée d'une ramure de cerf. Ce dessin, exécuté en couleurs rouge et noir, montre le personnage surpris par l'artiste au cours d'une danse, ainsi que le présenterait l'image d'un film arrêté subitement au cours d'une projection cinématographique.

Durant plusieurs années, le grand spécialiste des œuvres préhistoriques, l'abbé Breuil copia les dessins de la grotte des Trois-Frères. Pour ce faire, il devait ramper chaque jour durant cinquante mètres avec son matériel.

Lorsque l'on contemple avec plaisir les albums aux belles représentations qui furent édités grâce à ses travaux, il est bien difficile de se rendre compte des difficultés surmontées par celui qui passa sa vie au service d'un art dont le mystère n'est peut-être pas encore tout à fait élucidé !



Perdus au fond des gouffres



ERTAINS ont écrit que la spéléologie était de l'alpinisme à l'envers. Rien n'est moins sûr car en montagne... on voit où l'on pose les pieds, et l'on peut facilement s'orienter ; il n'en va pas de même sous terre.

Si l'on excepte les grottes aménagées pour le tourisme, il est toujours dangereux de se livrer à ce sport en solitaire ou même en groupe, sans une bonne connaissance du milieu souterrain en général et du lieu à explorer en particulier. Ce monde de mille et une nuits recèle mille et un pièges ne pouvant être déjoués que par le savoir-faire, la prudence, une bonne aptitude physique et de solides qualités morales.

Les spéléologues chevronnés vous le diront, car ils ont payé bien malgré eux un lourd tribut à cette science sportive qu'ils connaissent cependant mieux que quiconque.

La merveille souterraine du Parc national des Cévennes est sans conteste l'ensemble formé par les grottes de Trabuc. De nombreux ossements, dont certains travaillés, attestent une occupation ancienne par l'homme. Quartier général et arsenal des camisards durant les guerres de Religion, elles doivent leur nom actuel aux tromblons (trabucos) armant les bandits de grand chemin, chauffeurs de pieds à l'occasion, qui en avaient fait leur refuge au temps où les voyages ménageaient parfois de sérieux désagréments.

Exploré depuis le début du siècle dernier, leur réseau de galeries s'étend actuellement sur sept kilomètres. Véritable circuit de splendeurs géologiques, il convient de mettre l'accent sur ses étranges et uniques « Cent mille soldats », petites formations stalagmitiques montant à l'assaut de remparts fantomatiques baptisés « murailles de Chine ». Un mystère non encore élucidé par les savants !

Bref, la visite de Trabuc, à présent très bien aménagé, réserve d'agréables surprises. Non point de celles qui accablèrent en 1790 un certain Gallière, spéléologue avant la lettre ! Ayant la réputation de bien connaître les grottes pour les avoir maintes fois explorées, il emmena un jour du mois d'août, un groupe d'habitants des environs dans une visite des galeries. Lorsqu'ils sortirent dans la soirée, l'un d'eux constata la perte de sa montre, objet précieux en cette époque. Gallière muni du bout de chandelle qui lui restait retourna dans la grotte pour récupérer l'objet après avoir prié les autres de l'attendre.

Des heures passèrent !

La nuit étendit son manteau sombre sur le mont Roucoux. Gallière n'avait toujours pas reparu ! Pire, il ne répondait pas aux appels lancés du seuil de la grotte par ses compagnons n'osant pas s'aventurer dans l'inconnu.

Le propriétaire de la montre, partagé entre l'angoisse et le remords proposa d'alerter les habitants de Mialet et de la campagne environnante. Ce que firent quelques-uns pendant que les autres décidaient de camper sur les lieux.

L'aube pointa. Le jour qui suivit s'égreña lentement dans l'anxiété. Peu à peu la foule silencieuse et interrogative grandissait alentour de l'entrée, mais de Gallière toujours point ! Que s'était-il passé ?

Malgré la faiblesse de son éclairage, ses yeux habitués à l'obscurité, avaient bien repéré l'objet perdu mais en se pressant vers la sortie, Gallière avait glissé sur le sol glaiseux et égaré sa bougie. Continuant malgré tout son chemin à la lueur d'un briquet à silex il ne reconnaissait plus le parcours. À chaque étincelle les roches et les concrétions semblaient prendre vie. Les longues stalactites et les « méduses » avaient des doigts griffus qui voulaient l'agripper au passage et le plafond pesait tellement au-dessus de lui qu'il avançait maintenant à quatre pattes. Haletant, suant malgré la fraîcheur humide, il s'arrêta et bientôt envahi par une torpeur intense sombra dans un sommeil peuplé de cauchemars.

Au-dehors la seconde nuit était tombée. Malgré leur désir de porter secours au malheureux égaré, les sauveteurs bénévoles jugèrent plus prudent d'attendre le jour ! Singulière réaction humaine ! Attendre le jour pour s'enfoncer dans la nuit d'une caverne !

Transi, tenaillé par la faim, saisi d'une soif inextinguible, Gallière s'éveilla et réalisant sa situation critique fut pris d'un profond désespoir. Sans nul doute il s'était égaré et, comme personne ne connaissait le dédale des galeries aussi bien que lui, il y avait peu de chance que l'on vienne à son secours. Il ne savait plus depuis combien de temps il était là. Prostré, il se sentait faible et promis à une lente et atroce agonie. Cette pensée réveilla quelque peu son instinct de conservation. Il se mit à lécher les fraîches parois rocheuses et à

presser contre ses lèvres sèches la glaise humide qu'il malaxait à pleines mains. Le sommeil le reprit à nouveau alors qu'il grignotait sa ceinture en tissu.

Le soleil était levé depuis longtemps lorsque après bien des palabres les premiers paysans se hasardèrent dans l'obscurité de la grotte. Chacun était muni de torches et de chandelles, ainsi que d'un sac de feuilles arrachées aux taillis voisins. Après avoir parcouru quelques mètres, ils en laissaient tomber une poignée. Ce procédé de petit Poucet leur permettrait de retrouver à coup sûr le chemin du retour. Marchant prudemment pas à pas en tâtant le sol du bout des pieds, ils avançaient avec la maladresse caractérisant l'inexpérience.

De temps à autre l'un d'eux lançait un cri qui allait se confondre avec la réponse d'un autre sauveteur. Chacun avec angoisse essayait de discerner sa propre voix parmi les multiples échos répercutés par les parois de roche.

Un sursaut nerveux ramena brusquement Gallière à sa pénible condition de naufragé sous-terrestre. Devant lui dansaient de petites étoiles qu'il continuait à voir même en baissant les paupières. Des cloches tintaient à ses oreilles et des cris feutrés se bousculaient dans sa tête.

Il se souvint alors des récits de ses parents. Lorsqu'il était jeune, ils lui avaient toujours interdit l'entrée des grottes habitées, prétendaient-ils, par des êtres sauvages cruels et velus.

Ironie du sort ! Il avait souvent été désobéissant sans dommage et à présent qu'il était adulte ces monstres allaient venir s'emparer de son corps meurtri pour Dieu sait qu'en faire ! Un cri de détresse jaillit du fond de sa gorge desséchée. Sentant un éclat de pierre sous sa main, il s'en frappa le bras et se mit à sucer le sang qui coulait de la blessure. Son cerveau s'embua. Les cris augmentaient sans cesse et d'un coup une lumière vive surgit devant lui. Ils étaient là. Et tandis qu'ils l'emportaient, Gallière s'évanouit.

Le soleil avait disparu derrière l'horizon de collines lorsqu'on déposa le corps inanimé devant la grotte dont notre héros avait été le prisonnier durant cinquante-deux heures. D'une poche pendait la chaîne en argent de la montre retrouvée et de sa bouche contractée sortait un lacet de chaussure, relief d'un repas improvisé dans le désespoir !

*

Un péril d'un autre genre attend l'insouciant se risquant dans les galeries encore en formation. Souvent sèches à la bonne saison, une pluie d'orage parfois éloignée de l'endroit peut brusquement les

transformer en torrent dans un délai très court. Malheur à celui qui s'y trouve sans s'être préoccupé des conditions météorologiques locales. Le dernier accident de cette sorte a coûté la vie à deux Français ; quatre jeunes Anglais s'en tirèrent de justesse à la fin de l'été 1975.

Il faut citer pour mémoire et laisser aux spécialistes les siphons souterrains nécessitant de véritables plongées dans l'inconnu liquide et obscur. Le 22 août 1950, Lombard, un as de la partie, réussissait, après une nage de plus de cinquante mètres, le franchissement d'un siphon à l'évent du Lirou au nord de Montpellier. Fort de son expérience, il recommença l'exploit deux mois plus tard mais ne reparut jamais. Après d'épuisants travaux d'assèchement de la masse liquide, ses compagnons récupérèrent sa lampe et son casque.

Afin d'avoir une idée précise de la puissance des eaux souterraines, allons faire une petite visite à la Fontaine de Vaucluse.

L'auteur latin Pline la décrivait déjà comme une grande curiosité dans son *Histoire naturelle*. Entre deux méditations, Pétrarque la poétisait au XIV^e siècle. Ni l'un ni l'autre ne se doutaient qu'ils avaient devant eux la plus puissante source résurgente du monde, pouvant débiter de 200 à 4 000 mètres cubes à la seconde en époque de crue. Près d'une centaine de gouffres y drainent les eaux d'un immense bassin par une série de réseaux encore mal connus. Des sacs de colorant vidés dans l'abîme de Caladaire, éloigné de 40 kilomètres, teintèrent la résurgence trois mois plus tard. Le siphon a été exploré à une profondeur de quelques dizaines de mètres, d'abord par des scaphandriers, puis jusqu'à 110 mètres par un petit bathyscaphe téléguidé mais sans résultat probant.

La fontaine présente deux visages en cours d'année ; débonnaire l'été, ses eaux s'infiltrant en petites cascadelles murmurant au travers des pierres du cirque rocheux. Elle vous laissera pénétrer sous son porche, descendre dans son aven et aller musarder autour d'un petit laguet pacifique et verdâtre.

Sauvage au printemps et en automne, elle surgit en mugissant et éclate contre les rochers en un feu d'artifice de gouttelettes. Sa masse liquide monte de quinze mètres et atteint un placide figuier qui, depuis des siècles, s'accroche avec entêtement à la falaise. On reste muet d'admiration... par force, car le tumulte des eaux couvrirait la plus puissante des voix !

Enfin rassasiée, la Sorgue s'en va couler au travers de l'un des paysages les plus majestueux de France.

*

À l'ouest du col du Portet, après le hameau de Laubague s'ouvre,

parmi d'autres abîmes, la Henne-Morte. En gascon ce nom signifie la Femme-Morte, on devine immédiatement qu'un accident est arrivé là. D'autres allaient suivre et, s'ils ne furent pas mortels, c'est sans doute parce qu'ils frappèrent des spécialistes de la spéléologie.

Après plusieurs expéditions, la plus grande profondeur du gouffre fut atteinte en 1947, lorsque Norbert Casteret et son collègue Loubens descendirent à 445 mètres.

Cette victoire compensait de pénibles efforts antérieurs et notamment les drames de l'exploration du mois d'août 1943, au cours de laquelle deux des onze spéléologues furent grièvement blessés.

On était en pleine guerre et la pénurie d'équipement se faisait durement sentir, encore que celle-ci ne fût pas la cause des accidents.

Précédemment, de palier en palier, sous une douche continue Casteret avait réussi à descendre le long de la cascade jusqu'à une profondeur de 350 mètres après plus de vingt heures d'efforts.

Lors de la huitième tentative, le spéléologue Maurel fit une chute dans laquelle il se fracassa le bras gauche. C'est en remontant le blessé d'échelle en échelle qu'un bloc de pierre, se détachant de la paroi, vint frapper Loubens quelque cinquante mètres plus bas. Miraculeusement, son casque dévia le bloc qui pesait une vingtaine de kilos, et il s'en tira avec une omoplate et des côtes fracturées.

La remontée des blessés par leurs compagnons fut un véritable calvaire. Lorsqu'ils atteignirent enfin l'entrée, ils avaient passé trente-cinq heures dans le gouffre humide et leurs lampes s'étaient éteintes les unes après les autres. Certains d'entre eux étaient restés vingt-cinq heures d'affilée sur une étroite corniche sans presque remuer.

Hélas, le sort allait s'acharner contre Marcel Loubens dont le nom devait figurer au fronton du martyrologe des « Chevaliers des Abîmes ».

La guerre était terminée et un matériel moderne permettait à présent toutes les prouesses aux spéléologues. Des treuils à pédales remplaçaient les mains écorchées pour dérouler les filins et les échelles.

Auprès d'une borne marquant à 1 760 mètres d'altitude la frontière entre la France et l'Espagne, plonge le gouffre de la Pierre-Saint-Martin. Et quel gouffre !

Après un à-pic vertigineux de 340 mètres, les explorateurs allaient trouver 400 mètres plus loin une salle qui, par ses dimensions, leur fit croire qu'ils étaient ressortis sur terre mais dans la nuit. À ce point qu'ils cherchaient les étoiles dans le ciel. La longueur et la largeur de la salle de la Verna équivaut à la hauteur de la tour Eiffel, et la tour Montparnasse pourrait y entrer debout à l'aise ! Au long des dix kilomètres de galeries s'échelonnent des dizaines de salles.

C'est dans ce décor gigantesque et unique au monde, dans

l'allégresse de la découverte et parmi ses amis spéléologues, au nombre desquels se trouvaient Casteret et Haroun Tazieff, que Loubens devait trouver la mort dans un accident stupide. Une défaillance technique imprévisible le fit dévaler au fond du puits alors qu'on le remontait accroché à son filin.

À présent, là-haut, près de la borne frontière, une croix rappelle que le 13 août 1952 cet abîme fut baptisé par Casteret le « gouffre de la Peur ».

Entre le gouffre de Poudrey et la grotte de Plaisir-Fontaine s'ouvrait naguère dans la vallée le Trou du Paradis. Ce nom est un véritable non-sens. Alors que certaines grottes, réels bijoux géologiques, sont affublées de noms infernaux, ce paradis devenait un véritable enfer pour ceux qui eurent le courage de s'y engager. C'est d'ailleurs ce qui a motivé sa fermeture.

Les meilleurs spéléologues se sont relayés durant près de cinquante années pour conquérir les deux cents mètres de son parcours hérissé des pièges les plus divers et plus dangereux les uns que les autres.

En 1968, un spéléologue chuta en remontant le gouffre, et son corps vint s'encaster dans une faille étroite. Malgré les efforts de ses amis il fut impossible de l'atteindre et il périt étouffé par son carcan de pierre.

Depuis, ses restes gisent dans ce caveau gigantesque dont l'unique issue a été bouchée.

*

Dans la banlieue de Besançon, des travaux de voirie sur la route de Morre avaient amené à la découverte d'un gouffre dont l'entrée surplombe le chemin d'une bonne dizaine de mètres. Le dimanche 11 avril 1976, huit jeunes gens appartenant à un groupe spéléo de la région décidèrent d'aller explorer l'endroit que l'un d'eux avait entrevu et baptisé le « gouffre de Minuit ».

Le matériel mis en place, l'expédition commença vers midi. Par moins quarante mètres, vers 14 heures, une des participantes ressentit des malaises.

— J'ai eu une barre au front, puis des vertiges et mes jambes se dérobaient sous moi, devait-elle dire par la suite.

Rassemblant ses forces, elle eut le courage de remonter pour donner l'alerte. Avant l'arrivée des pompiers, de la protection civile et d'autres spéléologues, trois autres membres de l'expédition, au bord de l'asphyxie, parvinrent également à retrouver le jour.

Les opérations de secours se déroulèrent avec de grandes difficultés. Les sauveteurs, privés d'air et au seuil de la syncope, étaient obligés de

remonter fréquemment afin de pouvoir respirer un peu d'air frais. Certains même se sentaient incapables de redescendre et étaient envoyés à l'hôpital.

Après des heures d'efforts, ils récupérèrent vers 20 heures deux autres jeunes gens affalés sur une terrasse rocheuse. Vers 20 h 30 un prélèvement de l'air du gouffre était analysé. Il contenait une forte concentration d'oxyde d'azote, communément appelé « gaz rutilant », extrêmement toxique.

Les deux derniers spéléologues imprudents se trouvaient toujours bloqués par moins soixante mètres. De vagues échos répondaient aux appels des sauveteurs et, peu à peu, l'espoir de les retrouver vivants s'amenuisait.

On avait apporté sur place des compresseurs pour insuffler de l'air frais au fond du puits, en espérant ainsi chasser les miasmes mortels.

Le lundi, vers deux heures du matin, un autre rescapé qui avait auparavant reçu les secours d'un médecin, sortit allongé sur une civière.

Hélas, le chef de l'expédition avait péri au plus profond de l'abîme. Des heures de travail furent nécessaires pour dégager son corps écroulé dans une étroiture. Il fut remonté vingt-six heures après le début des opérations.

Le bilan de cette expédition improvisée se soldait par une victime et plus de vingt personnes intoxiquées et hospitalisées.

Ironie du sort, la jeune femme, sortie pour donner l'alerte, était l'épouse du malheureux chef de file et le club de ces spéléologues s'appelait « Les joyeux Niphargus » !

Ces diverses relations dramatiques n'ont pas pour but de décourager l'éventuel amateur de spéléo mais, au contraire, de l'inciter à la prudence. Quel que soit le sport auquel on s'adonne, il faut en suivre les règles qui ne laissent pas de place à l'improvisation. Les enfreindre expose toujours à des sanctions.

En spéléologie, l'arbitre, qui est la Nature, ne pardonne pas les fautes !



Les visiteurs du passé



I l'on excepte les traces d'occupation préhistorique, les tribus gauloises et les Romains, les ermites, les brigands et les réfugiés de toutes les misères qu'engendrèrent les guerres, on s'aperçoit que peu de gens se sont vraiment intéressés aux grottes sous un aspect scientifique jusqu'au XIX^e siècle.

De toute façon bien peu ont laissé des écrits intéressants sur cette question... une exception déplorable, cependant. À partir du XVI^e siècle, les cavernes les plus connues et les plus aisées d'accès furent pillées. Leurs concrétions vinrent orner les grottes factices construites par les seigneurs dans le parc de leurs châteaux. Une mode qui venait d'Italie. C'est ainsi que la malheureuse grotte d'Arcy fut débarrassée à la hache de ses stalactites et stalagmites pour l'édification de la grotte du Trianon à Versailles :

« Ce beau salon de rocailles orné

Sans le secours de l'art, avec art ordonné. »

Mieux, les quelques scientifiques étudiant la nature se faisaient souvent apporter les pierres dans leur cabinet au lieu de se rendre sur place.

Parfois quelque haut personnage, accompagné de valets porteurs de lanternes et de torches, allait visiter avec ses invités ce que l'on appelait alors les « grottesques ». Mais ces expéditions pour rire s'arrêtaient dès que surgissait la moindre difficulté d'accès.

Quelque temps avant la Révolution, une grotte fut même débarrassée de certaines colonnes et aspérités gênantes afin que la place fût nette pour y donner un grand bal. À tout seigneur, tout honneur, cela se passait dans les grottes d'Osselle, non loin de Besançon. Connues depuis deux siècles, ce furent les premières grottes

à touristes du monde puisqu'on les visitait déjà à la fin du XIV^e siècle.

Selon les théories d'un visiteur de l'époque, entiché de sciences, les colonnes étaient formées d'eau glacée se transformant peu à peu en pierre, selon les nécessités de la nature et l'augmentation du poids de la voûte de roche ! Un abbé qui voulut entreprendre une expédition sérieuse périt enlisé dans l'argile en 1767. Il avait eu, par bonheur, le temps d'écrire auparavant sa *Dissertation sur l'état des sciences en France depuis Charlemagne* !

Osselle est l'une des belles grottes de France. La visite de ses nombreuses salles et les divers coloris des concrétions sont un régal pour les yeux. Dans l'entrée, on remarquera les longues traces de suie laissées par les flambeaux de l'Ancien Régime ainsi que celles des stalagmites abattues par un seigneur sans scrupule qui désirait des colonnades originales pour sa propriété.

*

De nombreuses légendes mêlées à des vérités historiques planent sur la grotte de La Balme en Isère.

Un autel dédié aux dieux romains aurait été remplacé par deux chapelles chrétiennes dont il n'en reste qu'une, rebâtie au siècle dernier.

À la fin du XII^e siècle, trois cents Vaudois hérétiques auraient été massacrés sur ces lieux, car ils étaient supposés y avoir caché des richesses qu'ils ne possédaient sans doute pas !

Le bandit Mandrin aurait enterré dans la grotte une partie de son immense butin (dont de la fausse monnaie !) que les habitants du village, situé à quelques dizaines de mètres, se sont efforcés de retrouver en vain ! Bref de quoi alimenter les conversations et les chroniques à longueur de siècles !

Après la bataille de Marignan (1515, rappelez-vous) François I^{er} passant par là et attiré par la célébrité de La Balme, vint y déjeuner un jour d'avril 1516. Aucun des courtisans n'ayant l'audace de s'aventurer plus avant dans la grotte le roi fit quérir deux condamnés à mort et les expédia en barque sur la rivière souterraine, en leur promettant sa grâce s'ils revenaient sains et saufs. Ils revinrent en effet et racontèrent les « horreurs invérifiables » rencontrées au cours de cette navigation souterraine jamais tentée jusque-là. En souvenir de cette visite, une peinture équestre du roi François orne la paroi d'une galerie portant son nom.

Après d'autres tentatives, un peintre alpiniste suisse nommé Bourrit se risqua à la nage dans la rivière en 1782. Il était coiffé d'une couronne de bougies, pataugea durant une heure dans l'eau froide du lac, ses compagnons le crurent mort. Il ne l'était pas mais s'en sortit avec une pneumonie.

Il eut plus de chance qu'un plongeur sous-marin qui trouva la mort au cours de la recherche du siphon du lac en 1958.

Depuis, La Balme, débarrassée de ses légendes et aménagée, reçoit de nombreux visiteurs sous son immense porche. Des visiteurs de l'été car, hors saison, le petit cours d'eau tranquille se mue souvent en torrent dangereux.

*

Au pays de Jacquou le Croquant, la grotte aux Cent Mammouths de Rouffignac est si vaste que l'on y circule en train électrique.

En 1575, François de Belleforest décrivait dans sa *Cosmographie* « ses cinq à six lieues souterraines » qu'il avait sans doute parcourues et ses « peintures en plusieurs endroits » avec la trace sur le sol des pas de « plusieurs sortes de bestes ». Il y avait de quoi ! Les dessins de mammouths et autres animaux sont si nombreux que, lors de leur redécouverte et eu égard à leur fraîcheur, on cria au faux ! On en compte cent soixante-neuf. L'un d'eux a été baptisé le « Mammouth à l'œil coquin » par l'abbé Henri Breuil.

Évidemment, les anciens qui la visitèrent au cours des siècles ne manquèrent pas de mettre l'accent sur ces autels aux dieux païens, sur ces sabbats d'animaux diaboliques, ou encore sur la sorcière pétrifiée qui n'est en fait qu'une stalagmite.

Avec la préhistoire, la découverte de débris romains et les graffiti s'étalant sur les longues parois, on peut dire que Rouffignac est un musée de tous les temps.

En 1757, Dezallier d'Argenville, entre un traité et un dictionnaire sur le jardinage, disait dans son *Histoire naturelle* qu'il avait trouvé le tombeau de Gargantua à Rouffignac. En parlant des concrétions d'autres grottes il les décrivait comme « des sucres de la terre représentant des grappes de raisin, des confitures sèches, des choux-fleurs, des asperges, etc. ». Bref, chacun voyant les choses selon son optique, tous les produits... des jardins y passaient !

*

La caverne de Bara-Bahau, explorée le 1^{er} avril 1951 par Norbert Casteret et sa fille, conserve des gravures exécutées il y a quarante mille ans... et ce n'est pas un poisson d'avril malgré ce nom étrange signifiant simplement le « rocher qui s'écroule ».

Tout à côté s'ouvre le « gouffre de Cristal » de Proumeyssac, qui avait fort mauvaise réputation. Pour les anciens, les brouillards de condensation qu'il rejetait étaient des flammes et un audacieux, s'étant fait descendre juste de quelques mètres dans la gueule de ce puits, jura avoir aperçu des torrents de lave en fusion ! Plus réels et conservés dans les archives sont les récits des exploits de bandits arrêtant les

diligences ou détroussant les voyageurs solitaires pour basculer ensuite leurs cadavres dans la cheminée du puits.

Barry, un géographe, le visita pour la première fois vers 1770 et jugea plus prudent de faire boucher l'entrée.

Depuis le début de ce siècle, et après des visites vertigineuses effectuées dans « des paniers mus par treuil », ce gouffre est devenu un merveilleux but d'excursion. Une géante méduse de pierre plane au-dessus des têtes et une fontaine pétrifiante va alimenter des barrages naturels après avoir sculpté un palais des « Mille et Une Nuits ». Certaines zones du sol, enfin, sont parées de singulières concrétions triangulaires sur l'origine desquelles la nature garde le secret.

*

Personne aujourd'hui ne pourrait justifier la raison du nom de « Demoiselles » dont est affublée la grotte des Ganges dans l'Hérault. Ces demoiselles étaient-elles des druidesses, des fées ou tout simplement les quelques crinolines du second Empire qui se risquèrent à des visites accompagnées par les sourires narquois des autochtones ?

Dès 1750, cette splendeur avait été en partie explorée, comme d'ailleurs d'autres grottes du département, par un certain Lonjon. Il avait eu comme prédécesseurs des réfugiés des guerres de Religion, dont on dit qu'ils étaient retournés à l'état sauvage, se hasardant presque nus dans la campagne pour s'alimenter d'herbes et de baies. Il eut comme successeur un avocat-écrivain parisien nommé Marsollier de la Vivetières qui, muni d'abondants accessoires, monta en 1780, une véritable expédition spéléologique avant la lettre.

Dans la relation de son exploit qui dura une dizaine d'heures, Marsollier écrit : « Des précipices horribles s'offraient autour de nous de tous côtés... Une salle grande comme une place publique, remplie d'albâtres précieux avec des piliers d'une hauteur prodigieuse. » Puis à la sortie il ajoute : « ... il nous... il nous semblait sortir d'un rêve que nous regrettions de voir finir. »

Et pourtant il n'avait pas tout vu, ce fut seulement en 1889 qu'Édouard Martel atteignit les 90 mètres du fond de la grotte des Demoiselles.

Que de chemin, que de progrès parcouru depuis ! Ce précipice « effroyable » se descend aujourd'hui en funiculaire. Les éclairages extérieur et intérieur varient grâce à un pupitre modulateur. L'immense salle de la Cathédrale forme, avec ses draperies et ses colonnades colorées, un écrin gigantesque à la statue stalagmitique figurant une Vierge à l'Enfant Jésus. Pour ne pas démentir le caractère sacré du lieu, on y célèbre chaque année une messe de minuit accompagnée d'un concert et de chœurs.

Un sentier serpentant sur les flancs de cette salle unique au monde

permet des points de vue différents autant qu'impressionnants. On se surprend à réfléchir avec perplexité au fleuve de gouttes d'eau et au nombre d'années qui furent nécessaires à la réalisation d'une telle beauté géologique.

*

Inéluctablement, pendant les périodes troubles de la fin de la Monarchie et de la Révolution, les explorations de grottes se firent plus rares encore.

De nouveau les cavernes servirent d'asiles à des royalistes ou à des prêtres ayant refusé de prêter le serment révolutionnaire. Ces derniers célébraient dans l'obscurité le sacrifice divin pour quelques rares fidèles, comme dans la grotte de l'Autel en Sud-Finistère où l'on montre encore la pierre rouge sur laquelle la messe était dite. Lamartine, dans un beau poème intitulé « Jocelyn », raconte les mésaventures d'un jeune séminariste réfugié en ces temps dans une caverne savoyarde.

Derechef à la fin du premier Empire, certains officiers des armées vaincues de Napoléon, poursuivis par les royalistes, durent leur salut aux accueillantes grottes. L'un de ceux-là, réfugié avec sa fiancée, ne retrouva jamais la sortie dans le labyrinthe des galeries de la rivière souterraine de Bramabiau.

Avec le XIX^e siècle commence un véritable engouement pour l'archéologie. L'homme se penche sur son passé. Non plus d'une manière empirique comme avant la Révolution, mais avec plus de technique et plus de réflexion. L'exploration des grottes n'échappera pas à cette règle. Ce sera l'ère des grandes découvertes archéologiques et préhistoriques. Jusqu'au XX^e siècle qui débute l'âge d'or de la spéléologie pure, scientifique et sportive.

*

Si, à l'aide d'un compas, on trace en prenant comme centre Les Eyzies-de-Tayac un cercle de trente kilomètres de rayon, on trouvera à l'intérieur de la circonférence obtenue la plus forte concentration mondiale de grottes et d'abris et aussi la région la plus riche en vestiges du lointain passé de l'humanité.

Chaque année, des dizaines de milliers de savants, de curieux ou simplement de touristes convergent de toute la planète vers cette cité d'un millier d'habitants à peine où des hommes vivent depuis près de sept cents siècles !

Après des études de droit et une courte carrière d'avocat, Édouard Lartet vint exercer les fonctions de juge de paix dans son pays natal de Castelnau dans le Gers.

Une dent fossile et la lecture attentive des œuvres du naturaliste

Georges Cuvier décidèrent de sa vocation de chercheur. Ses nombreuses prospections pyrénéennes durèrent plus de quinze ans. Ayant reçu un jour d'un ami une caisse de fragments de silex et d'os en provenance des Eyzies, Lartet décida d'aller explorer cette région de la Dordogne.

Il s'attaqua d'emblée à la fouille des gorges d'Enfer avec l'aide d'un « fan », le banquier anglais Henry Christy qui finançait d'ailleurs largement l'expédition.

Creusant sans trêve, employant de nombreux ouvriers, ils découvrirent de nombreux gisements dont celui de Laugerie-Basse. Le surplomb de cette falaise abrita des hommes pendant 15 000 ans, et les coquettes maisons aux couleurs pimpantes qui sont encore incrustées dans la roche à l'heure actuelle font rêver.

D'un abri à une grotte et de surplombs en cavernes, Lartet acquit, avec les débris, les outils et les ossements trouvés, la certitude que la vallée de la Vézère était peuplée depuis la plus haute antiquité. De plus, les deux amis jetèrent les bases d'une datation logique de ces peuplades, d'après les progrès réalisés dans le mobilier et l'outillage.

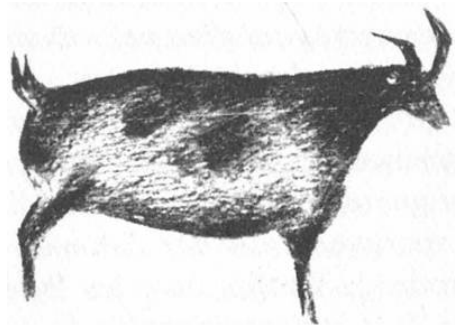
Ce calendrier s'étendait du Moustérien, être petit, sauvage et peu industriel à l'homme de Cro-Magnon, véritable ancêtre de l'homme moderne dont la taille était supérieure à la nôtre et... la capacité de la boîte crânienne également !

Ces découvertes bouleversèrent les notions généralement admises alors sur l'évolution de l'humanité.

Le mémoire que Lartet fit parvenir en 1860 à l'Académie des sciences fit l'effet d'une bombe, et le chercheur se retrouva professeur de paléontologie au Muséum d'histoire naturelle de Paris en 1868, à la place même qu'avait occupée son initiateur, le baron Cuvier.

Celui qui a la chance de parcourir cette région doit faire d'abord une visite au Musée national de la préhistoire afin de mieux comprendre ce qu'il verra par la suite.

Une autre incursion au proche Musée de la spéléologie, installé dans une immense grotte et sur trois étages, sera une véritable initiation à la partie sportive et à ses possibilités.



Édouard Martel, initiateur de la « Spéléo » et Padirac, le gouffre colossal



! de nombreuses cavernes ont été occupées durant la préhistoire ou ont servi de refuges pendant les guerres, il faudra attendre le milieu du XIX^e siècle avant que quelques savants daignent s'intéresser au monde souterrain jusqu'alors négligé par la science.

On avait pu lire auparavant dans des ouvrages très sérieux maintes fantaisies sur la formation des grottes et des gouffres et sur « les vertus congélatives » des eaux qui engendraient les stalactites et les stalagmites.

C'est en 1890 qu'Émile Rivière de Précourt créera le mot qui désigne la science des cavernes : la Spéléologie.

Le véritable promoteur de cette nouvelle discipline autant scientifique que sportive devait être Édouard Martel. Ce fut la visite de la grotte de Gargas dans les Pyrénées qui détermina sa vocation. Il était accompagné... de ses parents car il n'avait que... sept ans !

Dès 1883, parcourant la France et le monde, il multiplia découvertes et explorations et étudia quelque quinze cents grottes et gouffres, avec l'aide de fidèles compagnons que rien ne semblait devoir réunir, sinon l'attrait et le mystère des profondeurs souterraines. Parmi ceux-là, son cousin polytechnicien Gabriel Gaupillat et Louis Armand, serrurier et bricoleur de village, avant de devenir contremaître.

Le plus novice des spéléologues actuels considérerait avec commisération le matériel empirique qui permit tant de réussites : lourdes cordes de chanvre, escarpolettes fragiles, bateaux pliants en

bois, lanternes, avec cependant une note de modernisme : le téléphone de campagne dont Martel ne se séparait jamais lors de ses déplacements.

Le gouffre aux parois bien lisses de Rabanel dans l'Hérault est profond de près de deux cents mètres. Martel et son cousin, dont l'intrépidité n'avait pas de bornes, y furent descendus juchés, tels des trapézistes, sur une planche retenue par deux cordages. Le retour fut tellement périlleux qu'arrivés à destination ils s'interrogèrent :

— À quoi songeais-tu durant la remontée ?

— Je me posais la question de savoir à partir de quelle hauteur une chute est mortelle, rétorqua l'autre.

Une autre fois, notre explorateur fut pris de suffocations en visitant la grotte du Souci dans le Puy-de-Dôme, il était entré dans une poche d'acide carbonique !

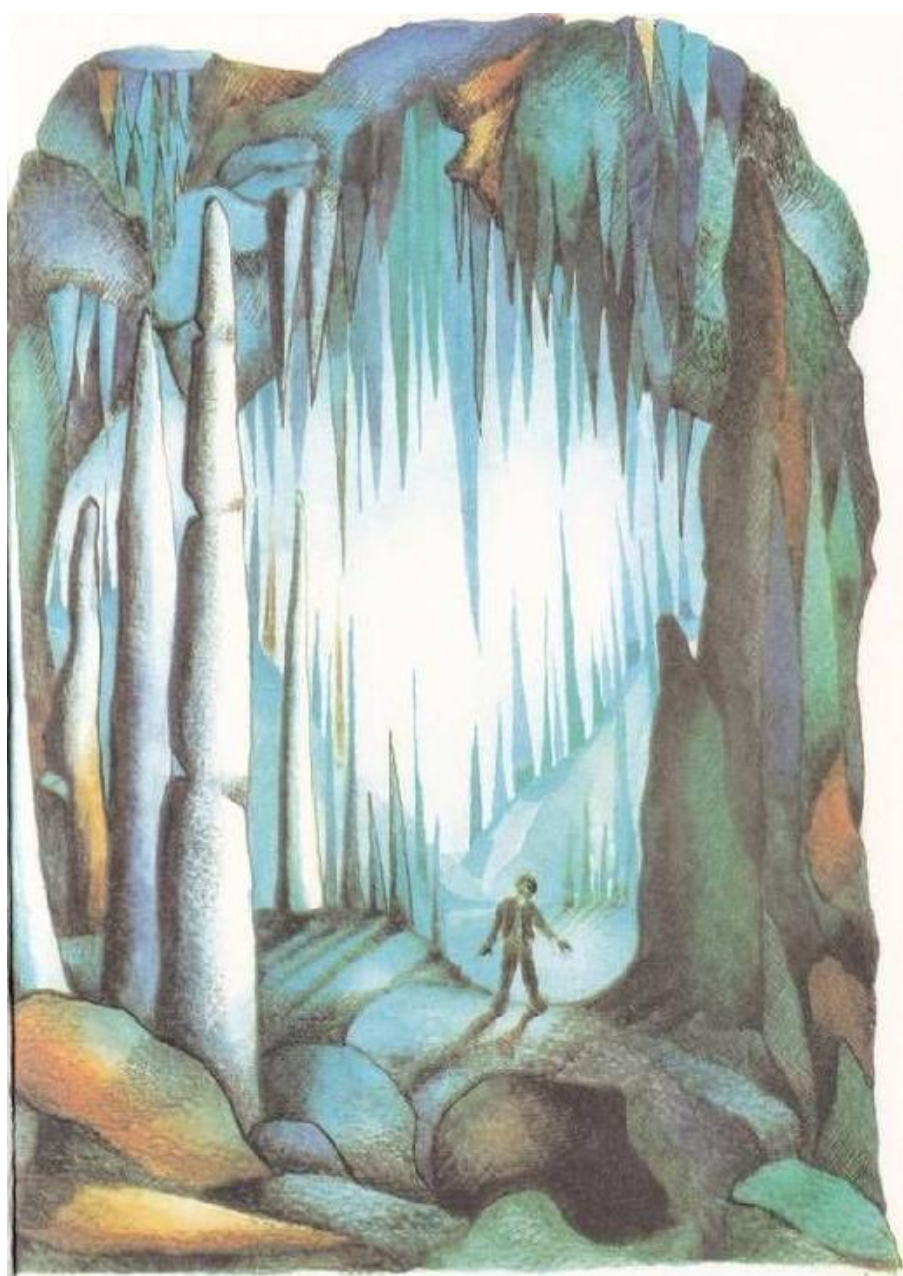
Dans cette région aux terrains d'origine volcanique, ce phénomène n'est pas rare dans les grottes. À Royat, l'une d'elles, appelée à juste titre l'« étouffis », est plus connue sous le nom de « grotte du Chien ». Pour attirer les visiteurs, on plaçait un chien dans la nappe de gaz qui, plus lourde que l'air, se maintient au ras du sol. C'était un ragoûtant spectacle que d'assister à son agonie par manque d'oxygène ! Il est vrai qu'à cette époque la Société protectrice des animaux n'existait pas encore.

Ce furent des gaz d'une autre espèce qui incommodèrent Martel au fond des cent mètres du gouffre aux Corbeaux en Ariège. Les cadavres des animaux morts aux environs étaient balancés avec des tas d'immondices en bas du puits. Ceci se passait d'ailleurs un peu partout où s'ouvraient des gouffres ou des avens. On n'y jetait pas seulement des animaux, et de nombreux bandits de grand chemin trouvaient ce moyen extrêmement commode pour se débarrasser des cadavres des voyageurs qu'ils venaient de détrousser. Par bonheur cela se passait il y a quelques siècles !

Les ossements accumulés au cours des ans au gouffre aux Corbeaux étaient tellement abondants qu'un habitant eut l'idée de les exploiter pour fabriquer des boutons !

Durant l'été 1884, Martel alla visiter la grotte de Dargilan qu'un jeune berger de Lozère, lancé à la poursuite d'un renard avait découverte quatre années plut tôt. Le pâtre fut tellement pris de panique à la vue des stalagmites blanchâtres qu'il revint en courant au village et raconta sa rencontre avec une cohorte de fantômes. Martel n'entreprit son exploration qu'en 1888. Il faillit perdre la vie dans une mauvaise chute de six mètres, ce qui ne l'empêcha pas de déclarer que Dargilan était une des plus belles grottes de France avec de splendides concrétions en forme de flèches de cathédrale construites par une artiste émérite... « l'humble goutte d'eau, travaillant à coups de

millénaires ».



«...l'humble goutte d'eau, travaillant à coups de millénaires »

C'est la même année qu'à l'ébahissement des habitants de Campriau, il débarqua avec son matériel hétéroclite, pour étudier le lit souterrain de la rivière Bonheur à Bramabiau. *Brame Biaou* ou le brame du bœuf explicite dans l'esprit des riverains le mugissement des cascades souterraines répercuté par les falaises sauvages du cirque rocheux.

Neuf heures après avoir été happés par l'entrée monumentale sous laquelle débouche la rivière, les spéléologues parvenaient à la sortie. Ils avaient parcouru dix kilomètres de galeries souterraines, remonté des cascades, alors qu'en ligne droite cinq cents mètres à peine séparent l'endroit où le Bonheur se perd dans la montagne et sa résurgence (lieu où les eaux réapparaissent au jour). En 1909, c'est dans les Pyrénées que Martel devait, avec d'autres spéléologues, reconnaître sur 1 200 mètres le cours de la rivière souterraine de Labouiche, expédition périlleuse durant laquelle deux canots chavirèrent. Leurs occupants faillirent se noyer : la spéléologie est parfois un sport dangereux, et en tout cas demande à s'entourer des précautions de sécurité indispensables.

Au cours de ses nombreuses expéditions dans le Lot, cette région chérie des explorateurs du sous-sol, Martel avait visité, au prix d'acrobaties dangereuses, une excavation dont l'ouverture à flanc d'une falaise abrupte avait suscité de multiples et étranges récits. Sans aucun fondement d'ailleurs, car la petite faille qu'il trouvât était dénuée d'intérêt. Quelque temps après, venant de Cahors, il repassait en cet endroit et, la curiosité étant une vertu spéléologique, il posait cent questions au cocher de la voiture. À un moment le conducteur, en freinant les chevaux, lui désigna du bout de son fouet la fente béante :

— Puisque vous vous intéressez aux grottes, voilà l'entrée d'une immense caverne dans laquelle se trouvait jadis un trésor.

— Pourquoi, jadis ? questionna Martel en jouant le jeu.

— Eh ! mon bon Monsieur, parce que des gens de Paris sont venus et sont repartis en enlevant la chèvre d'or qu'elle contenait !

Ainsi au long des siècles ont pris corps et se sont embellies les légendes !

Mais puisque nous sommes dans le Lot, restons-y et poussons jusqu'à Padirac !

*

Dans les premiers siècles de l'évangélisation chrétienne, il y a tellement longtemps que l'on ne se souvient plus si c'était saint Pierre, saint Martin ou un autre qui s'en revenait d'une tournée en Quercy monté sur une mule. Il était désabusé car il n'avait rencontré aucun chrétien sur les chemins de ce pays encore partagé entre les croyances

des druides et les dieux païens des envahisseurs romains. Tout en ruminant des idées noires, il en était presque arrivé à somnoler lorsque la mule stoppa d'un coup sec, manquant de l'envoyer la tête la première dans les buissons.

D'un rocher sur le côté de la route, Belzébuth sortait, traînant triomphalement une cohorte de damnés qu'il avait récupérés aux environs.

À l'air penaud du Saint, l'ange déchu qui n'était pas à quelques âmes près dans ce pays où son commerce florissait, lui proposa un marché en ricanant. Le démon frappa le sol de son sabot fourchu et un immense gouffre s'ouvrit dans la terre.

— Voilà, si tu sautes par-dessus ce trou avec ta fougueuse monture, les âmes que voilà seront à toi !

En priant le Ciel, le Saint tira sur les rênes d'une main et tapa de l'autre sur la croupe de l'animal qui, en un bond prodigieux que de mémoire de mule on n'a jamais réédité, s'envola pour retomber de l'autre côté du précipice !

Le diable avait bien envie de ne pas faire honneur à sa parole, mais par peur de représailles divines qu'il savait terribles, il abandonna ses victimes et, dans un grand éclair accompagné d'un fracas de tonnerre dénotant sa rage, il disparut dans le puits qu'il venait de creuser.

Depuis, on prétend qu'une entrée des Enfers se situerait dans le gouffre de Padirac !

Il est évident qu'il fallait être un grand saint pour franchir ainsi les trente mètres de diamètre de ce trou géant de plus de cent mètres de profondeur. Quant à l'antichambre des Enfers, aucun des 250 000 visiteurs annuels n'ayant été jusqu'ici porté manquant, on peut parier qu'ils étaient tous de bons chrétiens ! Il est vrai que la plaisante visite à Padirac est presque toujours associée à un pèlerinage vers Rocamadour !

De la légende passons à la... géologie !

Durant des millions d'années, un cours d'eau s'est infiltré et frayé un passage à travers les masses rocheuses du sous-sol, creusant dans les couches les plus tendres des galeries et ce qu'il est convenu d'appeler des salles. C'est ainsi que la majorité des grottes se sont formées.

L'effondrement du plafond d'une salle, sous l'action des eaux, a eu comme conséquence habituelle la formation d'un gouffre. Au cours du temps ces eaux se sont retirées ou infiltrées plus profondément : les cavités, dès lors, sont dites fossiles ; ou bien le cours d'eau a continué de couler dans le site originel pour le plus grand plaisir des visiteurs, comme à Padirac.

Ceux qui ont vu ce gouffre dans le passé écrivaient que « c'était un puits horrible au fond duquel tourbillonnaient des eaux et des sources ». Ce ne fut certes pas l'avis de Martel qui explora la rivière,

après en avoir découvert l'entrée, sur plus de seize cents mètres au début du mois de juillet 1889. Il fut arrêté, ainsi que ceux qui l'accompagnaient, seulement par la limite des forces physiques. Martel recommença l'année suivante malgré les difficultés et les périls d'une navigation effectuée sur de frêles canots à la lueur de bougies. Sur le parcours, trente-deux gours, sortes de barrages formés par le calcaire, s'opposèrent à leur progression. À chacun d'eux, il fallait se jeter à l'eau et passer bateaux, bagages et vivres par-dessus l'obstacle ; les mêmes opérations se répétant au retour.

D'autres se furent lassés. Martel, comme s'il prévoyait l'avenir auquel ce trou était promis, acheta Padirac avec l'intention de l'aménager pour le tourisme. Las ! S'il n'était pas pauvre, le premier spéléologue, dont chaque expédition représentait une petite fortune, ne pouvait faire face aux besoins nécessaires pour l'agencement de ce monument aux dimensions monstrueuses.

Une distraction, comme il ne lui en arrivait heureusement jamais au fond des grottes, lui procura ce qu'il souhaitait. Il avait oublié, sur les coussins d'un fiacre qui faisait l'office de nos taxis d'aujourd'hui, les projets et les plans de Padirac ; ceux-ci lui furent rapportés, en même temps que des capitaux, par Georges Beamish dont la principale activité était... le tourisme !

C'est ainsi qu'à partir de 1899 et durant quarante années, les Français purent admirer dans un site sans cesse modernisé, la Rivière plane, la Grande Pendeloque et le Grand Dôme découverts lors des premières expéditions.

En 1900, Martel tenta une dernière exploration qu'il poursuivit jusqu'à 2 100 mètres du pied du gouffre, après quoi il estima humainement impossible de poursuivre au-delà.

*

Le début du XX^e siècle vit la spéléologie entrer dans une phase très active, et des progrès immenses s'accomplirent dans les différents domaines de cette jeune science.

Robert de Joly invente un matériel spécialisé et ultraléger. Un peu dans toutes les régions de France sont créés des clubs de spéléos qui se regroupent au sein de la toute récente Société spéléologique de France.

Une génération nouvelle lève du grain qui avait été semé !

Un grand nom se détache parmi d'autres. Digne émule de Martel, Norbert Casteret publie ses exploits dans des ouvrages qui se lisent comme de passionnants romans, il a su enthousiasmer la jeunesse et lui transmettre le flambeau de la « spéléo » comme l'appellent à

présent les initiés.

*

À Padirac, ce qui paraissait impossible devient réalité ! Des spéléologues éminents comme Joly et Trombe reprirent les recherches sous l'égide de Guy de Lavour et, peu à peu, au prix de nombreuses expéditions difficiles, reculèrent la limite assignée par Martel. Ils parcoururent près de huit kilomètres portant ainsi la longueur du réseau souterrain à 9 500 mètres. Au cours d'une expérience de coloration des eaux, on vit la teinture resurgir au jour trois mois plus tard à quelque onze kilomètres de là dans le cirque de Montvalent, non loin de la Dordogne.

Mais pourquoi toutes ces peines et ces dangers ? Mis à part les apports scientifiques, on ne peut en comprendre les raisons que lors d'une visite. Suivons donc la promenade !

Ceux qui désirent graduer l'émotion procurée par la descente au fond d'un gouffre empruntent les 455 marches conduisant à 103 mètres sous terre, quant aux « pressés » nous leur laissons le soin de se glisser dans la cabine de l'un des quatre ascenseurs. Du fond de l'entonnoir, on aperçoit un pan de ciel bleu bordé de verdure avant de pénétrer sous terre pour passer près de la source alimentant la rivière.

Entre les deux parois d'un canyon de plus de cent mètres de haut, ruisselantes de capricieuses concrétions de calcite, coule l'eau calme de la Rivière Plane, longue de 650 mètres. Miroir émeraude sur lequel glissent silencieusement de longs canots manœuvrés avec dextérité par des nautoniers de Pluton. Tombant de temps à autre de la voûte, une goutte d'eau marque les secondes de l'horloge éternelle du temps. Celui-ci ne s'arrête guère et son œuvre se poursuit au fil des siècles comme continue à se former, goutte après goutte, la Grande Pendeloque se mirant dans l'eau avec la fierté de sa réputation de plus grande stalactite du monde !

Abandonnant les barques au Lac de la Pluie, on longe les Grands Gours, vasques si délicatement façonnées et polies qu'on les croirait œuvres par la main humaine.

Au centre d'une petite salle portant son nom, le visage énergique du buste d'Édouard Martel, contemple les milliers d'anonymes défilant les yeux pleins des merveilles qu'il fut le premier à découvrir.

Puis vient la salle du Grand Dôme, cathédrale-musée de la nature souterraine qu'un éclairage généreux met en valeur dans les moindres recoins, malgré ses 94 mètres de hauteur. On voudrait s'arrêter à chaque marche du grand escalier pour contempler à loisir tous les piliers festonnés, les draperies de pierre, les animaux fantastiques figés

pour l'éternité et le mystérieux lac perché là-haut, Dieu sait par quel caprice de la nature !

Au retour, sur les eaux où se croisent les barques, les gens se saluent comme pour marquer la complicité des privilégiés en visite dans cet endroit surprenant ! Et la remontée au jour laisse une impression de vertige et de rêve fabuleux.

Légende... gouffre... rivière et lacs souterrains... beauté des concrétions... il ne manquerait qu'un trésor pour que ce panégyrique soit complet. Rassurez-vous, Padirac a aussi cela !

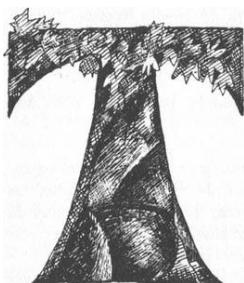
C'est pendant leur fuite que des troupes anglaises, lorsque prenait fin la cruelle guerre de Cent Ans, auraient jeté, ficelé dans une peau, le produit de leur rapine au fond du puits. Au milieu du XIX^e siècle, deux audacieux se firent descendre dans un panier mais ne trouvèrent rien. Et pourtant la légende demeure : Martel ne put faire acquisition des terrains que sous condition de garantir la propriété du trésor aux anciens tenanciers.

Édouard Martel est mort en 1938. Les cinquante années actives de sa vie, remplie de fructueuses observations scientifiques et de merveilleuses aventures, sont relatées dans les nombreux ouvrages qui demeurent la Bible des spéléologues. Cependant, en dehors de ces derniers, combien de Français connaissent son nom ?

C'est, hélas, souvent le lot des véritables pionniers qui œuvrent par amour et non pour la gloire !



Les belles trouvailles du hasard



RAVAILLEZ... prenez de la peine. C'est sans doute cette phrase que se remémorait, un jour de 1890, Léon Dozol en défrichant un terrain sur lequel il escomptait planter quelques ceps de vignes. Il habitait un vieux village de Provence où les légions romaines s'étaient installées avant notre ère. Le nom du site rappelle d'ailleurs le souvenir d'un camp de César implanté dans cet endroit : Saint-Cézaire. Comme dans la fable donc, notre homme y allait de bon cœur à grands coups de pioche sous l'ardent soleil. Tout à coup, un grand trou s'ouvrit sous le fer de son outil. Cela arrive et même très souvent dans ce pays de France où chaque village possédait ses trous d'hommes, et chaque château ses souterrains que le temps comble peu à peu en effaçant un morceau d'Histoire.

Très ennuyé par ce contretemps, M. Dozol passa des jours et des jours à charrier des cailloux de son terrain (ce qui ne manque pas en cette région) pour tenter de combler la faille, mais en pure perte !

Comprenant qu'il n'arriverait pas à bout de ce travail, il prit le parti d'aller voir ce que c'était. C'est ainsi qu'il parcourut plus de cent mètres sous terre, allant de beauté en merveille. Partout s'étaient, montaient, descendaient des concrétions que le terrain, chargé en oxydes ferreux, traversé par les eaux, avait teintées d'un beau rouge.

Au lieu de boucher son trou, M. Dozol l'agrandit et, depuis, les touristes ne cessent d'entrer.

Voilà au moins un coup de pioche heureux et d'un bon rapport !

C'est en 1894 qu'un cultivateur des Eyzies, désirant agrandir une petite cavité lui servant de remise, fit tomber un mur de terre qui

masquait l'entrée de deux cents mètres de galeries. La grotte de La Mouthe était découverte, et avec elle les premières manifestations de l'art préhistorique.

Les sommités savantes de l'époque se précipitèrent et beaucoup conclurent à une fumisterie. L'un des savants allant même jusqu'à s'exclamer :

— Comment voulez-vous que ces pauvres hommes de l'antiquité aient peint tout cela dans l'obscurité ? Il faudra désormais fermer toutes les grottes par une grille, sinon on découvrira chaque jour plus de dessins et de gravures !

Il ne croyait pas si bien dire.

Émile Rivière de Précourt qui inventa le terme de « spéléologie » trouva justement dans la grotte de La Mouthe l'objet anéantissant d'un coup toutes les objections. C'était une lampe en pierre ayant contenu de la graisse animale !

Un autre habitant du pays ayant aidé les savants dans leurs travaux leur dit un jour :

— Vous savez que derrière mon poulailler il existe aussi des dessins tels que ceux-là !

Ils se précipitèrent et, après les nichoirs, au bout d'un couloir à moitié obstrué, parmi les nombreuses stalactites, apparut une partie des trois cents dessins de la grotte des Combarelles, dont la majorité représente des chevaux. Cela se passait en 1901.

Les poules et les cochons sont partis depuis... pour laisser la place à une foule de curieux !

Lise Bosnot se promenait en 1892 à l'orée du bois Blanc, à quelques lieues d'Angoulême, quand son petit chien Pastille disparut dans un trou en poursuivant un animal. C'est en agrandissant l'orifice pour retrouver le fugueur que les ouvriers mirent au jour la grotte de Querroy.

Selon Édouard Martel, elle fut d'abord un îlot creux au milieu d'un lac dont les eaux ont été absorbées par le sous-sol. Les divers débris retrouvés démontrent que la grotte était connue et fut occupée durant longtemps par l'homme avant de sombrer dans l'oubli.

Il en est de même pour la grotte voisine de Barouty que visita en grande première, grâce à sa sveltesse, Madame Casteret. La chatière par où elle était passée fut agrandie pour permettre le passage de son mari et d'un autre spéléologue.

Quoique les deux cavernes paraissent indépendantes, un infime trou souffleur semblerait prouver qu'elles pourraient communiquer.

Les différentes formations concrétionnaires sont ici d'un bel effet et les enfants ne sont pas peu surpris d'y trouver une figure de Père Noël

au côté d'un sapin dont nul vent ne pourrait, hélas, agiter les branches de pierre.

Norbert Casteret a écrit : « L'exploration de ces grottes en 1936 m'a laissé le souvenir vivace d'un véritable enchantement dans un décor de rêve. »

Peut-on rêver plus bel éloge de la part d'un spécialiste ?

*

Si un endroit peut prouver que les légendes sont basées sur des réalités, c'est bien la colline de Thouzon couronnée par les ruines du château du Thor !

Depuis toujours les habitants se racontaient de génération en génération que cette colline était creuse et habitée par des fées. Depuis le Moyen Âge, les mères répétaient à leurs filles que la gentille Noëlie avait disparu avec son fiancé, troubadour, dans les galeries souterraines, poursuivie par les soldats de son père, comte de Toulouse.

Pourtant, sous le château comme dans la colline, aucun indice ne laissait prévoir une cavité quelconque et rien ne permettait d'étayer ces dires légendaires.

Et voilà qu'un matin de 1902, un ouvrier carrier, nommé Pépin, fit sauter à coups de dynamite un gros bloc de rocher. Lorsque la poussière se fut dissipée, on vit un trou et derrière le trou apparut la grotte de Thouzon dans toute sa splendeur !

Pas une grotte minuscule, non ! Plus de deux cents mètres de longueur sur une moyenne de quinze de large pour vingt-deux mètres de hauteur, avec un gouffre dans le fond. La caverne est remplie de concrétions variées, tant dans leurs formes que dans leurs couleurs. De quoi contenter le géologue comme le touriste le plus exigeant !

Qui oserait encore dire après cela que les légendes ne sont... que des contes de grands-mères ?

*

Le 8 septembre 1905, un horticulteur plantant des arbres fruitiers déplaça un quartier de roc au-dessous duquel s'ouvrait une cheminée naturelle.

Au bout de cet étroit passage s'étendait la grotte de Fontirou près de Castella. Cette découverte résolvait l'énigme des eaux souterraines alimentant le ruisseau appelé le Bourbon qui intriguait au plus haut degré les habitants.

À l'heure actuelle, une descente de quelques marches permet de se retrouver dans une grande salle circulaire garnie de concrétions en dentelle.

Parmi les curiosités stalagmitiques, on remarque le profil du roi de France Henri II et un énorme sombrero mexicain dont les bords effilochés sont autant de coulures de carbonate de chaux.

Chacun pensera : toutes ces découvertes ont toujours lieu à la campagne ou à la montagne ! Évidemment, c'est là où l'on a le plus de chance de découvrir une cavité. Pourtant il y a des exceptions... exceptionnelles ! Ainsi, au village de Loray dans le Doubs, un gouffre de quarante mètres de profondeur débouche derrière une porte de placard dans une cave !

À plus de mille mètres d'altitude, sur ce plateau du Vercors, l'un des bastions de la Résistance, qui fut le témoin de massacres lors de la dernière guerre, un chasseur se promenait peu après l'armistice de 1918, lorsque son chien bascula dans un vide. Après avoir sondé le trou à l'aide d'une pierre et reconnu qu'il était profond, Monsieur Rey rentra chez lui, se munit d'une corde et retourna à la Draye Blanche pour sauver son fidèle compagnon.

Le spectacle féérique qui l'attendait en bas le détermina à revenir souvent admirer la Grande Cascade et les stalagmites de toutes les nuances qui tapissaient les deux salles de cette grotte-aven.

Au courant des déprédations subies par d'autres grottes, il fit installer des portes et la cavité resta inviolée jusqu'en 1970, date de son ouverture au public.

On accède aux salles par un escalier en colimaçon de seize mètres et une passerelle permet de contempler le gouffre par lequel les eaux sont absorbées. Comme en témoignent les nombreux ossements divers découverts à l'aplomb du trou, le chien de Monsieur Rey n'était pas la première victime de cette trappe.

*

André David avait quatorze ans, lorsqu'en 1920 il se glissa dans le trou qui s'ouvrait sur les terres de la ferme paternelle. Le chanoine Lémouzi, son curé, était un fervent adepte de la préhistoire et André avait les oreilles farcies de récits de découvertes et les yeux pleins de représentations de dessins préhistoriques.

C'est ainsi qu'il explora avec mille peines une infime partie des labyrinthes et des galeries de taupe de la grotte du Pech Merle.

Rééditant plusieurs fois son exploit avec des camarades et comme mû par un sixième sens, il découvrit enfin ce qu'il cherchait et espérait : une salle ornée de peintures.

Cela devenait sérieux et il prévint l'abbé Lémouzi. De découverte en découverte, Pech Merle a été baptisée le « Temple », nom symbolique pour ce qui fut peut-être un sanctuaire fréquenté il y a des millénaires.

Cette caverne est devenue l'une des plus importantes du monde par la beauté et la variété de ses représentations graphiques restées jusque-là énigmatiques.

Ici les concrétions pourtant nombreuses n'ont qu'une importance secondaire à côté du musée d'art rupestre. Les artistes ont choisi à dessein de grands panneaux parfaitement plats pour les grandes fresques de troupeaux hétéroclites de mammoths, chevaux et bisons, tandis qu'au contraire ils profitaient des reliefs suggestifs des roches pour accentuer une tête ou une croupe de cheval.

Seule, avec la grotte de Cougnac, cette cavité recèle une forme humaine au corps percé de flèches, véritable saint Sébastien avant la lettre. Devant l'homme, un arc... mais point de tireur. Qui interprétera cette image ?

Cette grotte ne fut peut-être pas un temple, mais elle est devenue un musée dont l'art envoûte les spectateurs.

Protégée par des stalactites, l'argile couverte d'une couche pétrifiée a conservé d'émouvantes traces de pieds nus. Une femme et un enfant se sont avancés jusque-là 20 000 ans avant le petit David !

De l'ombre des chênes du XX^e siècle où l'on jouit d'une vue panoramique sur Gourdon, la cité moyenâgeuse, on franchit en quelques pas l'époque mérovingienne, pour se retrouver en pleine ère secondaire plongé dans la contemplation d'un salon de peintures préhistoriques ! Cette allégation de science-fiction paraîtrait déplacée ailleurs qu'aux grottes de Cougnac.

Curieusement signalées sur une carte par le pendule d'un radiesthésiste, les deux grottes furent successivement trouvées et explorées en 1949 et 1952 par une équipe locale de spéléologues dirigée par Monsieur Jean Mazet. Coup de maître qui allie l'esthétique à l'intérêt.

Des voûtes tombent des millions de fines stalactites (macaronis) immaculées semblant des gouttes de pluie figées dans l'air sous l'effet du gel. Les reflets et les couleurs des cierges et des cascades viennent rompre harmonieusement la monotonie de cette averse.

Pour mieux mettre en valeur leur musée de peinture, les artistes préhistoriques ont brisé les colonnes qui masquaient la vue laissant en place celles qui encadraient leurs œuvres.

Parmi ces dessins de l'époque aurignacienne présentant des cervidés, des éléphants et bien d'autres animaux se voient des signes tectiformes et de rares figurations humaines dont le « saint Sébastien » déjà cité plus haut.

Un artiste... timide ou tout simplement désireux de signer a laissé

l’empreinte du seul bout de ses doigts. Dans un coin, des petits tas de colorants et une lampe de pierre semblent attendre leur propriétaire parti depuis des milliers d’années.

Revenu au jour, on admirera des pièces archéologiques dont une splendide pierre tombale mérovingienne. Puis on s’apercevra que les routes des vallées sont sillonnées de voitures automobiles que l’on avait oubliées pour une heure au cours de cette visite qui est une véritable remontée dans le temps !

*

Entre la forêt de Velours et le bois de la Tour s’étend le village de Bèze en Bourgogne.

Les sources de la Bèze sont parmi les plus importantes de France et le cours d’eau alimenté par la Tille et la Venelle forme immédiatement une large rivière qui va se jeter dans la Saône. Les sources sortent d’une grotte, résurgence connue depuis longtemps, et une légende prétendait que ses galeries serpentaient jusqu’à Véronne distante de cinq kilomètres.

Après avoir servi de carrière sous l’Ancien Régime, l’entrée de la grotte fut en partie bouchée. En 1957, un visiteur ayant pénétré au plus profond de la galerie principale constata, avec surprise, que la fumée de sa cigarette était violemment aspirée vers le fond de la caverne. Il prévint des spéléologues qui désobstruèrent les rochers et découvrirent une profonde rivière souterraine que l’on peut à présent parcourir sur 250 mètres en bateau pneumatique.

La renommée de ce très ancien village de Bèze, autrefois fortifié, vient d’un monastère où l’on révérait des reliques, et dont le plus clair des revenus provenait des moulins établis sur le courant de la rivière.

*

Dans le Lot, terre de tourisme, à côté de Saint-Cirq-Lapopie, surnommé le plus beau village de France, la grotte de Bellevue à Marcilhac fut redécouverte par un préhistorien du pays, explorée et aménagée par son fils.

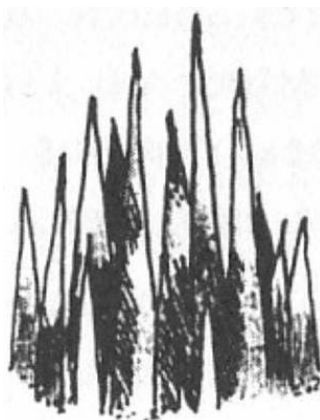
Un siècle et demi plus tôt, un curé du village s’était égaré pendant trois jours dans ses galeries, ce qui semblerait démontrer que cette grotte est plus étendue qu’on ne le croit, les recherches continuant d’ailleurs à l’heure actuelle.

C’est l’une des dernières découvertes françaises puisqu’elle date de 1964. Elle s’ouvre, en dehors de ce village médiéval au sein de la

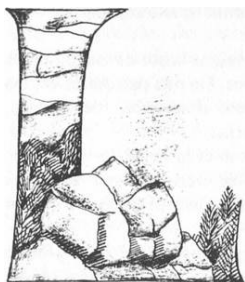
verdure et du calme, sur de belles richesses géologiques. Ses draperies, ses grandes orgues et ses coulées stalagmitiques sont tantôt transparentes, tantôt parées des nuances les plus subtiles.

Aucun pays au monde ne possède autant de grottes que le nôtre. Et il est certain que leur liste ne cessera d'augmenter, que les découvertes soient dues au hasard, au flair ou aux déductions scientifiques des spécialistes.

Si les plus curieuses ont été aménagées et constituent des buts de promenade de tout repos mais de grand intérêt, d'autres proposent aux spéléologues novices des parcours sportifs guidés qui sont d'excellentes écoles d'apprentissage.



Les conquérants du présent



LES récits contemporains de conquêtes souterraines ne seront pas nécessairement les plus connus. Ils ont été choisis soit en raison de la jeunesse des spéléologues ou pour le courage et la ténacité dont ils ont fait preuve ou encore pour les grandes difficultés rencontrées en cours d'exploration.

Le village de Foissac domine la vallée du Lot à la limite du département de l'Aveyron. En mauvaise saison les eaux de pluie sont drainées par des ruisseaux qui s'infiltrent dans le sol au bas de la colline.

Un agriculteur avait remarqué, à côté de l'une de ces pertes et en bordure d'un champ, un brouillard se dégageant par grand froid d'un talus rocheux. Il fit appel à des spéléologues qui, en 1959, firent de vaines recherches. Il eut alors l'idée de demander l'aide d'une troupe scout de Capdenac.

Après avoir dégagé de nombreux blocs de rocher, les scouts trouvèrent une galerie étroite qui s'étendait de part et d'autre du talus sur deux kilomètres environ. On était en septembre de la même année, les jeunes avaient découvert la grotte de Foissac et fondé un spéléo-club afin de pouvoir continuer leurs activités.

La galerie était éboulée d'un côté. De l'autre, elle se poursuivait par une série de grandes salles richement décorées où s'amorçaient plusieurs couloirs dont quelques-uns demandaient à être désobstrués.

Partout les eaux d'infiltration avaient laissé de magnifiques concrétions dont certaines très rares. Un peu partout aussi, les scouts retrouvaient des ossements d'aurochs, de rennes, d'hyènes et surtout de mammouths.

Il serait superflu de décrire la joie et la fierté de ces jeunes gens. Pour eux, cependant, cela se traduisait par une plus grande ardeur au

travail et le réseau atteignit bientôt quatre kilomètres d'extension.

Il s'avéra cependant nécessaire de faire appel à un groupe d'ânés, les spéléologues du Quercy, car l'entreprise de désobstruction présentait de réels dangers et les scouts manquaient d'expérience. Deux nouveaux kilomètres furent ainsi conquis et le 4 août 1963, après qu'on eût entrepris des travaux à partir du puits d'une ferme pour rejoindre les couloirs déjà connus, le développement total des galeries fut porté à sept kilomètres. Un nouvel éboulis demanda cinq cents heures de creusement et de déblaiement difficiles et périlleux. Mais derrière lui se trouvait la récompense. Un habitat préhistorique aux larges galeries, entrecoupées de salles imposantes et riches en concrétions variées et colorées, recelait de nombreux vestiges humains.

1959-1973. Quatorze années de travail persévérant et audacieux séparent la découverte de Foissac de sa mise en état pour recevoir le public car les spéléologues ne voulaient pas garder pour eux seuls les merveilles qu'ils avaient parcourues.

En plus de l'imposante gamme de formations et de coulées stalagmitiques, cette grotte offre de délicates fistuleuses et des milliers d'étranges bulbes ressemblant à des verres de lampes à pétrole. On récolterait volontiers une partie des champignons à divers stades de leur développement... s'ils n'étaient en pierre !

Sur le sol traînent d'intacts ustensiles ménagers et de fragiles bijoux façonnés il y a quarante siècles. Dans l'argile, la trace émouvante et menue d'un pied d'enfant et, non loin au bord d'un ruisseau, le squelette d'un adulte gisant dans une position rituelle, perpétuent le cycle inéluctable de la destinée humaine quelle que soit l'époque.

Au plafond, un décor aux mille facettes de couleurs tendres vient effacer cette pensée morose. Les blancs virginaux laissent place aux ivoires et les roses virent peu à peu au gris en des tons qui feraient pâlir de jalousie un pastelliste.

Mais les explorateurs ne se sont pas reposés sur leurs lauriers. La prospection continue inlassablement et a permis jusqu'à présent d'ajouter encore deux kilomètres aux galeries déjà reconnues.

Bravo pour ces gens qui poursuivent cette tâche bénévolement. Avec les années, ils sont devenus médecin ou charcutier, cordonnier ou instituteur mais n'en continuent pas moins la mise en valeur de leur région quelque peu déshéritée et ont conservé ainsi un cœur et un idéal de jeunes éclaireurs.

Chaque année, l'activité des spéléologues enrichit le patrimoine souterrain français. Découvertes de nouvelles grottes, poursuites d'explorations déjà commencées se succèdent. De nouveaux spéléo-

clubs se créent et les jeunes viennent rejoindre des anciens au tableau de chasse bien garni.

Il ne faut pas oublier que la technique et les moyens d'expédition s'étant considérablement améliorés, le mérite de ces « vieux de la vieille » n'en est que plus grand. Ils ont été des pionniers.

*

La Cocalière mérite le nom de première grotte de France par le développement sans cesse remis en question de ses galeries. Primitivement reconnue par Gaupillat sur deux kilomètres en 1892, son exploration fut poursuivie en 1937 par R. de Joly qui augmenta le réseau de trois kilomètres.

Après la dernière guerre mondiale, la hardiesse et le dynamisme d'une jeune équipe, dont les efforts se poursuivent encore aujourd'hui sous la direction éclairée de M. Marti, ont abouti au classement de La Cocalière en tête des cavernes françaises avec plus de trente-six kilomètres de galeries et de salles superposées en un complexe de sept étages.

L'ampleur de cette grotte obligea les jeunes spéléologues à établir un campement de base et à demeurer parfois plusieurs jours sous terre avec l'inconfort que cela suppose. Comme par exemple revêtir chaque matin une combinaison humide et couverte de glaise, quittée avec joie la veille au soir.

En dépit des multiples dangers auxquels ils étaient exposés au cours de véritables prouesses et acrobaties souterraines, aucun accident n'est survenu jusqu'à présent grâce à leur prudence et à leur sens de l'observation. Un examen du ciel et des vents leur apprenait qu'aucun orage ne risquait de venir alimenter les torrents dont l'eau aurait noyé galeries et... occupants en quelques minutes.

Passons sur les audaces techniques telles que les scabreuses escalades de cheminées où les blocs de roche ne demandent qu'à dégringoler sur les têtes ; l'emploi délicat des explosifs que l'on met en place suspendu par les pieds, et les relevés topographiques menés à terme par des jeunes non-professionnels au prix de longs stationnements avec de la boue jusqu'aux genoux.

Comme l'écrivait l'un de ces jeunes (à présent d'âge mûr) : « La Cocalière, c'est un grand morceau de notre jeunesse, mais ce qu'il y a peut-être de plus étonnant quand nous regardons en arrière, c'est de voir la foi et la certitude de vaincre qui nous animaient. »

Les douze cents mètres de parcours actuellement mis à la disposition des visiteurs sont extrêmement spectaculaires. Débutant par la salle des Congrès, destinée aux réunions culturelles ou à des séances

récréatives, on chemine ensuite le long des gours (barrages naturels formés par des concrétions), dont les eaux reflètent la féerie du décor environnant. Aux concrétions d'une grande variété s'ajoute une quantité rare de disques verticaux et, au fond d'un creuset affectant la forme de circonvolutions d'un cerveau, une perle des cavernes s'élabore sous les yeux des curieux. Spectacle rarissime !

Au milieu du parcours se dresse le camp de tentes d'où les spéléologues partaient pour l'aventure. À la sortie, une galerie présente un riche gisement composé de vestiges paléolithiques (époque où l'homme se servait de la pierre taillée) jusqu'à l'âge du fer. Les galeries proches de la surface servirent en effet d'habitats et aussi de sépulcres.

En surface un petit train rejoint le hall d'entrée, parcourant en mille mètres des milliers d'années d'histoire au travers de dolmens, de tumuli, de grottes et de refuges ayant servi lors des guerres de Religion.

L'imagination d'un Jules Verne n'aurait certainement pas renié ce voyage dans le temps résumé par le circuit complet de La Cocalière.

*

Après cette remise en question horizontale, voyons les péripéties qui ont conduit le gouffre Berger au record du monde de profondeur avec ses 1 230 mètres explorés.

Alors que le gouffre de la Pierre-Saint-Martin dans les Pyrénées semblait fermement détenir ce record, de jeunes spéléos de Grenoble lui arrachèrent le ruban bleu. Voici de quelle façon et avec quel courage !

Après s'être « fait la main » dans quelques modestes cavités mais munis de précieux conseils, ils partirent à la recherche de l'alimentation du cours d'eau le Germe qui devait se trouver, en principe, sur le plateau de Sornin dans l'Isère. Non loin de la demeure de Mélusine.

Hélas, vers quel puits, vers quelle faille devaient-ils diriger leurs pas sur ce plateau culminant à 1 600 mètres, percé comme une véritable passoire ? Pendant plusieurs saisons, ils piétinèrent. Le même manège se répétait ; des dizaines d'explorations à différentes profondeurs pour trouver au fond des gouffres le désespoir du temps perdu !

En 1953, Jo Berger se glissa à tout hasard dans une trappe naturelle au fond de laquelle s'ouvrait une profonde cheminée paraissant se poursuivre vers le bas.

C'était le début de l'épopée !

Dotés d'un matériel vétuste et insuffisant, les jeunes spéléologues

appelèrent à l'aide un club suisse voisin qui vint se joindre à l'expédition.

Date doublement mémorable, le 14 juillet, d'échelle en échelle, de palier en palier, ils trouvèrent un cours d'eau souterrain à – 250 mètres. Il fut immédiatement baptisé la rivière Sans-Étoile. Le colorant versé dans son eau vint teinter le Germe douze cents mètres plus bas provoquant sauts de cabri et hourras frénétiques.

C'était gagné... Enfin, presque ! Le 14 juillet devint une date fétiche.

Pour continuer l'exploration, il faut de grands moyens que ne possèdent toujours pas les jeunes du Club alpin. Après de nombreuses démarches et grâce à leur volonté à toute épreuve dictée par le désir de vaincre, ils obtiennent du matériel et des vivres.

Le 14 juillet 1954, ils sont à nouveau à pied-d'œuvre sur le Sornin. Outre le camp aérien, une grande partie de leurs bagages est descendue auprès de la rivière souterraine d'où devront désormais partir les prochaines reconnaissances.

La chance cette fois est avec eux. Dévalant une longue galerie en pente, escaladant plusieurs éboulis, ils se retrouvent dans une vaste salle pleine de belles cristallisations où ils décident d'installer un camp souterrain et une liaison téléphonique. Comme ils ne sont pas superstitieux et qu'ils sont treize dans les profondeurs, on l'appellera la salle des Treize.

En suivant la rivière, de l'eau jusqu'aux genoux, en se relayant par petits groupes, ils parviendront 15 jours plus tard à – 700 mètres. Poussant toujours plus loin à l'aide de canots pneumatiques, en septembre, ils seront à – 755 mètres.

Malgré le mauvais temps extérieur et la rivière menaçante, ils continuent, passent une cascade et terminent leur saison le 24 septembre devant une nouvelle cascade à 905 mètres de l'entrée du gouffre. La joie ne règne plus car ils sont harassés et il faut maintenant revenir au jour. Refaire tout le chemin en portant le précieux mais lourd matériel dont plusieurs centaines de mètres de cordes et d'échelles.

Dehors les jeunes gens sont devenus célèbres. La presse et la radio les attendent. Mais ils répondent avec mauvaise grâce aux questions, obsédés par l'idée de retrouver un bon lit !

L'année suivante, quatre-vingts mètres sont gagnés sur l'obscurité.

En 1956, un hélicoptère vient déposer sur les bords du Berger plusieurs tonnes de matériel. Ces milliers de kilogrammes sont répartis dans des sacs descendus inlassablement pendant des heures jusqu'au nouveau port souterrain à – 650 mètres.

À l'équipe du début sont venus se joindre des Anglais, des Belges, des Italiens et d'autres encore formant ainsi une véritable Internationale de la spéléologie. Tous ne descendront pas car, dans

une telle entreprise, il faut bien des gestionnaires, un cuisinier, des manœuvres, des guetteurs et un téléphoniste.

Enfin, tout étant en place, la grande aventure reprit le 3 août. Huit jours plus tard, après des difficultés de plus en plus insurmontables, l'équipe dépasse les mille mètres.

L'eau afflue à présent de partout. Les canots qui glissaient avec difficulté au début, sont portés par des mètres cubes d'eau. La voûte de la galerie joue aux montagnes russes et les pointes des stalactites se rapprochent dangereusement de la tête des spéléologues.

Subitement la lueur des lampes butte contre une paroi. Le plafond plonge dans la rivière. C'est fini ! À 1 122 mètres de l'entrée, après quinze jours de souffrances vaillamment endurées, un siphon barre le chemin de la victoire. La poursuite de l'exploration n'est plus affaire de spéléologue ou de navigateur. Pour atteindre la sortie, il faudrait être poisson ou homme-grenouille.

Le record du monde de la profondeur était passé entre les mains des hardis jeunes gens, mais le gouffre Berger restait invaincu !

En 1963, une équipe anglaise encadrée par un club parisien gagne encore treize mètres en passant une partie du siphon en scaphandre. Puis l'Anglais Pearce plonge, passe un double siphon mais aboutit toujours dans le noir en 1968.

Le 7 septembre 1975, un tragique accident vient ternir l'auréole du gouffre. Une équipe anglo-française est surprise par une crue par – 800 mètres. Deux jeunes Français se noient dans la rivière Sans-Étoile.

Combien reste-t-il à franchir... cinq, dix, quinze mètres ? Il est probable que le record mondial du Berger tiendra longtemps encore. À moins que ?...

En quittant la montagne, l'eau du Germe coule en torrent le long de la galerie d'Enfer dans les Cuves de Sassenage. Jusqu'à présent, la fée Mélusine garde jalousement son secret !

*

Puisque nous en sommes au chapitre des records, signalons que le Trou d'Enfer en Suisse est la plus longue grotte du monde avec ses 93 kilomètres de galeries. Elle est suivie de loin par la Colossal Cave de l'Arizona qui, bien qu'américaine, ne totalise que 62 kilomètres.

Si l'on aligne bout à bout les galeries des grottes françaises de plus de 3 000 mètres d'extension, le chiffre obtenu avoisine les cinq cents kilomètres. Il faut cependant savoir que nos grottes aménagées représentent à peu près le centième de notre patrimoine souterrain.

Parmi les trente-six plus profonds abîmes repérés dans le monde, le

tiers s'ouvre en sol français et 830 mètres de cheminées parfaitement verticales descendent dans nos gouffres sur les 2 563 mètres mondiaux.

Ajoutons à cela le plus grand nombre de cavernes et d'abris préhistoriques de la planète. La France mérite sans conteste la médaille d'or à l'Olympiade spéléologique.

Il existe malheureusement des records non homologués et n'ayant pas l'honneur de la première page des journaux en notre époque seulement avide de sensationnel. Ce sont pourtant souvent les plus méritants, comme ceux de l'endurance et de l'opiniâtreté, ou les records de l'homme qui se surpasse pour vaincre un but, aussi ardu soit-il, à atteindre.

Les prouesses spéléologiques s'exécutent dans les profondeurs et des actes qui sembleraient héroïques sous le soleil passent inaperçus dans l'obscurité, étouffés entre deux parois de roche.

Si l'on parcourt la brochure éditée sur les grottes d'Azé en Bourgogne, un sous-titre de la couverture saute aux yeux : *1 000 siècles de vie*. Quelle présomption ou quelle fatuité, pensera-t-on ! Oui mais, à la dernière page, un petit tableau fait état des découvertes effectuées de 1963 à 1974. 974 mètres d'exploration ! Onze années de travail acharné, d'audaces répétées, de risques sans nom et de défis pour l'exploration d'un kilomètre de galerie à peine. Pour ajouter quelques lignes à la longue histoire du genre humain et pour permettre à tout le monde de contempler quelques vestiges des temps révolus. Et personne ne sait rien de tous ces efforts ! Comme dès lors on comprend ce que cachent ces quelques caractères imprimés sur la couverture de l'opuscule. L'humilité est vraiment une des vertus cardinales des spéléologues !

Ici se terminent ces relations des exploits de l'homme depuis les âges les plus reculés. À travers l'histoire et les légendes mystérieuses ou fabuleuses, nous sommes arrivés au terme de cette course souterraine concernant seulement et en partie notre pays.

Il n'est aucun lieu sur terre où l'on retrouve plus sûrement inscrits les débuts de l'épopée humaine, préservés par l'obscurité des cavernes depuis des dizaines de millénaires et retrouvés intacts aujourd'hui.

Nulle part ailleurs l'exploration n'est aussi payante et ne réserve les surprises de découvertes nouvelles à chaque pas. À la surface du sol, on est certain de retrouver les mêmes paysages, les mêmes plantes et les mêmes êtres selon un climat donné. Rien de tel au fond des cavités, chaque grotte possède sa propre personnalité et son décor n'est jamais

prévisible.

L'attirance instinctive vers le milieu souterrain fut toujours si forte chez l'homme qu'il y a caché ses biens les plus précieux, ses sanctuaires les plus secrets, ses infortunes devant le sort contraire et ses morts les plus respectés.

Contrairement à la surface de la Terre entièrement connue depuis longtemps, en regard des planètes environnantes réservées aux seuls spécialistes, l'unique endroit où l'on puisse espérer faire de l'exploration avec l'assurance qu'il reste encore beaucoup à découvrir, c'est au sein de la Terre !... seul lieu vierge où l'aventure reste à la portée de Monsieur Tout le Monde.

LES DIX PREMIERS COMMANDEMENTS DU JEUNE SPÉLÉOLOGUE

(Résumés d'après le texte d'une interview de Norbert Casteret)

Sur la grotte te documenteras
Sans y entrer aveuglément.

D'un peu de science tu te nourriras
Pour explorer bénéfiquement.

Jamais solitaire ne partiras
Ni sans prévenir aucunement.

De sifflets et de repères te muniras
Pour sortir plus sûrement.

Un vieil habit revêtiras
Pour agir plus commodément.

Un casque solide tu coifferas
Pour éviter des désagréments.

Des chaussures imperméables porteras
Pour marcher plus aisément.

Un éclairage adapté tu choisiras
Pour y voir assez clairement.

Les difficultés tu gradueras
Par petites étapes successivement.

Les lieux souterrains ne dérangeras
Pour faciliter l'entendement.

Enfin, il conviendrait d'ajouter ce commandement qui, en fait,
devrait servir de credo :

Imprudent jamais ne seras
Ni agiras inconsciemment.



1 Des bisons et des chevaux de Préjalsky ont été, entre autres espèces, réintroduits dans la réserve des gorges d'Enfer, et y vivent.